

2-149

Vol. III., No. 1

Toronto, Mars, 1921

# La CANADIENNE

LE MAGAZINE DU CANADA FRANÇAIS

Bureau de la Presse  
366 St. Andrew  
St. Anne de Bellevue  
Que July 21, 1921



J.R. TURNER

Abonnements  
TROIS DOLLARS

LA COMPAGNIE DE PUBLICATION CONTINENTALE, LIMITÉE  
MONTRÉAL :: CANADA :: TORONTO

Le Numéro  
VINGT-CINQ CENTS



# Ayez une peau magnifique

## *Conformez-vous à ces simples directions*

Vous devez donner à la Nature l'assistance dont elle a besoin pour tenir en bon état de fonctionnement les pores de la peau. Ceci veut dire que vous devez vous laver le visage, et le très bien laver, chaque jour, régulièrement.

Le "cold-cream" seul ne saurait suffire—vous ne devez pas y compter uniquement pour obtenir la propreté. Il peut contribuer à amasser la poussière et à obstruer ces pores minuscules au lieu de les nettoyer.

Vous ne devez pas craindre l'effet du savon sur la peau—si votre savon est de bonne qualité. Employez le savon Palmolive et faites-en un traitement quotidien de beauté.

Le Palmolive est le plus doux des savons et le plus exquis des nettoyeurs. Les Huiles de Palmiers et d'Olive—ingrédients du Palmolive—sont d'anciens cosmétiques égyptiens. Cléopâtre s'en servait comme embellisseurs aussi bien que comme nettoyeurs.

## *Servez-vous de vos deux mains*

Ce savon doux, exquis, produit une abondante mousse crémeuse, que vous devriez vous appliquer sur la figure avec vos deux mains.

Faites-le pénétrer dans votre peau, par un massage délicat, de façon à n'en pas affecter la texture délicate et sensible. Rincez-la ensuite avec autant de soin.

Il fait disparaître toutes accumulations dangereuses ou obstruantes—la poussière et les sécrétions huileuses, les restes des applications quotidiennes de rouge et de poudre. Il laisse votre peau absolument propre et saine.

*Conservez ce teint d'écolière*

## *Un beau teint frais*

Le délicat lavage et le rinçage stimulent les minuscules glandes et capillaires d'une façon bienfaisante. Vous obtenez ainsi un teint clair et frais et des couleurs naturelles et seyantes.

Utilisez abondamment de "Cold Cream" Palmolive si votre peau est sèche. Appliquez-en avant de vous laver, et après, et votre peau sera merveilleusement douce.

## *Pourquoi le Palmolive ne se vend pas 50 cents le morceau*

S'il était fabriqué en petite quantité, il en serait ainsi. Nous ne pouvons le faire meilleur.

L'énorme demande pour le Savon Palmolive en maintient le prix modique. Elle tient occupées, jour et nuit, les fabriques Palmolive, ce qui réduit le coût de fabrication.

Elle permet l'achat d'huiles dispendieuses, importées d'outremer, en de telles quantités que le prix en est de beaucoup réduit.

Ainsi, le Palmolive est à prix populaire—pas plus élevé que celui des savons ordinaires, pour la toilette.

Il est en vente dans tous les magasins en vogue, et fourni, sous forme commode, aux hôtes de tous les hôtels populaires d'Amérique.

THE PALMOLIVE COMPANY,  
OF CANADA, LIMITED  
Toronto, Ontario

THE PALMOLIVE COMPANY  
Milwaukee, U.S.A.



# COMMUNITY PLATE

Fabrication Canadienne



## Un Sujet d'Orgueil

L'ARGENTERIE COMMUNITY PLATE plaît à toutes les femmes par la merveilleuse combinaison de ses modèles corrects et de ses dessins magnifiques, ainsi que par son solide placage d'argent pur qui recouvre les endroits exposés à l'usure.

La ménagère qui tient à être fière de son service de table, fera bien de s'en tenir à l'ARGENTERIE COMMUNITY PLATE.

C'est l'Argenterie la plus en vogue, aussi bien à cause de son prix modéré que la durée de son usage.

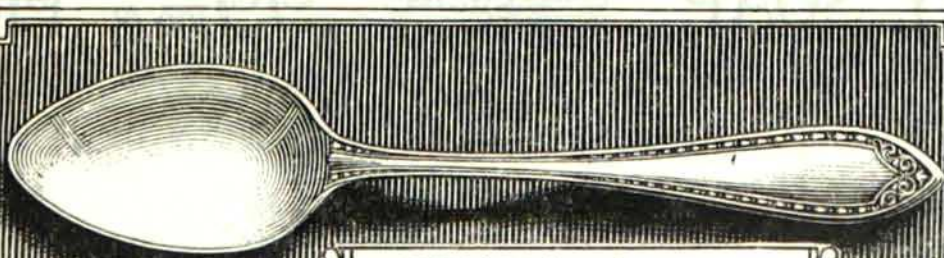
Vous pouvez commencer n'importe quel service d'ARGENTERIE COMMUNITY avec une seule pièce et le compléter au fur et à mesure de vos besoins.

COMMUNITY est en vente dans tous les meilleurs magasins.

ONEIDA COMMUNITY, LIMITED

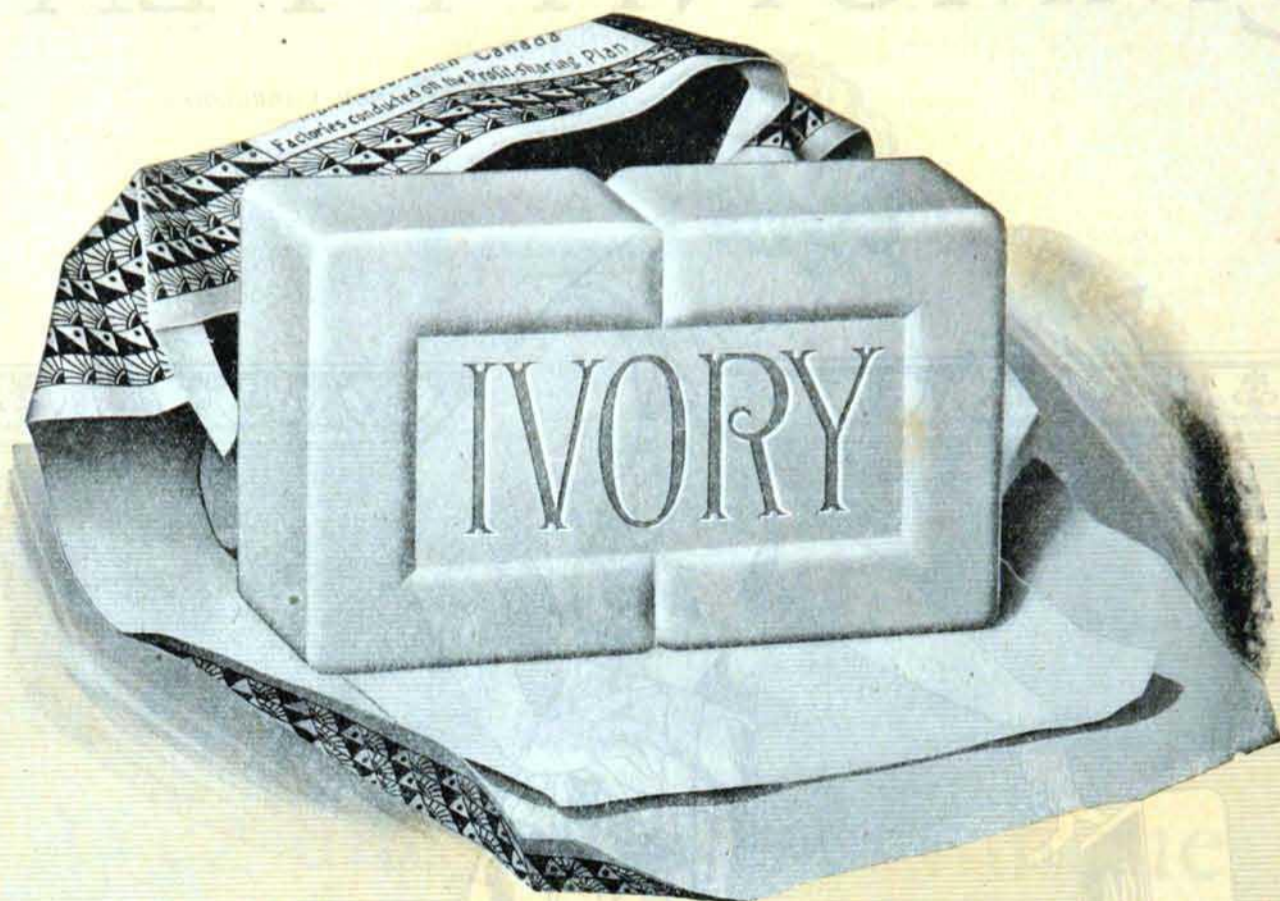
NIAGARA FALLS . . . . . ONTARIO

Qui fabriquent aussi le PAR PLATE de l'ONEIDA COMMUNITY



CUILLÈRE À THÉ SHERATON

WDT



## Couleur

**I**VORY SOAP est blanc—de sa nature. Il ne subit nul blanchissage.

IVORY SOAP est de ce blanc riche, crémeux, produit par la combinaison de ses ingrédients de haute qualité. Il est blanc de sa nature, comme le lait est blanc, le coton est blanc, la neige est blanche.

IVORY SOAP est blanc parce qu'il est bon. Sa blancheur, quoique désirable en soi, est encore plus importante comme évidence supplémentaire de la qualité Ivory.

Beaucoup de personnes essaient IVORY SOAP à cause de ce blanc crémeux naturel. Elles continuent à l'acheter, parce que sa qualité est absolument conforme à ce que sa couleur implique.

**IVORY SOAP**



**99 <sup>44</sup>/<sub>100</sub> % PUR**

**IL FLOTTE**

Fabriqué aux Manufactures Procter & Gamble, à Hamilton, Canada



Vol. 3., No. 1.

# LA CANADIENNE

Mars, 1921

Le Magazine du Canada Français

Directeur,  
J.-L. E.-LAFLAMME

Secrétaire de la rédaction,  
Mme PAUL-ÉMILE LAMARCHE

ABONNEMENT, \$3.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 25 cents. États-Unis, \$4.00. Autres pays étrangers, \$4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandat-poste, lettre recommandée, mandat-exprès ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

ATTENTION. Changement d'adresse. Nous changeons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

Enregistrée au bureau de poste de Toronto, On... comme matière de seconde classe.



Marque déposée en 1919 au Ministère du Commerce et de l'Industrie, par la Compagnie de Publication Continentale, Limitée, de Montréal et Toronto, imprimeurs-éditeurs.

Demande a été faite pour l'enregistrement de LA CANADIENNE comme matière de seconde classe au bureau de poste de Buffalo, N.Y. Magazine publié le quinze de chaque mois par la Compagnie de Publication Continentale, Limitée, de Montréal et Toronto.

RENOUVELLEMENTS—Ne pas manquer de remplir le bulletin de renouvellement qui sera dans le numéro qui termine votre abonnement. Ce détail est important pour qu'il n'y ait pas d'interruption dans le service du magazine. Le tirage étant limité au nombre des abonnés, les numéros antérieurs ne sont pas fournis. Ayez bien soin d'écrire très lisiblement votre nom et votre adresse en faisant votre remise.

Publicité et abonnements:  
C.P.R. Telegraph Bldg., rue de l'Hôpital,  
Montréal.  
Téléphone, Main 7046.

Succursales:  
Philadelphie, Metropolitan Building.  
Chicago, People's Gas Building.  
Londres, Angleterre, 16 Regent St., S.W.

## Jean-Baptiste et son Continent

M. DECELLES continue de publier ses études sur les enseignements de notre histoire. Le repos auquel l'ont forcé les politiciens, en le séparant de ses "chers livres" de la Bibliothèque Nationale, lui permet de faire bénéficier ses compatriotes de nombreuses années de travail et de sa profonde érudition. Tout récemment, il rappelait, dans les journaux quotidiens, comment, au temps des grands politiques, on réglait les situations difficiles et sauvegardait les intérêts de la province de Québec.

Ici même, à LA CANADIENNE, car nous avons le grand honneur de le compter des nôtres, il met au point le livre, fort sympathique, du reste, qu'un américain érudit, M. Finley, vient de publier sous le titre "La France au cœur de l'Amérique."

Nous savions bien que l'histoire de notre continent ne pouvait s'écrire sans souligner la trace profonde qu'y ont laissée les pas de nos explorateurs et de nos missionnaires. Et, en voyant la façon dont l'écrivain américain reporte vers les premiers Français toute la gloire romanesque des développements de la république voisine, nous sommes moins tentés de protester que de nous enorgueillir d'une parenté qui est nôtre.

Il y a quelques années, M. Herbert N. Casson écrivait ceci dans le *Munsey's Magazine*:

"La relation de ce que nous devons au génie et à la générosité des Français, depuis La Salle jusqu'à Lafayette et Bartholdi, remplit un des plus admirables chapitres de l'histoire américaine. Histoire unique—qui ne ressemble à aucune autre. On y rencontre peu de millionnaires ou de grands capitaines d'industries. Ce n'est ni un catalogue de noms ni une colonne de statistiques. Impossible d'évaluer en dollars et cents ce que les Français ont fait pour les États-Unis. Ce qu'ils nous ont donné, c'est la liberté et les pittoresques."

Il y avait des Français dans l'Illinois, le Michigan et le Wisconsin bien avant que ce territoire fût divisé en États et passât sous la domination américaine. D'où venaient-ils? De la Nouvelle-France. Même origine aussi pour cette émigration qui suivit les découvreurs, Marquette, Jolliet, et se déversa tout le long du Mississippi jusqu'à la Nouvelle-Orléans, ville fondée par Bienville né à Québec.

On semble ignorer que la pénétration française dans l'ouest américain s'est prolongée jusqu'à nos jours, les Canadien-français ayant emboîté le pas à leurs ancêtres. Tous les États traversés par la rivière Ohio et les autres affluents du Mississippi ont vu des émigrés du Québec. Ils y ont pris des terres et leur influence s'est développée au point de leur permettre d'être représentés dans les Législatures des États où ils s'étaient fixés. L'esprit d'aventures les a poussés beaucoup plus loin. On trouve les nôtres jusque dans l'Orégon, le Montana, le Washington et les régions circonvoisines. De même que de la Vérendrye s'aventurait, avec ses fils, jusqu'aux pieds des Montagnes Rocheuses, dès 1745, de même les "voyageurs" français ont exploré le Far West américain avant tous les autres.

De nos jours encore, on rencontre dans le Minnesota et ailleurs des villages, des paroisses dont les noms perpétuent le souvenir du Canadien-français. Je cite les suivants: Rouville, Gentilly, Louisville, Saint-Hilaire, Beaudry, Émard, Deux-Rivières, Terrebonne.

De grandes villes modernes portent toujours la marque de leur origine: Saint-Louis, Dubuque, Vincennes, LaSalle, Duluth, Marquette, sans oublier Chicago, la grande métropole dont le site fut choisi, en 1682, par des missionnaires

## Choses et Gens

français partis des bords du Saint-Laurent. Le premier lieutenant-gouverneur de l'Illinois fut un Canadien-français, le Colonel Pierre Ménard. Vital Guérin fonda Saint-Paul.

Parmi les premiers missionnaires de l'Amérique du Nord, on ne voit d'abord que des noms français: Provencher, Taché, Légal, Lacombe et, dans l'Orégon et la Colombie, Blanchet et Demers! Avec les colons ils ont été les éclaireurs de la civilisation. Maintenant que les sentiers primitifs ont fait place aux voies ferrées, que la vie est facile, que la nourriture des pays civilisés a remplacé le pemmican, des colons et des voyageurs de tous genres ne craignent pas de s'aventurer

### LES RAMEAUX

"Achetez mon rameau, mon beau rameau béni!"

Le buis amoncelé sur le pas de l'église  
De son verdoisement frais et tendre rajeunit  
Les degrés et le seuil d'antique pierre grise.

Oublions aujourd'hui tout ce qui nous divise!

Ce feuillage déjà, vivant symbole, unit  
Les champs illimités, le plein azur, la brise  
A la ville de fer, de marbre et de granit.

La paix, la grande paix où notre espoir se fonde,

Dépasse les combats passagers de ce monde.  
Cet homme doux qui vient connaît-il des vainqueurs?

Il songe au Golgotha dans le frisson des palmes

Et nous offre, tournant vers Judas ses yeux calmes,

La paix, la grande paix du royaume des cœurs.

—Jacques Chanu.

dans l'Ouest. Aujourd'hui, un voyage de Montréal à Winnipeg est une affaire de trois jours; il fallait jadis peiner et se fatiguer de quarante à cinquante jours, par tous les temps, sans rencontrer, le long de la route, d'autre abri que la tente du voyageur.

Et de pauvres religieuses de Montréal entreprenaient ce voyage pour aller ouvrir un couvent à la Rivière Rouge! Aussi le Père Smedt a-t-il raison de s'écrier: "Dans quel endroit du désert les Canadiens n'ont-ils pas pénétré?"

Mais il y a plus. À côté de cette histoire des premiers jours, que les écrivains modernes font mine de traiter comme un légende, merveilleuse, sans doute, puisqu'elle revêt à leurs yeux tout le charme des grandes épopées, s'en est développé une autre, son héritière, née des exigences du progrès, dépouillée de cet esprit d'aventures qui poussait les "coureurs de bois" vers les grands espaces inexplorés. Un million et demi de Canadiens-français, distribués à notre porte, dans les cinq États de la Nouvelle-Angleterre, témoignent de cette soif d'expansion, de cette sérénité confiante avec laquelle Jean-Baptiste se sent à l'aise sur tous les points de ce qu'il peut appeler, à bon droit, "son continent."

J'entends encore le sénateur Lodge, du Massa-

chusetts, en 1908, disant ce qui suit, à Boston, au cours d'une conférence sur l'immigration. "Les Français du Canada n'entrent qu'indirectement dans le sujet que nous traitons, car, on ne peut pas les regarder comme des immigrants, dans le sens propre donné à ce mot. Ils représentent un des plus vieux établissements connus sur ce continent. Ils sont, à vrai dire, des américains, depuis des générations. Et, en venant chez nous, ils n'ont fait que franchir une ligne imaginaire pour passer d'une partie de l'Amérique dans l'autre."

Nous sommes loin, sans doute, de l'époque où l'État du Maine faisait partie de la Nouvelle-France, mais il n'y faut pas chercher longtemps pour retrouver la trace des expéditionnaires québécois. C'est ce que comprennent parfaitement les 100,000 Franco-Américains qui sont établis là et qui, il n'y a pas longtemps, élevaient un monument à la mémoire du Père Rasle.

L'établissement définitif des nôtres dans la Nouvelle-Angleterre est de date relativement récente, puisqu'il ne remonte guère qu'à la Guerre de Sécession et à l'intense développement industriel qui la suivit. Mais il y en avait de rendus dans le pays bien avant cette date. On les y voit sous des aspects divers, mais ils sont là.

Mêlés aux luttes séculaires de leurs mères-patries on les a vus, comme dit Ferland, "le fusil en bandoulière, le paquet de provisions sur l'épaule, les raquettes aux pieds," brûler des villages, s'emparer de Schenectady, de Salmon Falls. De vieux cimetières, des fortifications en ruines, dont plusieurs encore très reconnaissables sous les moissons dorées qui les recouvrent, sont les témoins muets, mais combien éloquents, de leur passage. Encore tout ceci remonte-t-il fort loin en arrière et notre génération ne peut-elle y voir autre chose que l'étroitesse des liens qui n'ont pas cessé de tenir en contact, pour la paix ou pour la guerre, les deux grandes races qui ont bâti le Nouveau-Monde!

L'étude de l'émigration Canadienne-française dans la Nouvelle-Angleterre serait beaucoup trop longue pour les limites qu'il nous faut donner à cet article. Nous y reviendrons, si on le veut bien, dans un avenir prochain.

Contentons-nous, pour aujourd'hui, de signaler, une fois de plus, la grandeur du destin qui attache une pensée française, un dévouement français, au développement de la civilisation nord-américaine. Des liens politiques que nous ne devons ni ne désirons changer, continueront de retenir sous des drapeaux différents, s'ils sont ostensiblement amis, les deux branches principales de notre grande famille. Une chose survivra à tout le reste, un progrès ne cessera pas de se manifester, c'est qu'on ne peut pas remonter au berceau des deux pays qui nous abritent, ni même contempler la splendeur de leur robuste adolescence, sans trouver le long des âges les jalons innombrables posés par la lignée de nos grands ancêtres. Il ne faut pas oublier les paroles que Louis Hémon place sur les lèvres de Maria Chapedelaine et qui résument presque toute notre histoire: "Nous sommes un témoignage!"

Et M. DeCelles a bien raison de dire:

"Lorsque le Père Vimont fit son célèbre sermon, lors de la fondation de Ville-Marie, jetant un regard vers l'avenir, il jeta au monde ces paroles prophétiques: 'De ce petit grain se sénévé, confié au sol, sortira un jour un grand arbre!' Les 900,000 habitants de Montréal proclament aujourd'hui combien était pénétrante la vision de l'humble missionnaire. Combien de grains de sénévé, placés en sol américain, dans des endroits bien choisis, ont germé pour se développer d'une façon aussi merveilleuse que celui mis en terre au pied du Mont-Royal!"

Pour le Numéro du mois d'avril

## LE RETOUR DE L'AIGLE

Les 6 Mai 1821-1921---Grand article sur l'anniversaire de la mort de Napoléon  
1er, Empereur des Français

L'ÉPOPÉE NAPOLÉONIENNE AU CANADA



Rosina secoua sa brune chevelure à demi frisée, ramena le soyeux tissu de sa robe du matin sur ses épaules et courut à la fenêtre.



ATTENTION aux papillottes, cousine?

—Comment? mon cousin est déjà levé? Le Prince héritier est-il donc à Médévi?

—Je te le dirai, cousine, lorsque je serai entré.

—Tu es bête, cousin, j'ai le peigne à la main et ne suis pas encore frisée.

—Bagatelle que cela, cousine! Je puis entrer par la fenêtre, tu sais? Je

ne vois personne à l'horizon, Papa Fritz est à l'écurie et la gracieuse madame boit justement son second verre à la source.

—Qui appelles-tu la gracieuse madame?

—Mon honorée tante, avec ta permission.

—Je récusé toute appellation inconvenante pour maman. Mais qu'as-tu à me dire de si pressé?

—C'est... Rosina... c'est le baiser que tu m'as promis.

—Peter, as-tu perdu le sens, aujourd'hui?

—Au contraire, Rosina, c'est tout à fait conforme à la raison. Ce matin je me suis éveillé en me disant: "Saint Népomucène, ce jour est arrivé!"

—Es-tu Russe? Quel jour?

—Mon an-ni-ver-sai-re pour lequel tu m'as promis, il y a six mois déjà, ce gage de ta cousinesque affection. De pure impatience je me suis levé avec le soleil et me voici. Je viens réclamer mon dû augmenté des intérêts légaux.

—A-t-on jamais entendu chose pareille?

—Rosina, j'ai été tout un hiver et la moitié d'un été, ton esclave. J'ai bondi comme un volant pour satisfaire tes caprices. Je t'ai vu caqueter à droite et à gauche et pourtant je suis à toi comme la carpe à l'étang. Mais il faut que tout cela finisse, aussi vrai que je me nomme Peter Baner, gentilhomme à la cour.

—Il me semble que vous parlez beaucoup, gentilhomme Peter Baner, et que nous perdons du temps.

—Te plairait-il en ce cas de considérer ce petit objet?

Rosina secoua sa brune chevelure à demi frisée, ramena le soyeux tissu de sa robe du matin sur ses épaules et courut à la fenêtre.

Sous les vieux maronniers se tenait le comte Baner en chapeau gris et complet verdâtre.

—On te prendrait pour une sauterelle, Peter?

Le gentilhomme se mit à rire de toute sa bonne figure et de ses yeux brillants et pleins de vie, et relevant ses moustaches vers le légendaire nez de la famille:

—Puis-je voler jusqu'à toi?

—Mais, mon pauvre ami, tu as le cerveau un peu fêlé, ce matin?

—Alors je te prie de regarder ceci:

Et il tira de sa poche un petit livre recouvert de soie peinte et brodée... un ange bleu, à l'aquarelle, formait en-tête.

La figure de Rosina prit une expression d'horreur.

—Mon journal, mon journal! put-elle à peine murmurer.

Le gentilhomme continuait, avec sang froid merveilleux, à tenir le petit livre sous les yeux de l'auteur en émoi.

—Je ne savais pas que ma cousine portait des bas bleus... mais elle pourrait publier tout en calendrier poétique. Ce livre est à la fois plein de roses et d'épines... Il y est question d'un rimailleur plus qu'il n'est nécessaire, ni même sain... mais à la fin, Dieu merci! ma cousine recouvre son fin jugement naturel... voyez: c'est dommage que Peter porte les cheveux ras et qu'il engraisse...

—Peter!

—Trouves-tu vraiment qu'il faille avoir les cheveux longs comme ceux d'un vieux barde?

Mais ce n'est pas le plus intéressant. Plus loin, au milieu d'une description du printemps, on lit: Peter est en tout cas le plus charmant de tous, et un si bon danseur! Ma modestie me défend de poursuivre, je dirai seulement la conclusion: le pauvre garçon a bien travaillé pour sa Rachel.

—Tais-toi! cria Rosina, qui demeurait paralysée

# COUSINS

Adapté du Suédois par Mme Carlos Schwab

Par OSCAR LEVERTIN

et sans force devant l'impertinence de son cousin. Tais-toi! c'est la chose la plus affreuse, la plus stupide..

Peter leva la tête.

—Rosina!

Elle ne répondit pas, la colère bouillonnait en elle à la pensée qu'il tenait ses secrets et n'hésitait pas à les crier tout haut.

Tout à coup elle haïssait tout en lui, son rire stupide, sa voix forte et son grand nez. Elle eut voulu le battre et se sentait aussi faible qu'un papillon.

Le jeune homme comprit que sa cousine était réellement fâchée et qu'il avait commis une bétise.

—Rosina! pardonne-moi! j'ai trouvé ton petit livre, hier soir, dans la grotte de Flore... si tu savais comme il m'a rendu heureux. Les doux mots ont chanté toute la nuit à mon oreille...

—Pardonne-moi, Rosina, je t'aime.

Et Peter jetant son chapeau à terre, esquissa le geste de se mettre à genoux.

Mais Rosina fermait sa fenêtre. "Aime qui tu voudras, je m'en soucie comme d'un pépin de coing, entends-tu!"

Mais, derrière les vitres closes, elle se laissa tomber avec lassitude sur la chaise, se sentant affreusement lasse et triste.

Combien de temps demeura-t-elle ainsi, elle ne le sait pas, mais elle fut ramenée à la réalité par la cloche annonçant le déjeuner...

Si elle prétextait un mal de tête! oui, mais son père murmurerait railleusement: Mademoiselle migraine... et puis elle avait faim...

En achevant de se coiffer elle se rendit en courant à la salle à manger.

LORSQUE Rosina put quitter sa famille, elle se mit à errer, sans volonté, dans les rues de Médévi. Elle était de plus en plus nerveuse et avide de mouvements. Son orgueil blessé cherchait à rendre blessure pour blessure. On ne jouait pas avec le cœur de Rosina! Jamais plus elle ne pourrait aimer Peter! On pouvait le déplorer, mais c'était fini. Avant la fin du jour il s'en apercevrait!

Elle allait trouver son autre admirateur, le poète! Ah! Jamais Eberhard Krapelin ne se serait abaissé à une pareille action. Il comprenait le mystère de l'âme féminine, lui!

Elle éprouvait un invincible besoin, depuis qu'elle avait été si irrévérencieusement traitée par son cousin, de se sentir admirée comme une déesse, par le poète, d'entendre des mots élogieux la porter aux nues.

Rosina savait qu'Eberhard aimait la solitude et les endroits sauvages.

Le seul endroit qu'on peut appeler solitaire aux environs du riant Médévi était une colline peu éloignée.

Certes, il devrait être là, et qui sait, peut être composait-il pour elle?

En effet, négligemment drapé d'une cape brune, le cou découvert, à la Byron, le poète était là, marchant à grandes enjambées le long des pierres moussues qui pouvaient représenter les menhirs.

Un sombrero de velours noir projetait une ombre épaisse sur ses traits. Visiblement il s'efforçait de ressembler à un héros de roman, un noir et invincible conspirateur.

De sa main blanche ornée d'une bague à hiéroglyphes mystérieux, il caressait sa barbe incolore en déclamant à mi-voix.

—Comme il est beau, pensait Rosina, il ressemble à Maritz, Prince de Radziwill, chassé par son frère jumeau, et maudit par son père, lorsque, pour la dernière fois, il contemple son domaine...

—Quel triomphe se serait d'entendre ton nom prononcé par ses lèvres.

—Des peupliers, sous la fenêtre de ma reine.

Rosina secoua la tête. Elle n'avait jamais vu de peupliers à Médévi...

—Ah! voici la mignonne fée de l'été... commençait-il, mais Rosina l'interrompit:

—Etes-vous mon ami, Monsieur Krapelin?

—Plus qu'un ami, Mademoiselle!

—J'ai besoin d'un chevalier, d'un homme qui puisse comprendre une femme. Et en disant ces mots, la jeune fille se redressa autant que le lui permettait sa petite taille, en le regardant de ses yeux noirs et brillants.

—Rosina, dit-il, en tendant les mains vers elle.

Tout à coup, elle souhaila ne pas avoir commencé ce jeu; mais maintenant il fallait poursuivre.

—Pourriez-vous me rendre un livre tombé entre des mains indignes?

—Et si je le pouvais?

—Je vous donnerais peut être le droit de porter mes couleurs comme toute dame le fait pour un chevalier qui a rompu une lance pour elle.

Toute la phrase fut dite comme une tirade de roman. Rosina tremblait de tous ses membres.

Le sentiment de l'injure subie la poussait à agir, mais elle était retenue par la conscience qu'elle avait, que cet homme, malgré son vernis, n'était ni de son monde ni de son éducation.

EBERHARD oublia enfin sa cape, son sombrero et la poésie. Il rougit à l'idée de son bonheur

et demeura timide et embarrassé devant Rosina, comme s'il eut été, tout à coup, transporté à Schlafarend, où les alouettes tombent toutes rôties dans la bouche des passants.

—Qui donc a pu tromper une aussi exquise personne que Rosina?

—Le gentilhomme Baner.

Krapelin se redressa. On disait partout que Baner était le soupirant favori.

—Ce soir vous aurez votre livre. Il vous sera remis intacte, je vous le jure.

—Rosina ne put s'empêcher de sourire.

—Mon cousin n'est pourtant pas facile à manier.

Krapelin haussa les épaules.

—Bah! le temps de la force est passé, c'est le règne de l'intelligence... D'ailleurs, une bonne arme égalise les chances, et j'ai un pistolet qui vient de Venise. Nous, qui défendons la liberté, sommes toujours armés. A peine la cloche d'alarme a-t-elle sonné que nous sommes aux barricades!

Et Krapelin fendait l'air de sa blanche main.

Le poète grandissait aux yeux de Rosina, elle croyait entendre des échos de marches guerrières, et Krapelin lui semblait environné d'oriflammes tricolores. Avec un regard d'admiration et de crainte, elle lui demanda:

—Vous n'entendez pas vous battre, pourtant?

—Si, naturellement... et soulevant son large chapeau, il s'inclina et disparut.

Qu'allait-il se passer?

Quand on lit un livre intéressant on peut regarder à la dernière page, mais ici? Elle ne savait si elle devait craindre pour Peter... ou être flattée. Elle vit deux hommes pâles... le bras tendu... un éclair jaillissant... un coup...

Penser qu'elle serait cause d'un tel drame en cette paisible journée d'été!

Emue et un peu essouffée, elle entra dans la grande salle.

La comtesse Bjelke était là avec son chien et son réticule, puis la gracieuse Madame et le Baron Fritz qui s'écria:

—Ah! voilà la douce Rosina qui revient à l'heure des gâteaux!

Il traitait sa fille comme un poussin à peine sorti de l'œuf, et avec un mélange d'ironie et de courtoisie.

—Je ne veux rien, répondit la jeune fille vexée; mon père, vous me croyez toujours un enfant.

—Evidemment, l'on ne voit plus tes pantalons plus qu'il n'est nécessaire, mais que tu aies tout à coup vieilli au point de ne plus aimer les sucreries, cela me semble extraordinaire. Prends donc une petite tarte "baiser," ce sera excellent pour ta petite bouche vermeille. Là, tu vois, un vieux diplomate peut être aussi poétique que ce rimailleur qui est feu et flamme pour toi. Comment s'appelle-t-il donc, ce jeune gribouilleur drapé dans sa cape?

—Et qui a des pantalons si étroits, qu'il ne sait pas lui-même comment il s'y introduit, interrompit la comtesse Bjelke.



Puis-je voler jusqu'à toi?

—Le père était sommelier dans le temple de Bacchus... le fils est portier d'Apollon...

—Rosina rougit, regarda son père, et avec la fierté de se sentir solidaire du poète et de son œuvre s'écria: —J'ai lu *La Libre Amazone*, et c'est grandiose.

—Balivernes, dit le Baron Fritz.

—Alors tu trouves que la poésie n'est rien, mon père?

—Heu! C'est repriser au clair de lune... c'est jouer au bilboquet... C'est un jeu innocent pour les enfants, les jeunes gens et quelques autres qui diffèrent de nous en ce qu'ils n'ont jamais leurs dents de sagesse...

—Mais la poésie est immortelle!

—Immortelle, la poésie! Petite Rosina, va chez l'épicier, tu verras une ode envelopper un hareng-saur et une élégie servir de cornet pour du tabac à priser. Voilà ce qu'on appelle l'immortalité de la poésie, et celui qui apprécie le mieux les œuvres des poètes est sans conteste notre ami l'épicier... et Kraquelin ou, je ne sais comment il se nomme, devra s'estimer bien heureux si son œuvre échoue dans un endroit aussi honnête.

Rosina demeurait appuyée à la balustrade, tandis que son père parlait. Elle était habituée à son ironie, mais cette fois, se sentit directement atteinte par ses sarcasmes et s'enfuit.

—Rosina, au nom du ciel, que t'arrive-t-il? s'écria sa mère.

—Jeunesse, jeunesse, soupira le Baron! La pauvre petite n'a pas encore eu sa scarlatine romanesque. Il y aura bien des désillusions et bien des larmes avant d'en avoir fini.

**R**OSINA s'était dirigée vers la campagne poursuivie par la vision de deux bras tendus et de pistolets luisants.

Elle parvint ainsi à une hauteur qui dominait les environs et pâlit soudain. Au pied d'un arbre, Peter était assis et dessinait, du bout de sa canne, des arabesques sur le sable, l'on ne voyait ni blessure, ni bandage... c'était donc Eberhardt la victime... Elle considéra son cousin avec amertume... Il était pensif... peut-être avait-il la vie d'un homme sur la conscience.

Sa colère contre lui grandissait avec son inquiétude, mais son orgueil dominant tous ses autres sentiments, elle passa devant lui sans le regarder.

—Rosina! appela-t-il (et vraiment il avait l'air très sérieux), Rosina, tu peux être tranquille, ce malheureux livre n'est plus entre mes mains...

—Et tu es là, indemne, traçant des pattes de mouche dans le sable?

—Indemne, je ne comprends pas.

—Naturellement c'est de toi que je parle, mais qu'est-il arrivé à Eberhardt Krapelin?

—A ce rimailleux? Il est au septième ciel, puisque tu lui as permis de chercher à reprendre ton journal. Mais je trouve que tu aurais pu choisir un chevalier plus courageux qui celui qui a fait dérober ton livre par une domestique.

—Qu'est-ce que cette histoire? Je suis certaine qu'il a exigé la restitution de ce livre et que si tu as refusé, il a sorti son pistolet chargé...

—Son pistolet...

—Oui, celui qui vient de Venise.

—Pistolet! Crois-tu que ce gratte-papier ait jamais tenu une arme chargée dans la main? Non, je te promets de payer son pesant d'or l'objet sur lequel il aura tiré. Pistolet de Venise!

—Mais au nom du ciel, comment a-t-il eu le livre, alors.

—Tu vas le savoir. Après le déjeuner, j'étais tristement assis dans ma chambre, lorsque j'entendis remuer dans la pièce voisine et je vis par l'entrebaillement de la porte, Léna, la gentille soubrette, qui essayait d'ouvrir mon bureau. Je me précipitai et la saisis par les épaules.

—La jeune Léna ne dérober pas seulement les cœurs, lui dis-je (tous les Baner sont galants), mais encore les objets—et je vais être obligé de sévir, bien que cela me chagrîne...

—Monsieur le comte, balbutia-t-elle, j'obéis à un ordre...

—Tu voles par ordre? Et pour le compte de qui?

—Pour Monsieur Krapelin.

—Et tu acceptes?

—Ah! Il parle si gentiment! Arabella, m'a-t-il dit (car il ne trouve pas le nom de Léna assez joli pour moi), Arabella, une des jeunes baronnes m'a prié de lui retrouver un petit volume que le comte Baner lui a pris: c'est une petite brochure ornée d'un ange bleu.

Cela voulait dire que tu lui avais permis de le rechercher et la jeune Léna ou Arabella partit aussi vite qu'elle le voulut.

Peter avait raconté tout cela, d'un trait, tête baissée, tout en dessinant fébrilement sur le sable.

Lorsqu'il leva les yeux Rosina n'était plus là, elle courait de toutes ses forces, mais on pouvait se rendre compte qu'elle sanglotait.

Pensif, Peter hocha la tête et s'achemina lentement à travers les vertes allées.

**R**OSINA ne s'arrêta que chez elle, où elle s'enferma, prétextant un malaise.

Tout habillée elle se glissa sous les rideaux blancs de son lit, et la tête sur l'oreiller, sanglota comme un enfant.

Elle avait la sensation d'aller à la dérive car, maintenant, elle connaissait la vie et ce que l'on nomme amour... tout n'était que tromperie, cruauté, mensonges et mots vains. Personne ne comprenait une âme ardente et la chevalerie n'était plus de ce monde.

Rosina se sentait de plus en plus malheureuse; le crépuscule envahissait la chambre, il était l'heure de dormir... elle se leva, mit un peignoir, coiffa ses cheveux en deux nattes épaisses... il lui semblait que deux années s'étaient écoulées depuis la dernière fois...

Tout à coup, dans le bruissement des feuilles, elle entendit son nom doucement mais fermement prononcé.

Lasse et ennuyée elle s'avança vers la fenêtre.

Peter, dit-elle, le reconnaissant, ne me laisseras-tu jamais en paix?

—Tout de suite, Rosina, je viens seulement te remettre ton livre et je ne te dérangerai plus... demain je serai loin.

—Tu pars?

Rosina regarda son cousin et malgré l'obscurité

croissante, vit ses yeux pleins de tristesse, tandis que le son grave de sa voix la troublait comme une caresse.

—Comment as-tu eu le livre? demanda-t-elle moins par curiosité que pour continuer l'entretien.

—A quoi sert-il de parler de tout cela? Je lui ai proposé de nous battre... mais pas avec des armes de roman...

—Il ne l'a pas voulu?

—Non, la partie n'était pas égale, à son sens. Qu'importe au monde la disparition d'un gentilhomme, mais lui se doit à ses œuvres! Alors il m'a donné le livre; je puis grimper, ainsi tu l'auras tout de suite.

Avant que Rosina ait pu répondre, Peter s'était élancé, et arrivé par les gouttières à la hauteur de la fenêtre, il déposa le livre sur le rebord.

—Bonsoir! dit-il d'un ton sec et bref.

Ah! Peter! Je me sens si malheureuse et si seule! Ne t'en va pas encore!

—Moi aussi, Rosina, il me semble que je suis très malade—Es-tu sûre, de ne pouvoir être bonne de nouveau? C'est si délicieux d'être joyeux avec toi!

—Peter!  
—Souviens-toi comme nous avons joué ensemble toute notre vie.

—Mais si tu ne trouves plus que ce soit amusant ou poétique ou je ne sais quoi, et que tu préfères que nous soyons fâchés et malheureux, soyons-le ensemble!

—Nous deviendrons pâles, nous aurons des visages émaciés, et nous serons romantiques jusqu'au bout des ongles. Nous essaierons consciencieusement d'oublier que nous sommes jeunes et bien portants, que tous les jours peuvent être pour nous des jours de fête, que nous avons des troupeaux, des chevaux et chacun un vieux château ensoleillé...

Tout cela est trop simple... alors oublions-le et cherchons aventure...

Nous pourrions nous joindre à une bande de bohémiens... tu lirais la bonne aventure dans les lignes de la main, ou danser sur la corde pendant que j'irai avec une assiette ramasser les sous parmi l'assistance... Si cela te plaît...

—Comme tu es amusant et fou, Peter, et comme c'est bon d'être de nouveau de bons amis.

—De meilleurs amis.

—Si tu veux, de meilleurs amis. Mais, à présent, va t'en et ne parle pas si fort.

—Pourquoi cela? Personne ne peut nous entendre la gracieuse Madame sort depuis longtemps; papa Fritz rêve que ses patiences réussissent; les habitants des petites maisons rouges de Médévi ont éteint leurs lampes, je ne dérange personne.

—Non, Peter, mais il ne faut pas troubler non plus, la quiétude d'une paisible nuit d'été, ni le murmure des feuilles, ni les petites étoiles qui ont sommeil.

## Poissons d'Avril

**E**N même temps qu'elle est indiscreète et avide de savoir, l'enfance—comme en vertu d'un étrange contraste—se montre aussi, parfois, d'une grande apathie d'esprit. Quand elle ne veut pas tout connaître, elle ne s'inquiète de rien. Il ne me souvient pas, par exemple, d'avoir été le moins du monde, quand j'étais enfant, interloqué par l'apparition première, à la devanture des confiseurs et des magasins de jouets, des poissons de carton, peints d'azur et d'or. Non. L'on me dit que c'était les "poissons d'avril". Pourquoi des poissons plutôt que des moutons ou des pigeons d'avril? Mystère accepté tout d'une pièce, comme l'Évangile et la vie. Pour désolante qu'ait été alors ma candeur, je ne consens pas, malgré tout, à la croire exceptionnelle. Nous sommes ainsi, j'en suis sûr, rien que dans mon quartier, plus d'une douzaine de vieux enfants à avoir avalé, autrefois, sans demander "ce que c'était", les gentils usages populaires qui, périodiquement, viennent du fond du passé faire parmi nous, à date presque fixe, leur petit tour—et puis s'en vont... Le poisson d'avril est de ceux-là.

**A**UJOURD'HUI que j'ai franchi et enjambé l'âge de raison, je n'en ignore plus l'origine.

Le poisson d'avril remonterait donc au XVI<sup>e</sup> siècle, et on le devrait indirectement à Charles IX.

Pendant un séjour qu'il fit en Dauphiné, au château de Roussillon, en 1564, ce jeune souverain rendit une ordonnance en vertu de laquelle était reporté au 1<sup>er</sup> janvier le premier jour de l'année qui, jusqu'alors, avait commencé au 1<sup>er</sup> avril. Par suite de ce changement, les étrennes ne se donnèrent plus qu'au jour initial de janvier et, le 1<sup>er</sup> avril, on se livra, en manière d'ironie, à des félicitations moqueuses et à des plaisanteries envers les personnes qui ne

s'accoutumaient qu'avec humeur du nouveau régime. De là même à les mystifier par des cadeaux simulés ou de faux messages, la distance n'était pas grande, et, finalement, comme c'est en avril que le soleil quitte au Zodiaque le signe des Poissons, nos aïeux donnèrent à ces simulacres le nom de poissons d'avril qui leur est resté.

Quoi qu'il en soit, l'habitude des poissons d'avril, qui consiste à faire, le premier jour de ce mois, des farces et des attrapes à ceux que l'on suppose assez bonasses pour s'y laisser prendre, n'est pas complètement abandonnée. Elle a connu, sous Louis-

Philippe et au commencement du second Empire, une gloire d'apogée, car on peut dire que la mystification qui se pratiquait alors couramment n'était pas autre chose qu'un poisson d'avril perpétuel et qui durait tout l'année. À froid et à l'anglaise, ou bien cordiale, ronde, bourgeoise, ou encore bruyante, comme misogyne et s'accompagnant d'un charivari d'assiettes cassées... toutes ces différentes écoles de plaisanterie étaient à la mode et débordaient comme les diverses gourmes de l'esprit du jour. Romieu, Henri Monnier, Vivier, Cham, et bien d'autres moins immortels, rentrés depuis dans l'oubli, en furent longtemps les intarissables héros. Qui ne connaît leurs exploits? Non? Vous en voulez? Tant pis si vous la savez?... Vous m'arrêterez.

C'est Henri Monnier se postant au départ de quelque omnibus à long trajet, jusqu'à Charonne ou Montrouge, et guettant une bonne tête de vieux monsieur... Alors—après que la victime choisie était montée, l'auteur des *Bas-Fonds* s'approchait du conducteur et, lui glissant une pièce de vingt sous lui disait tout bas:

—Vous voyez? ce

vieillard, là-bas?... au fond? C'est mon père. Il n'est pas fou... mais un peu (l'index allait faire toc-toc au front).

—Je comprends, monsieur, opinait avec tristesse le conducteur. Eh bien?

—Eh bien! on l'attend au point terminus, à Charonne... Jusque-là, il ne faut, à aucun prix, le laisser descendre! Il voudra...! il voudra tout le temps, c'est une de ses petites manies... Il ne faut pas... À Charonne seulement!

—Vous pouvez compter sur moi, monsieur affirmait le conducteur.

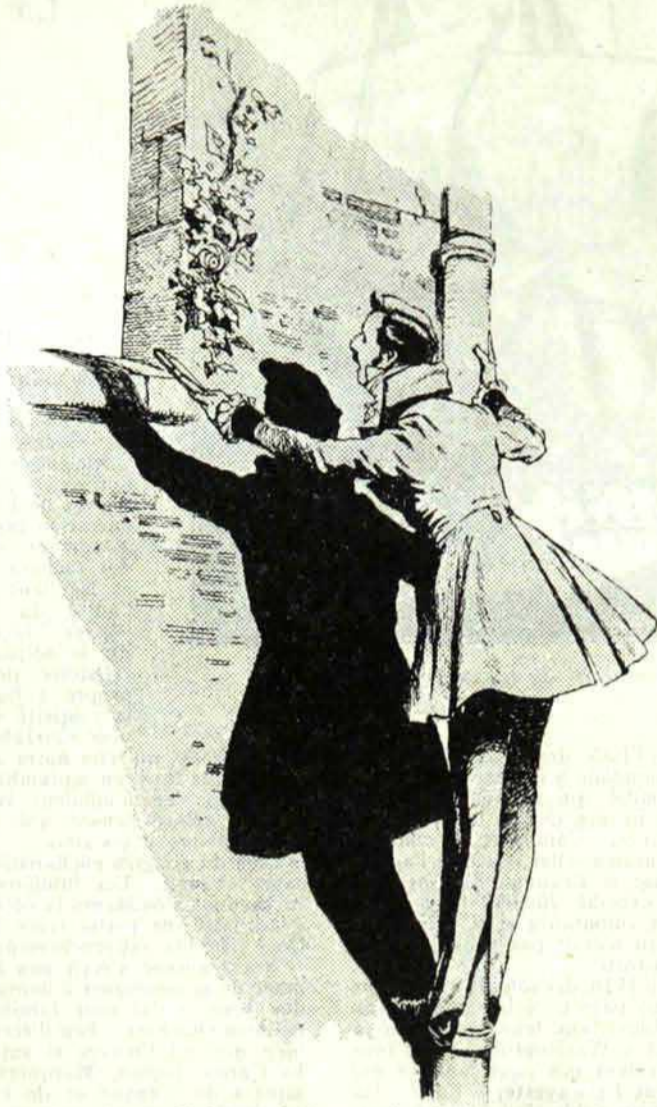
Et la voiture partait, suivie de l'œil par Henri Monnier, faisant des signes d'adieu et agitant un mouchoir comme s'il venait d'embarquer un des siens au port du Havre. Et jamais le créateur de *M. Prudhomme* ne savait ce qu'il advenait dans la suite, mais là était justement pour lui—expliquait-il à ceux qui s'en étonnaient—le piquant de la chose et le fin du fin, d'ignorer... de rester dans l'inconnu... On pouvait, de cette façon, tout imaginer, tout supposer... On était dans la nuit... C'était bien plus drôle et plus artiste, avec je ne sais quoi de grandiose.

**J**E ME rappelle aussi avoir entendu conter par Philippe Gille que son vieil et facétieux ami, le comte de Noë, le dessinateur Cham, ayant été un des témoins de son mariage; s'approcha doucement du maire, aussitôt après la cérémonie, et lui dit avec gravité en le prenant à l'écart: "Compliments, monsieur, vous mariez très bien. Mon ami est enchanté. *Il reviendra*," laissant l'officier public accablé de stupeur.

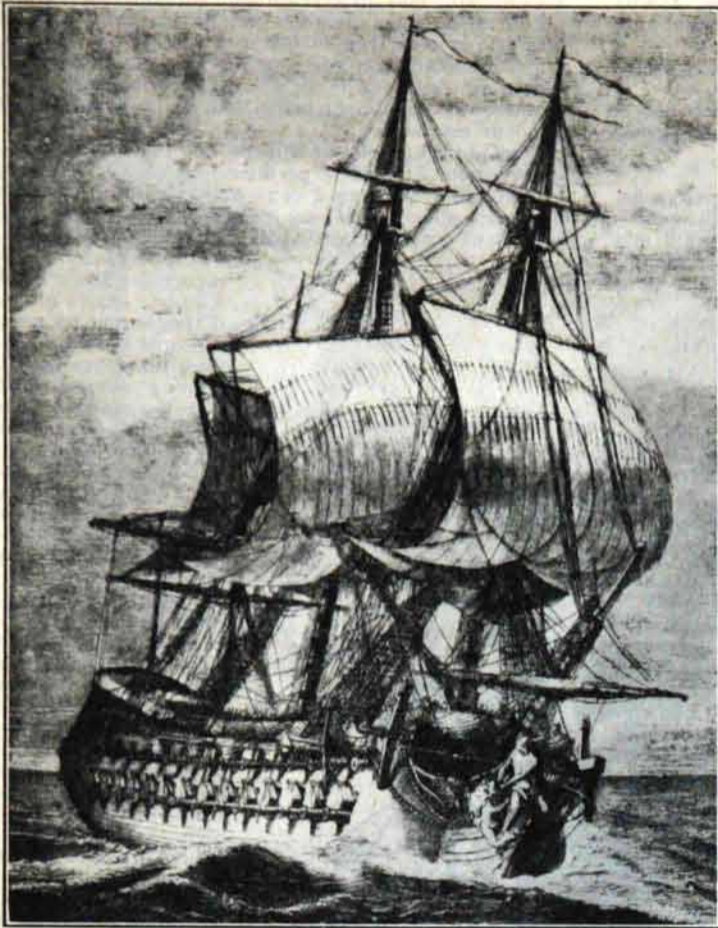
Plus tard, quand l'illustre Sapeck pêchait à la ligne dans le bassin du Luxembourg, ou bien qu'entrant chez un épicier, il demandait quelle était la meilleure bougie, et sur la réponse qu'il y avait l'Etoile, l'Idéale, la Moscovite, la Polaire, celle du Berger, etc..., qu'il priait alors que l'on voulût bien avoir la bonté de lui en allumer une de chaque marque pour lui permettre de se rendre compte et qu'après les avoir regardées brûler toutes semble un bon quart d'heure, il s'en allait en déclarant: "Merci, je vais réfléchir!" il ne commettait pas autre chose, même en décembre, qu'un poisson d'avril.

La plupart de ces facéties ne sont pas, il faut l'avouer, d'un comique bien génial, et je ne vous les donne pas pour du Molière; mais quelques-unes, pourtant, furent d'une drôlerie à laquelle de grands esprits ne craignirent point d'accorder parfois, à condition de n'en avoir pas été dupes, la récompense d'un sourire. Aujourd'hui, par ces cycles de grèves et de syndicats, le poisson d'avril détonne, comme une farce du moyen âge, il n'est plus dans son élément et, avec lui, on n'attrape même plus un godiche parce que le godiche est enfin libre! instruit! et que depuis qu'il a pris la Bastille et qu'il vote, il a cessé, ainsi qu'il le dit avec un éloquent relief, d'être une poire.

HENRI LAVÉDAN,  
de l'Académie française.



Il déposa le livre sur le rebord.



Une frégate française du temps de La Pérouse.

# “Nous en Étions”

La part prise par les Canadiens-français dans la découverte et le développement du Continent nord-américain ou “La France au cœur de l'Amérique.”

Par A. D. DeCELLES

monie qui se déroula, un beau jour de l'année 1642, alors que Maisonneuve, le P. Vimont et quelques Français (44 en tout) viennent s'agenouiller, à la nuit tombante, devant le Saint-Sacrement, installé sur un autel rustique. Mais comment cet autel était-il décoré? Quels ornements pouvaient bien fournir ces pauvres émigrés, naguère arrivés de France? C'est ici que la narration prend un côté pittoresque et surtout édifiant. Ils attrapèrent des lucioles (notre mouche à feu) et les liant ensemble, illuminèrent l'autel du feu de ces mouches légères “façon admirable et belle,” dit le sulpicien Dollier de Casson (Histoire de Montréal) “et toute propre à honorer conformément à la rusticité de ce pays barbare, le plus adorable de nos mystères.”

M. Finley, qui cite notre analyste, note que deux siècles plus tard, en septembre 1910, cinquante mille personnes s'agenouillaient au même endroit, mues par la même pensée qui avait autrefois inspiré Maisonneuve et ses amis.

Lors du congrès eucharistique, combien de la fête avait changé. Les lumières électriques éclataient en rayons éblouissants là où le faible feu des lucioles avait jeté une petite trace lumineuse dans le ciel. Quel heureux rapprochement et combien suggestif.

Notre auteur n'écrit pas à la légère; il a pris la peine de se renseigner à bonne source. Les Relations des Jésuites lui sont familières et lui ont fourni maintes citations. Peu d'écrivains connaissent aussi bien que lui l'œuvre si sublime des missionnaires Le Caron, Jogues, Marquette, ces grands évangélisateurs du Canada et de l'Ouest américain. Son admiration pour ces courageux apôtres du Christ se porte au plus haut degré. Quels hommes incomparables aussi à ses yeux, dans leur audace intelligente, que Cartier, Champlain, La Salle, Joliette, Nicolet et Perrot!

## Robes Grises et Robes Noires Héroïques, Intrépides Découvreurs et Coureurs-de-Bois

LEURS randonnées de l'est à l'ouest lui sont connues dans toutes leurs étapes, du golfe Saint-Laurent d'abord aux Grands Lacs; de ce point au Mississippi, tour-à-tour dénommé la Grande Eau,

la Rivière Divine, le fleuve Colbert, et de là au Golfe du Mexique. Partout dans l'Ouest on trouve les traces des intrépides voyageurs français ou canadiens; c'est tout un. Les sentiers qu'ils ont d'abord tracés sont devenus, avec le temps, des voies carrossables et enfin des chemins de fer. Que de villes dans l'Ouest ont été d'abord des postes français? On dirait que ces explorateurs avaient l'intuition de l'avenir et devinèrent les possibilités et les besoins de la civilisation future. Bancroft, cité par M. Finley, dit en parlant de cette région: “On ne tourna aucun cap, on ne pénétra dans aucune rivière sans qu'un jésuite n'en ait montré le chemin.”

Citons l'éloquente conclusion de M. Finley, au sujet de la France:

“Voilà où ont conduit les voies frayées par les Français dans l'une des vastes régions dont ils ont été les pionniers en Amérique. Grâce à la bravoure et à la foi de ses enfants, la France a conquis la Vallée du Mississippi sur un passé d'un million de siècles; grâce à des héros ignorés, elle l'a faite sienne et l'a gardée pendant un siècle sous sa domination et, bien que nominalement elle n'ait plus aucun droit de propriété sur son territoire, elle conserve du moins le droit de toucher encore une sorte d'arrière de ferme, de partager les fruits des vertus humaines qu'elle y avait semées jadis. Ce droit-là le temps jamais ne pourra ni le lui enlever ni l'obscurcir. Il ne saurait qu'augmenter.”

“La vie sociale et industrielle qui s'est développée dans la vallée du Mississippi a, soit grâce à une simple coïncidence, soit grâce à une action directe, un caractère tout particulier qui la distingue des autres parties de l'Union. Elle a pour arrière-fond l'épopée française et l'influence qu'exerce un tel passé commence à se faire sentir, même en dehors de la vallée. Car, bien que le présent semble n'en avoir rien conservé, ni dans ses traits ni dans son langage, j'ai toujours pensé que la consécration des routes et des rivières par les explorateurs et les prêtres français, lesquels étaient aussi désintéressés dans leurs recherches que le sont les savants d'aujourd'hui, pouvait bien avoir, en vertu d'un mécanisme subtil, un pouvoir analogue à celui des substances catalytiques qui opèrent des miracles dans la nature, bien qu'elles demeurent hors de la portée du savant.”

À la vérité, on ne saurait reconnaître avec plus d'enthousiasme l'œuvre des Français au cœur de l'Amérique. D'aucuns—des sceptiques—inclineraient à trouver que M. Finley l'a magnifiée dans une trop large mesure. Il est vrai que si l'examen de cette question ethnique se concentre sur l'Ouest des États-

**L**INTERVENTION des États-Unis dans la guerre mondiale a intensifié les sentiments d'amitié qui existent entre ce pays et la France depuis la guerre de l'indépendance. Comment les colonies anglaises auraient-elles résisté à l'agression anglaise si Beaumarchais ne leur avait pas expédié 200,000 fusils pour armer leurs volontaires et si, plus tard, Rochambeau n'était pas venu avec ses légions leur prêter main-forte?

L'arrivée en France, en 1916, des soldats américains a provoqué entre les deux pays un échange de beaux sentiments aussi agréables dans leur réciprocity à Paris qu'à New-York et à Washington. Mais tous ces beaux discours ne valent pas pour nous ce qui s'est passé au Monument La Fayette, à Paris. On sait que ce général, dans un noble élan de générosité, sous la seule impulsion de son grand cœur, a volé au secours des Américains bien avant les soldats de Louis XVI. Le général Pershing, commandant des troupes américaines, s'est hâté, en arrivant dans la Ville-Lumière, de se présenter devant la statue pour la saluer avec ces mots: “LA FAYETTE, NOUS VOICI,” geste bien significatif et plein d'éloquence.

L'entrée de nos voisins dans la guerre a fait naître plusieurs ouvrages très intéressants qui, laissant de côté les hostilités, ont voulu étudier le passé des deux pays, plus rapprochés aujourd'hui l'un de l'autre, leur rôle dans la colonisation de l'Amérique du Nord. Parmi ces ouvrages, distinguons celui de M. Finley, sous ce titre: *La France au Cœur de l'Amérique*.

Dans son étude approfondie, M. Finley tente de démontrer que les Français établis en Amérique, les “robes grises” et les “robes noires,” c'est-à-dire les récollets et les jésuites, les coureurs-de-bois, les colons de l'Ouest ont eu une grande influence sur la formation de la nation américaine. Les traits du caractère américain qui le différencient du caractère anglais, lui viennent, d'après M. Finley, des Français. Il conclut de là à l'influence civilisatrice de la France et lui fait un reconnaissant hommage de ce phénomène psychologique.

Si la conclusion de ses recherches est bien établie, pourquoi ne réclamerions-nous pas une partie du mérite de cette œuvre grandiose pour nous, Canadiens-français? Notre revendication ne se produirait-elle pas à point, en ce moment où nous sommes l'objet et les victimes de toutes espèces de préventions et de calomnies chez nos voisins? Nous ne sommes pas mis en cause dans cette étude, mais il est impossible, à notre point de vue, de ne pas faire le partage de la reconnaissance américaine entre les Français et les Canadiens qui, à l'époque où M. Finley place cette pénétration de la civilisation en Amérique, les deux ne faisaient qu'un seul élément de force bienfaisante et colonisatrice.

C'est des rives du Saint-Laurent que sont partis ces évangélisateurs, robes grises et robes noires, Marquette et ses compagnons, voués au martyre, à des souffrances sans nom, ces découvreurs et colonisateurs de l'Ouest, Joliette, La Salle, Tonty, Duluth et bien d'autres encore. M. Finley le reconnaît, mais nulle part le mot Canadien, s'appliquant à nos ancêtres, n'est prononcé. N'avons-nous pas le droit de réclamer notre part, si honneur il y a?

Prenons notre bien où il se trouve; nous n'en aurons jamais trop, venant de cette source. Les pages que M. Finley consacre aux pionniers français témoignent d'une grande impartialité chez l'auteur et d'un esprit généreux. En dehors de la lacune que nous venons de signaler, toute sa thèse s'appuie sur une profonde connaissance de l'histoire du Canada.

C'est ainsi, par exemple, qu'il relate un incident lié à la fondation de Montréal, incident peu connu même au Canada. Il fait passer sous les yeux de ses lecteurs la petite mais si émouvante céré-

## La Découverte

Par Louis

I.

LE GRAND fleuve dormait couché dans la savane, Dans les lointains brumeux passaient en caravane De farouches troupeaux d'élan et de bisons. Drapé dans les rayons de l'aube matinale Le désert déployait sa splendeur virginale Sur d'insondables horizons.

Juin brillait! Sur les eaux, dans l'herbe des pelouses, Sur les sommets, au fond des profondeurs jalouses, L'Été fécond chantait ses sauvages amours. Du sud à l'aquilon, du couchant à l'aurore, Toute l'immensité semblait garder encore La majesté des premiers jours.

Travail mystérieux! les rochers aux fronts chauves, Les pampas, les bayous, les bois, les antres fauves, Tout semblait tressaillir sous un souffle effréné; On sentait palpiter les solitudes mornes, Comme au jour où vibra, dans l'espace sans bornes, L'hymne du monde nouveau-né.

L'Inconnu trônait là dans sa grandeur première Splendide, et tacheté d'ombres et de lumière, Comme un reptile immense au soleil engourdi, Le vieux Meschacébé, vierge encore de servage, Déployait ses anneaux de rivage en rivage Jusques aux golfes du midi.

Écharpe de Titan sur le globe enroulée, Le grand fleuve épanchait sa nappe immaculée, Des régions de l'Ourse aux plages d'Orion, Baignant le steppe aride et les bosquets d'orange, Et mariant ainsi dans un hymne étrange L'équateur au septentrion.

Fier de sa liberté, fier de ses flots sans nombre, Fier des bois ténébreux qui lui versent leur ombre, Le Roi-des-eaux n'avait encore, en aucun lieu, Où l'avait promené sa course vagabonde, Déposé le tribut de sa vague profonde Que devant le soleil et Dieu!...

II.

Joliet! Joliet! quel spectacle féérique Dut frapper ton regard, quand ta nef historique Bondit sur les flots d'or du grand fleuve inconnu! Quel sourire d'orgueil dut effleurer ta lèvre! Quel éclair triomphant, à cet instant de fièvre! Dut resplendir sur ton front nu!

Le voyez-vous, là-bas, debout comme un prophète, L'œil tout illuminé d'audace satisfaite, La main tendue au loin vers l'Occident bronzé, Prendre possession de ce domaine immense Au nom du Dieu vivant, au nom du roi de France, Et du monde civilisé!

Puis, bercé par la houle, et bercé par ses rêves, L'oreille ouverte aux bruits harmonieux des grèves, Humant l'acre parfum des grands bois odorants, Rasant les flots verts et les dunes d'opale, De méandre en méandre, au fil de l'onde pâle, Suivre le cours des flots errants!

À son aspect, du sein des flottantes ramures, Montait comme un concert de chants et de murmures; Des vols d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux, Et, pour montrer la route à la pirogue frêle, S'enfuyaient en avant, traînant leur ombre grêle Dans le pli lumineux des eaux.

Et, pendant qu'il allait voguant à la dérive, On aurait dit qu'au loin les arbres de la rive, En arceaux parfumés penchés sur son chemin, Saluaient le héros dont l'énergie audace Venait d'inscrire encore le nom de notre race Aux fastes de l'esprit humain!

III.

O grand Meschacébé!—voyageur taciturne, Bien des fois, au rayon de l'étoile nocturne, Sur tes bords endormis je suis venu m'asseoir; Et là, seul et rêveur, perdu sous les grands ormes,

Unis, on ne peut s'empêcher de voir dans cette immense région une force effective étrangère à l'élément anglo-saxon, une force dont l'historien doit tenir compte.

**Notre œuvre personnelle dans l'Ouest**

LORSQUE les Américains, après la guerre de l'indépendance, prirent possession du territoire où on a taillé depuis les États de l'Illinois, du Michigan et du Wisconsin, 6,000 hommes de langue française s'étaient implantés sous le ciel de ce pays. D'où venaient-ils, sinon de la Nouvelle-France? Les colons français, à qui les conditions de culture de notre pays et le climat ne convenaient pas, émigraient vers l'Ouest et ce flot d'émigration se déversait ensuite par ondes le long du Mississippi jusqu'à la Nouvelle-Orléans, fondée, ne l'oublions pas, par de Bienville, né à Québec.

Ces Français ou ces Canadiens de l'Ouest—c'est tout un—ont rendu de grands services au gouvernement américain. Avec le liant de leur caractère, leur attirance, ils s'étaient promptement insinués dans la confiance et l'amitié des Indiens de ce pays. Ces enfants de la prairie et de la forêt ne prenaient guère contact avec les autres colons, trop froids et trop distants. À Washington, on se servit un siècle dernier, des Canadiens pour négocier des accords avec les tribus sauvages, et, grâce à cet heureux concours de nos cousins d'outre-frontière, les États-Unis ont réussi à s'épargner bien des guerres. Voilà un fait ignoré de M. Finley que M. Roosevelt met bien en relief dans son ouvrage "The Winning of the West." Que de noms français, portés par des villes américaines, clament bien haut l'héroïsme des premiers colons. Le glorieux souvenir de leurs audacieux fondateurs plane au-dessus de Saint-Louis, LaSalle (un comté), Marquette, Dubuque, Duluth et Vincennes.

La thèse de M. Finley a reçu le meilleur accueil possible en France. M. Hanotaux lui a consacré un article fort élogieux. Il reste à savoir comment elle sera acceptée aux États-Unis. Les descendants des trois millions de colons anglais des jours de la guerre de l'indépendance, sont bien mêlés dans la masse d'étrangers venus aux États-Unis des quatre coins du monde. Il est vrai que les nouveaux venus ont cherché à s'assimiler les mœurs et coutumes des Yankees et à se fondre dans l'élément primitif. Autant le Canada est le pays de la séparation des races, autant la république voisine est celui de la fusion. L'ouvrage de M. Finley ouvre la porte à de vastes et inépuisables recherches.

**Jolliet et Marquette**

Par l'ABBE FERLAND  
(Cours d'Histoire du Canada)

AVANT de laisser la Nouvelle-France, Talon avait résolu d'éclaircir le mystère qui enveloppait l'existence du grand fleuve de l'ouest. On savait, en général, sur le rapport de sauvages, qu'il portait le nom de Mississippi, et que son cours était du nord au sud; on espérait, en le suivant, arriver soit au golfe du Mexique, soit à la mer du sud. Pour cette découverte, Talon avait choisi le Sieur Louis Jolliet\* né dans le pays et doué des qualités requises pour conduire une telle entreprise. Il avait passé plusieurs années dans les contrées de l'ouest, où il avait appris

\*Louis Jolliet, né à Québec le 21 septembre 1645, était fils de Jean Jolliet et de Marie d'Abancour. Louis Jolliet fit un cours d'études au collège des Jésuites et entra dans l'état ecclésiastique qu'il abandonna vers 1667, après avoir reçu les ordres mineurs. Il passa les années suivantes dans les voyages de découverte qui le firent connaître à M. Talon.



Réception de Jolliet et de Marquette par les Illinois

les langues des nations outaouaises, et s'était fait remarquer par sa prudence et son intrépidité.

Talon communiqua ce projet à M. de Frontenac, qui l'approuva et en écrivait au ministre en ces termes: "M. Talon a jugé expédient pour le service d'envoyer le sieur Jolliet à la découverte de la mer du sud, par le pays des Maskoutins et la grande rivière qu'ils appellent le Mississippi, qu'on croit se décharger dans la mer de Californie. C'est un homme fort entendu dans ces sortes de découvertes, et qui a déjà été jusques auprès de cette grande rivière."

Jolliet laissa Montréal pour monter à Michilimakinac, où il devait prendre son compagnon de voyage, le père Marquette, et faire les préparatifs nécessaires pour l'expédition. Il y arriva le huit décembre, à la grande joie du zélé missionnaire, qui, pendant sa résidence à la pointe du Saint-Esprit, sur le lac Supérieur, avait été fortement invité par quelques illinois à visiter leurs pays. Depuis peu, le père Marquette avait laissé ce lieu pour suivre ses chrétiens, les Hurons tionnantatés, qui, à l'occasion d'une querelle survenue entre eux et les Nadouessioux, avaient abandonné leurs villages et leurs champs de la pointe du Saint-Esprit pour retourner à Michilimakinac, où ils avaient autrefois séjourné, après avoir été chassés du pays de leurs pères par les Iroquois. Approvisionnés de maïs et de viande séchée, et accompagnés de cinq français, le père Marquette et Jolliet s'embarquèrent, le dix-sept mai 1673, sur deux canots d'écorce de bouleau; ils prévoiaient les dangers qu'ils allaient courir, et étaient décidés à les braver pour réussir dans leur mission. Ils remontèrent la baie des Puants (aujourd'hui la Baie Verte) et la rivière des Outagamis et passèrent dans celle de Ouisconsin, par laquelle ils descendirent au Mississippi. Le dix-sept juin,

les voyageurs saluèrent avec joie le grand fleuve et se laissèrent emporter doucement vers le sud, par courant, lent et paisible dans cette partie.

Une profonde solitude régnait autour d'eux; les montagnes et les épaisses forêts du nord avaient disparu; le chevreuil et l'original erraient sur les rivages unis et déboisés; tandis que des outardes et des cygnes s'ébattaient sur les eaux. Un peu plus au sud, les voyageurs aperçurent des troupeaux de bœufs sauvages paissant dans les vastes prairies qui bordent le fleuve, et des volées nombreuses de poules d'Inde perchées sur les grands arbres de la rive.

Après avoir parcouru plus de soixante lieues sur le Mississippi, sans découvrir d'habitations, le vingt-cinq juin, ils aperçurent un sentier battu, qui serpentait au milieu d'une belle prairie. Jugeant que ce chemin conduisait à quelque habitation sauvage, le père Marquette et Jolliet se hasardèrent à le suivre. À deux lieues du rivage, ils découvrirent un village situé sur le bord d'une rivière, et s'en approchèrent en silence. Avant de se montrer, ils poussèrent de toute la force de leurs poumons le cri usité parmi les nations sauvages pour prévenir que des amis s'approchent. Cette annonce de l'arrivée de quelques voyageurs mit le village en émoi. Quatre vieillards, portant le calumet de paix, furent députés auprès de la robe noire et de son compagnon; ils marchaient lentement et élevaient leurs calumets vers le soleil, comme pour lui présenter à fumer. Rassuré par cette cérémonie pacifique, le père Marquette leur adressa la parole, et apprit d'eux qu'ils appartenaient à la grande nation illinoise.

À la porte de la cabane où les voyageurs furent invités de se rendre, un vieillard les attendait dans la posture prescrite pour les grandes réceptions. Debout et sans habits, il tenait les mains étendues vers le ciel, comme pour se mettre à l'abri de ses rayons, et quand les voyageurs furent près de lui, il leur adressa ce compliment: "Que le soleil est beau, français, quand tu viens nous visiter! Tout notre bourg t'attend, et tu entreras en paix dans nos cabanes."

La réception faite aux français fut très cordiale; ils couchèrent dans la cabane du chef, et furent reconduits à leurs canots avec de grands honneurs. Peu de temps après leur départ des villages illinois, l'attention des voyageurs fut attirée par le bruit des eaux, vers l'embouchure d'une grande rivière qui se jette dans le Mississippi. C'était le Missouri, que le père Marquette nomma Pékitanoui. Arrivés au grand village des Akansas, entre le 33ème et le 34ème degré de latitude, ils furent informés que la mer n'était plus qu'à quelques journées de marche; ils conclurent que ce devait être le golfe du Mexique, et qu'il y avait pour eux danger de tomber entre les mains des Espagnols, qui les auraient retenus captifs. Dans la crainte de perdre le fruit de leurs travaux en poussant plus loin, ils se décidèrent à rebrousser chemin, et, le dix-sept juillet, laissèrent le village des Akansas pour remonter le Mississippi. Des sauvages de la bourgade de Kaskaskia les accueillirent fort bien, et les conduisirent par la rivière des Illinois jusqu'au lac Michigan.

Vers la fin de septembre, Marquette et Jolliet arrivaient aux villages de la baie des Puants, d'où ils étaient partis au commencement du mois de juin. Les deux voyageurs se séparèrent; le jésuite retourna vers sa chère mission, tandis que son compagnon se dirigeait vers Québec pour y rendre compte de leur importante découverte. Malheureusement pour Jolliet, après avoir échappé aux dangers d'un long et périlleux voyage, il fit naufrage auprès du port; son canot chavira dans le saut Saint-Louis, ses hommes se noyèrent, ses cartes et ses manuscrits furent perdus, et lui-même n'échappa à la mort que par une protection toute particulière de la Providence. Il put, cependant, de mémoire, rétablir la carte des pays qu'il avait parcourus, et refaire en partie son journal; l'un et l'autre furent envoyés au ministre dans l'automne de 1674, par M. de Frontenac, qui rendait en même temps compte du succès de l'entreprise: "Le Sieur Jolliet que M. Talon me conseilla d'envoyer à la découverte de la mer

(Suite sur la page 42)

**du Mississippi**

**Fréchette**

J'ai souvent du regard suivi d'étranges formes  
Glissant dans les brumes du soir.

Tantôt je croyais voir, sous les vertes arcades,  
Du fatal De Soto passer les cavalcades  
En jetant au désert un défi solennel;  
Tantôt c'était Marquette errant dans la prairie,  
Impatient d'offrir un monde à sa patrie,  
Et des âmes à l'Éternel.

Parfois, sous les taillis, ma prunelle trompée  
Croyait voir de La Salle étinceler l'épée,  
Et parfois, groupe informe allant je ne sais où,  
Devant une humble croix—ô puissance magique!  
De farouches guerriers à l'œil sombre et tragique  
Passer en pliant le genou!

Et puis, berçant mon âme aux rêves des poètes,  
J'entrevois aussi de blanches silhouettes,  
Doux fantômes flottant dans la vague des nuits:  
Atala, Gabriel, Chactas, Évangéline,  
Et l'ombre de René, debout sur la colline,  
Pleurant ses immortels ennuis.

Et j'endormais ainsi mes souvenirs moroses...  
Mais de ces visions poétiques et roses  
Celle qui plus souvent venait frapper mon œil,  
C'était, passant au loin dans un reflet de gloire,  
Ce hardi pionnier dont notre jeune histoire  
Redit le nom avec orgueil.

IV.

Jolliet! Jolliet! deux siècles de conquêtes,  
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos têtes,  
Depuis l'heure sublime où de ta propre main,  
Tu jetas d'un seul trait sur la carte du monde  
Ces vastes régions, zone immense et féconde,  
Futur grenier du genre humain!

Deux siècles sont passés depuis que ton génie  
Nous frayait le chemin de la terre bénie

Que Dieu fit avec tant de prodigalité.  
Qu'elle garde toujours dans les plis de sa robe,  
Pour les déshérités de tous les points du globe,  
Du pain avec la liberté!

Oui, deux siècles ont fui! La solitude vierge  
N'est plus là! Du progrès le flot montant submerge  
Les vestiges derniers d'un passé qui finit.  
Où le désert dormait grandit la métropole;  
Et le fleuve asservi courbe sa large épaule  
Sous l'arche aux piles de granit!

Plus de forêts sans fin: le vapeur les sillonne!  
L'astre des jours nouveaux sur tous les points rayonne;  
L'enfant de la nature est évangélisé;  
Le soc du labourer fertilise la plaine;  
Et le surplus doré de sa gerbe trop pleine  
Nourrit le vieux monde épuisé!

V.

Des plus purs dévouements merveilleuse semence!  
Qui de vous eût jamais rêvé cette œuvre immense,  
Ô Jolliet, et vous, apôtres ingénus,  
Vaillants soldats de Dieu, sans orgueil et sans crainte,  
Qui portiez le flambeau de la vérité sainte  
Dans ces parages inconnus?

Des volontés du ciel exécuteurs dociles,  
Vous fûtes les jalons qui rendent plus faciles  
Les durs sentiers où doit marcher l'humanité...  
Gloire à vous tous! du Temps franchissant les abîmes  
Vos noms environnés d'auroles sublimes  
Iront à l'immortalité!

Et toi, de ces héros généreuse patrie,  
Sol canadien, que j'aime avec idolâtrie,  
Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux,  
Quand je pèse la part que le ciel t'a donnée,  
Les yeux sur l'avenir, terre prédestinée,  
J'ai foi dans tes destins nouveaux!



# Pour les Jeunes Filles et les Enfants

L'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie, à Québec, à Montréal, et l'œuvre des Foyers et Garderies.



UN MOIS de novembre, 1919, les RR. SS. Franciscaines Missionnaires de Marie venaient s'établir à Montréal, à la demande du Comité de protection. Quelques religieuses déléguées de la maison de Québec où, dans deux couvents différents, les religieuses et cet ordre accomplissent un grand nombre d'œuvres diverses, fondèrent dans une modeste maison de la rue Saint-André, à Montréal, un foyer pour les jeunes filles et une garderie. Cette dernière institution était chose tout à fait nouvelle à Montréal. Nulle part ici il existait une maison où les parents obligés de gagner leur vie en travaillant hors de leur logis pouvaient confier leurs enfants à des personnes qui voulussent bien en prendre la charge pendant une journée entière.

Il nous semble que ce soit cette œuvre exercée auprès des petits enfants qui nous ait fait connaître davantage les Franciscaines et vouloir à tout prix les secourir pour qu'elles trouvent ici les secours qui leur sont nécessaires pour continuer d'accomplir ce qu'elles ont si bien commencé. Disons d'abord ce qu'est cette communauté dont nous n'avons ici qu'une imparfaite notion de l'apostolat.

## Historique

"*PER CRUCEM AD LUCEM*" résume le programme d'action de la communauté des Franciscaines Missionnaires de Marie. Née d'une manière merveilleuse, cette communauté s'est répandue avec une rapidité extraordinaire dans le monde entier. C'est la vénérable Mère Marie de la Passion qui a donné à l'Église l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie. Suscité par Dieu pour la sublime mission de fondatrice elle fut douée d'une intelligence si extraordinaire des besoins de son temps qu'en découvrant le mal elle discernait en même temps le remède à y appliquer.

C'est le 6 janvier, 1877, que fut fondé l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie. L'Ordre religieux de Saint-François accueillit volontiers sous sa protection ces dignes filles de Marie. Leur habit entièrement blanc est l'image de la pureté de leur vie et la seule présence de ces religieuses inspire la vénération. Pie IX a béni et approuvé leur institut et leur habit.

## Missions

COMME le dit leur nom, les Franciscaines Missionnaires de Marie sont exclusivement consacrées aux missions, où elles se rendent sans distinction de lieu, de péril ou d'éloignement, car voici comment se termine la formule de leur profession: "Je m'offre en victime pour l'Église et pour les âmes et je me consacre à l'adoration du Très Saint-Sacrement et au labeur des missions."

Et, dans les Missions, elles acceptent toutes les œuvres, et s'adaptent à toute espèce de travail. Même en Europe, où elles possèdent des maisons pour le recrutement des vocations, pour recueillir leurs moyens de subsistance, pour préparer les jeunes postulantes à leur futur labeur, elles ne refusent pas leur concours aux œuvres de charité qu'on leur propose.

Aussi, comprend-on qu'avec cette diversité d'occupations et d'œuvres, il y ait place dans l'Institut pour toutes les aptitudes possibles. Aucun don naturel n'est mis de côté; aucune inclination n'est méprisée ou négligée; tout est utilisé pour le plus grand bien des âmes.

Les religieuses s'occupent de dessin, de peinture, de broderie, de musique, de typographie et phototypie; elles étudient, font la classe, et elles s'adonnent aussi bien aux soins ménagers qu'aux travaux des champs. En un mot, chaque sujet est conduit dans la voie pour laquelle il montre de l'inclination et des capacités. Cette grande diversité de vie prouve que la grâce, loin de détruire la nature, la seconde et l'ennoblit; elle explique l'accueil fait aux nombreuses postulantes qui se présentent venant des classes les plus élevées comme des plus humbles.

On rend chaque religieuse capable de remplir tous les emplois, elle y est initiée durant les deux années de noviciat, ce qui réclame un parfait détachement de la volonté propre et un véritable esprit de sacrifice.

Elles n'oublient pas qu'un des principaux motifs de leur fondation a été le relèvement de la femme païenne. Se servant de toutes les industries de la charité elles se sont approchées d'elle pour la sauver en gagnant son cœur, en l'assistant, en l'aidant à supporter le poids d'une existence souvent cruelle, et en donnant à ses enfants l'instruction religieuse. Les Franciscaines Missionnaires de Marie ont été

et sont les auxiliaires les plus vaillantes des prêtres missionnaires dont elles partagent le labeur et leurs efforts ont été partout encouragés par des nombreuses conversions.

Leurs écoles, leurs orphelinats accueillent les enfants et les jeunes filles; leurs asiles protègent les vieillards abandonnés; elles reçoivent dans leurs hôpitaux des malades de toutes les nations et de toutes les religions.

En Europe, en présence des grands besoins de la société moderne, ces religieuses ne sont pas restées indifférentes ou inactives. Elles ont ouvert dans maints endroits de nombreux ateliers où les jeunes filles reçoivent une formation technique, un salaire convenable et une bienfaisante influence chrétienne.

Elles ont aussi pensé à la femme mariée, et lui ont envoyé de l'ouvrage à domicile; cette œuvre serait nécessaire, et les résultats partout en sont admirablement féconds.

Que dire des asiles ouverts pour les jeunes filles dans toutes les maisons d'Europe, des réfectoires pour les ouvrières qui, n'ayant pas le temps de retourner dans leur famille pour le repas de midi, seraient exposées à des périls de toutes sortes, des écoles du soir pour les femmes, des cours de langues étrangères pour les jeunes employées, les ouvrières des catéchismes et des patronages?

L'œuvre par excellence dans les Missions, celle qui est la plus chère aux Franciscaines Missionnaires de Marie, est le soin des lépreux. On n'envoie aux



Les Franciscaines Missionnaires de Marie dans l'Île de Madagascar. —Elles y accomplissent un bien immense en donnant des soins assidus aux malheureux lépreux. On voit ici un groupe de ces derniers avec quelques religieuses de la mission d'Ambohidratrimo.

léproseries que les religieuses qui en ont fait la demande exprime, mais celles que possède l'Institut ne suffisent pas à satisfaire le zèle des nombreuses servantes de lépreux qui désirent cet apostolat.

Quand, en 1896, la Mère Fondatrice accepta la première léproserie, elle adressa aussitôt un appel à ses filles en demandant quelles étaient celles qui seraient disposées à s'y consacrer et à s'y sacrifier; elle ajoutait qu'elle ne voulait que des volontaires.

Plus de mille religieuses s'offrirent spontanément, mais six seulement furent les heureuses élues. Mais depuis, l'Institut a grandement progressé et s'est développé dans une mesure presque incroyable. Prodigieuse a été sa fécondité; depuis le 6 janvier 1877, ce sont des milliers de jeunes filles qui, attirées par ce splendide idéal de charité, se sont faites Franciscaines Missionnaires de Marie.

Pour faciliter son gouvernement l'Institut est divisé en onze provinces répandues sur toute la surface du globe et qui sont en communication directe avec la Très Révérende Mère Générale, qui réside à Rome, centre et siège de toutes les belles œuvres. Il compte dix noviciats florissants et plus de cent quarante maisons. Le champ de son activité est si vaste que les vocations, malgré leur rapide et extraordinaire développement, sont encore insuffisantes pour le labeur.

L'Institut a reçu solennellement la consécration du sang. La gloire du martyr s'est reposée en 1900 sur sept de ses religieuses, à Tay-uen-fou, en Chine, au cours de la violente persécution des Boxeurs; toutes les Franciscaines Missionnaires de Marie qui s'y trouvaient alors reçurent la palme du martyr.

La cause de ces héroïnes ainsi que celle de beaucoup de martyrs franciscains de Chine est introduite, et sous peu, les Sœurs Franciscaines auront le bonheur de pouvoir honorer leurs consœurs martyres de

l'Institut, dès qu'on leur rendra les honneurs des autels.

Tandis qu'en Chine on travaille activement à la cause des sept martyres, en Italie on prépare leur procès et on réunit les écrits de la Mère Fondatrice comprenant près de cent volumes.

## Une Anecdote des Missions

L'APOSTOLAT des Sœurs Franciscaines auprès des païens n'est pas toujours chose facile; il doit avoir recours à toutes les ressources de la charité et même, comme on va le voir, à celles de la suggestion:

Les bons Congolais affectionnent les remèdes énergiques. Ils n'aiment pas beaucoup la souffrance et au moindre mal de dents, mal de tête, on se précipite chez les Sœurs qui ont tant de *malabi* (remèdes).

Or, pour guérir les maux de tête, d'après les noirs, rien n'est meilleur que l'alcali! et, à chaque instant, l'un ou l'autre demande la faveur de se pencher sur la précieuse bouteille et de humer longuement!

Alors les larmes coulent et le patient se sauve en se frappant la tête au mur et en tapant des pieds, criant à perdre haleine "Mama-e naweie. Mama je meurs!"

Depuis quelque temps une Sœur, supposant d'après des indices confinant à la certitude, que quelques "carottiers" se glissaient parmi les malades, eut une idée ingénieuse. Elle remplaça le fameux flacon d'alcali par un autre qu'elle remplit d'eau additionnée de quelques gouttes d'eau de Cologne.

Un client se présente:

"Surtout respire fort, n'est-ce pas!"

À peine notre homme a-t-il le nez sur la bouteille, qu'il est pris d'un nombre incalculable d'éternuements, il se frappe la tête, pleure, crie avec un ardeur indicible! Puis, quand cette première crise est un peu passée, il demande la faveur d'une seconde séance, car, dit-il, le remède est efficace! Vous pensez si la Sœur avait envie de rire surtout lorsque le malade se déclara complètement guéri!

Ce que peut l'imagination!

## Les Franciscaines à Montréal

AU MOIS d'octobre 1919, la ville de Montréal accueillait les Franciscaines Missionnaires de Marie. Deux œuvres importantes allaient solliciter le zèle et le dévouement des nouvelles venues: l'œuvre de la protection de la jeune fille, par la fondation de secours aux familles pauvres, par l'établissement d'une *Garderie* pour les tout petits. Cette dernière fondation est particulièrement originale et intéressante. Son but et son fonctionnement valent d'être exposés aux lecteurs de LA CANADIENNE.

Les *Gardières* répondent à un besoin réel des populations ouvrières. Chacun sait que dans les centres ouvriers, où les familles sont nombreuses et généralement pauvres, le travail à l'extérieur est devenu et devient de plus en plus une nécessité non seulement pour les pères mais encore pour les mères de famille. Or, précisément, les *Gardières* ont été créées pour assurer aux tous petits enfants, pendant que le papa et le maman peinent au dehors, à l'usine ou ailleurs, des gardiennes expérimentées, vigilantes et dévouées, capables de remplacer le père et la mère, dans la formation morale et les soins matériels nécessaires au jeune âge. Aux Franciscaines Missionnaires de Marie revient l'honneur d'avoir inauguré à Montréal la première *Garderie*, après avoir été, à Québec, les initiatrices de la même œuvre.

À leur *Garderie du Sacré-Cœur*, à Montréal, rue St-André, 421, pour la somme plus que modique de quinze centins par jour, les chers petits sont l'objet de tous les soins de la part des Religieuses, qui les reçoivent dès l'âge de vingt mois, sitôt que le bébé marche, jusqu'à six ans. Les mamans confient leurs bambins dès 7 heures du matin et viennent les chercher à la sortie de leur travail, vers 6.30 heures.

Avec quelle tranquillité d'esprit la maman se rend à l'ouvrage. Les petits sont en sûreté, dans une atmosphère calme, loin des dangers de la rue. Une bonne et saine nourriture leur est assurée par un dîner et deux collations, à 10 heures et à 4 heures.

Un petit programme discipline ce tout jeune monde: éducation et instruction en sont déjà la forme. Actuellement un local restreint reçoit en moyenne

une cinquantaine d'enfants. Fillettes et garçonnets sont là souriants et surtout amusants avec leurs petits minois chiffonnés.

Le programme s'exécute avec un ordre parfait et un silence de trappiste; car au premier coup de claquoir, les petites lèvres roses et quelque peu mutines l'observent très rigoureusement. Prières, leçons de choses d'intuition, qui éveillent l'intelligence de l'enfant, occupent la matinée.

Chaque exercice, qui dure tout au plus une demi-heure est précédé d'une marche avec chant.

À l'heure du repas, la joyeuse troupe enfantine défile au pas militaire, pour se ranger deux à deux et recevoir sur leur petit bras, le tablier bavette, à carreaux bleus et blancs pour les petites filles, blancs et rouges pour les garçons. Au second signal, chaque enfant met son tablier, les plus petits aidés par les plus grands; la Sœur marque la mesure et ils défilent de nouveau pour venir s'asseoir aux tables basses où un couvert: assiette, cuillère, gobelet, indique leur place. Voilà une minute critique, penseront les jeunes mères, que trois ou quatre bambins affolent un peu, au moment du repas. Sans doute, les cinquante petits de la *Garderie* tendront leur assiette tous à la fois, réclamant la soupe dont l'arôme réveille leur appétit. Ou peut-être les plus mélomanes se serviront-ils de leurs gobelets en guise de tambour? Rassurez-vous, tout se passe dans le plus grand calme, la question est résolue; c'est les mains derrière le dos que les enfants voient l'assiette se remplir jusqu'au bord. Au signal seulement, tous feront le signe de la croix, diront la prière et ensuite prendront la cuillère et dégusteront la bonne soupe chaude; et la tartine suivra sans se faire prier, deux et même trois!

Le repas terminé nos bambins se livrent à de bruyants et joyeux ébats pour détendre et fortifier leurs muscles; après cette hygiénique détente, un somme viendra remettre frais et dispos nos marmots, pour continuer avec entrain leur programme.

Pour suppléer au manque d'espace du petit logement, berceau de l'œuvre de la *Garderie*, lorsqu'un beau soleil vient mettre la nature en fête, une vaste cour, grandement appréciée de la maîtresse et aimée des petits, favorise les bruyants ébats de cette turbulente et pétillante jeunesse. Parfois aussi, pour les récompenser et varier le plaisir, nous leur faisons faire quelques petites promenades, même des pèlerinages.

La troupe heureuse circule, deux par deux, se tenant bien fort par la main, le plus grand devant soutenir et guider le plus petit; et les petits nez en l'air, aspirant à longs traits le bon air, rient, s'amuse d'un rien. Deux fois, les petits se sont rendus en pèlerinage à l'église Sainte-Catherine, qui se trouve à cinq minutes de la *Garderie*. Il fallait voir et entendre ces voix frêles et argentines implorer les bénédictions du bon Jésus, pour leurs chers parents, amis et bienfaiteurs.

Nos bébés aiment beaucoup à venir à la *Garderie*, il faut les entendre dire le soir quand la maman nez les chercher: "Tu m'amèneras encore, dis maman, chez les Sœurs."

Il y aurait encore beaucoup à dire, de cette œuvre intéressante et charmante, mais il suffit de cet aperçu sommaire, pour voir et comprendre combien son action bienfaisante peut apporter de bien-être et d'aisance à bon nombre de familles.

### Une belle institution à Québec

AU CŒUR de Saint-Malo, dans le district le plus populeux de Québec, les RR. SS. Franciscaines dirigent une maison très considérable où progressent un grand nombre d'œuvres. On y remarque, en plein fonctionnement, un dispensaire pour les enfants, une garderie et un foyer, ce dernier fondé pour venir en aide aux jeunes filles.

Fondée il y a quinze ans pour venir en aide aux mères de famille pauvres, la garderie occupe aujourd'hui deux grands édifices. Les religieuses y hospitalisent près de huit cents enfants de deux à huit ans. Le temps de ces petits, durant toute la journée, est partagé entre la récréation, dans un jardin ou dans des salles aménagées à cet effet, et l'étude. L'instruction y est habilement dosée selon l'âge des petits élèves et tous réalisent des progrès étonnants sous la tutelle des religieuses. Un ouvrier, comme à Montréal, réunit des dames charitables qui confectionnent des vêtements pour ceux des enfants qui sont les plus indigents.

Le dispensaire, auquel est attaché une "Goutte



Un Groupe de Petits Pensionnaires de la Garderie des Franciscaines à Montréal.— Bien que de fondation récente la garderie hospitalise tous les jours un nombre grandissant d'enfants. On en voit plusieurs ici, revêtus d'un costume uniforme confectionné par les dames charitables de l'ouvroir, avec le linge usagé que les religieuses peuvent recueillir de personnes charitables.

de lait," est fréquenté par des centaines d'enfants (on les accepte même s'ils sont âgés de moins de deux ans) et de mères de famille. Les enfants y sont soumis deux fois la semaine à l'examen d'un médecin et sont baignés, habillés et nourris par les religieuses et des infirmières. Tous les jours une grande quantité de lait stérilisé est distribuée gratuitement aux mères ou vendu, selon les moyens de chacune. On ne compte plus le nombre des tout-petits qui ont été arrachés ainsi à la mort par les soins des Sœurs Franciscaines de Marie.

Le Foyer offre à toutes les jeunes filles, et particulièrement aux jeunes ouvrières, un asile sûr et un lieu agréable de rendez-vous où elles trouvent des distractions proportionnées à leur âge et à leurs goûts. Les religieuses partagent leurs récréations et ne perdent pas une occasion de leur donner de bons conseils. L'heureuse influence des religieuses sur ces jeunes filles et la bonne ambiance de la maison font souvent que le séjour au Foyer conduit les jeunes ouvrières au noviciat.

Attaché au Foyer se trouve une école ménagère où une quarantaine de jeunes filles apprennent les sciences domestiques indispensables à toute femme. On leur montre à faire le lavage, à raccomoder, à repasser et à faire la cuisine. Toutes les élèves de l'école ménagère suivent, deux fois par semaine, un cours de français. On ne saurait dire assez le bien immense qu'accomplit, parmi la population ouvrière québécoise, cette école ménagère moderne.

L'institution de Saint-Malo s'appelle "La maison de la Providence" et meilleur nom ne pouvait être donné à une œuvre aussi providentielle. Les Sœurs Franciscaines de Marie ont fondé des maisons semblables et aussi prospères à Boston, à Fall River, à Providence, à Woonsocket et à New-York.

Leur noviciat à Québec (180 Grande Allée) regorge de jeunes postulantes, venues de toutes les parties des États-Unis et du Canada pour s'y préparer à l'admirable travail des missions.

### Le Moyen pour le But

CONFONDRE la richesse avec le bonheur, c'est prendre le moyen pour le but. Autant vaudrait croire qu'un couteau et une fourchette peuvent vous donner un bon appétit. (Proverbe).

### L'Éternelle Histoire

LE DOCTEUR GRENAILLE revenait chez lui, au grand trot de son cheval, l'estomac creusé par une longue course matinale, calculant qu'il avait encore trois quarts d'heure de chemin, et qu'il arriverait en retard pour déjeuner, et qu'il serait saboulé par sa cuisinière, quand il s'entendit héler vigoureusement du milieu d'une vigne...

Il s'arrêta et regarda d'où venaient les cris. Bientôt, il discerna un homme qui s'avançait sans se presser en faisant de grands gestes avec les bras. Au dessus des ceps déjà roussis par l'automne, on ne voyait que son buste court et sa tête cuite par le soleil dans laquelle s'enfonçaient deux yeux sornois.

Le vigneron ne vint pas tout de suite jusque sur la route. Quand il ne fut plus qu'à une cinquantaine de mètres, il jugea qu'il pouvait s'épargner le reste du trajet, et se remit à crier:

—Faut que vous *allais* voir le mère Tremblotte!... la mère Tremblotte!... vous savez ben!...

—Qui donc êtes-vous?... demanda le docteur.

—Tremblot!... Je suis Tremblot!... de la Mare à boue... vous savez ben!...

—Et vous avez une malade?...

—Oui... ma tante... la Tremblotte... attendez que je vous dise...

L'homme se décida à venir jusque sur la route, et tout en marchant expliqua:

—C'est ma tante... la Tremblotte... vous savez ben!...

—Qu'est-ce qu'elle a?...

—Ça y *grosse* dans l'estouma... Elle est pas ben... Ça y ronfle coumme ça...

Tremblot imita alors le bruit d'une automobile au débrayage...

Le docteur hésita un instant... Il avait faim et la visite que Tremblot lui demandait de faire reculerait d'autant son déjeuner... D'autre part, son après-midi était déjà retenu... S'il remettait au lendemain, il arriverait peut-être trop tard... Les renseignements qu'on lui donnait étaient vagues... "Elle est pas ben" cela s'applique aussi bien à un mal de dents qu'à un cas désespéré, et, étant donné que les gens de la campagne ne dérangent un médecin qu'à la dernière extrémité, il fallait plutôt pencher vers la seconde hypothèse...

—J'y vais tout de suite!... décida-t-il.

Et faisant tourner son cheval qui était habitué à ces brusques volte-faces, il piqua droit sur la Mare à boue dont on apercevait, à un kilomètre de là, les toits écrasés et moussus.

Où demeurait-elle, cette mère Tremblotte dont le docteur entendait parler pour la première fois?... La Mare à boue n'est pas considérable: une douzaine de masures groupées autour de la flaque d'eau croupissante qui lui a valu son nom... Mais dans laquelle de ces douze maisons allait-il dénicher sa malade?...

Il fut obligé, à son arrivée dans le hameau, de s'adresser à la première maison qu'il rencontra. De sa voiture, il cria:

—Hep!... Hep!... Madame Rouchon?...

Une figure ridée et défiante se fit voir

au-dessus de la demi-porte. Une voix qui voulait être aimable et qui n'y réussissait pas, se fit entendre:

—Tiens!... c'est vous, monsieur Grenaille... Vous venez pour la Tremblotte?...

—Oui... qui est-ce donc?...

—C'est la tante à Tremblot... C'est peut-être bien lui qui vous l'a dit?...

—Oui.

—C'est une bonne femme, allez, monsieur Grenaille... une tout à fait bonne femme... Elle a laissé tout son bien aux Tremblot, à condition qu'ils la soigneraient sa vie durant... Elle est pas heureuse, la pauvre mère Tremblotte... Ils l'ont mise dans leur appentis... Y a ben, quasiment, un mois qu'on ne l'a pas vue...

—Où est-ce que je la trouverai?... demanda le docteur qui ne se souciait pas d'entendre les explications prolixes de la Rouchon...

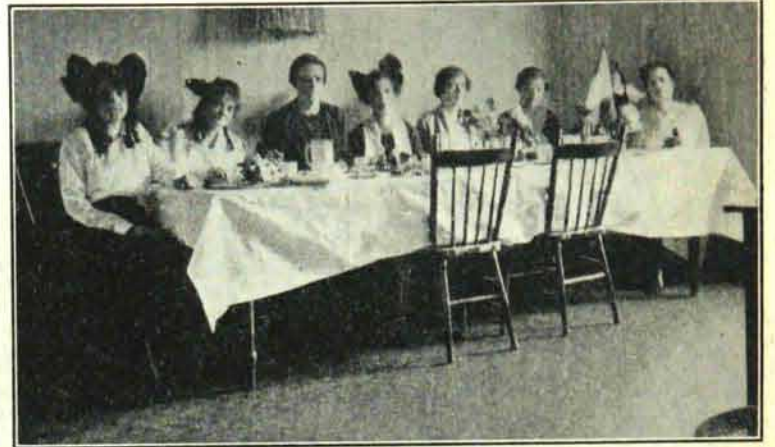
—Là, à votre gauche... après le poirier... Vous voyez ben?...

—Merci, Madame...

—À votre service, monsieur Grenaille...

En deux tours de roue, le docteur fut à l'endroit indiqué. Il attacha son cheval à une boucle scellée dans le mur et entra. La maison était vide.

Pendant quelque temps, il ne distingua rien dans l'obscurité mais il entendit, dans l'angle le plus ténébreux, le ronflement dont lui avait parlé Tremblot, en



Le Foyer des RR. SS. Franciscaines à Montréal.— Il accueille toutes les jeunes filles qui sont sans logis. On voit ici, dans la salle à manger, quelques-unes des pensionnaires hospitalisées par les religieuses.

même temps qu'une voix gémissante comme une plainte d'enfant demandait: "Qui, qui est là?..."

—C'est moi... le médecin... répondit-il. On va vous remettre sur pieds, ma bonne maman...

—Me remettre sur pieds?... ça serait pas à faire... je suis si vieille... et puis vaudrait bien mieux que je meure...

Cependant, les yeux du docteur se faisaient peu à peu à l'obscurité. Les objets, l'un après l'autre, semblaient sortir de leur pénombre et se présenter à lui...

M. Grenaille commença à tâter le pouls à la malade et à l'ausculter. Cet examen ne lui révéla rien de désespéré. La mère Tremblotte avait une constitution de pyramide d'Égypte. A force de braver les intempéries et de subir les privations, elle s'était endurcie au mal. Là où une autre eût trouvé la mort, elle n'avait gagné qu'une légère congestion qu'il serait facile de détourner. Le brave homme s'assit pour rédiger son ordonnance.

—Là, dit-il, je vous laisse ce bout de papier-là que vous n'aurez qu'à suivre... ce n'est pas difficile... toutes les deux heures, une cuillerée de la potion que je vous enverrai ce soir par le facteur...

"Tâchez d'avoir, par là-dessus, un bon verre de vin de vos vignes... du vieux autant que possible... ce n'est pas difficile..."

—Vous croyez ça?... dit la vieille... Et Thomas?...

Et Justine?...

—Qui ça, Thomas? Qui ça, Justine?...

—Mon neveu et sa femme donc!...

—Ils n'ont pas de vin dans leur cave?...

—Pour en vendre, oui... pour m'en donner, non!...

—Est-ce que vous ne leur avez pas laissé votre bien en viager?...

—Ah! c'est bien la bêtise que j'ai faite!... Ben sûr, que je leur ai tout donné de mon vivant!... Vous comprenez, une femme toute seule, je ne pouvais pas faire valoir les terres... fallait prendre du monde qui me grugeait... Alors, Thomas, il m'a dit comme ça:

"Ma tante, faut nous abandonner votre bien et venir chez nous... Vous verrez comme vous serez bien soignée!" La Justine a ajouté: "Pour sûr, qu'on vous soignera comme il faut!" Alors, je me suis laissée faire...

—Au commencement, ça été superbe... on était aux petits soins... Et puis, peu à peu, ils se sont lassés de voir que je vivais toujours... Vous comprenez, toujours donner, sans rien toucher...

—Ils avaient touché d'avance...

—Sans doute... mais ils n'y pensaient plus... Et puis, faut tout dire, c'est des bons travailleurs... Ils n'avaient pas de temps à perdre pour moi... Ils ont eu besoin de la chambre où j'étais pour mettre les pommes de terre, et Thomas m'a portée ici... Du moment que je ne me levais plus... n'est-ce pas?...

La Justine m'apporte mon manger trois fois par jour... Après ça, je ne la revois plus...

—

Tout cela était dit sans amertume... M. Grenaille n'en était que plus outré de l'abandon dans lequel végétait la pauvre vieille... Mais qu'y faire?...

Quand il fut à la hauteur de la vigne où travaillait Thomas Tremblot, il ne put résister au plaisir de lui faire une malice. Il arrêta son cheval et fit signe de venir à l'homme qui s'était redressé en entendant la voiture...

Quand le vigneron fut arrivé, il se pencha et lui dit:

—Mon pauvre ami, il faut que vous ayez du courage...

—Elle est *pardue*?... interrogea Thomas, avec un leur de contentement dans les yeux.

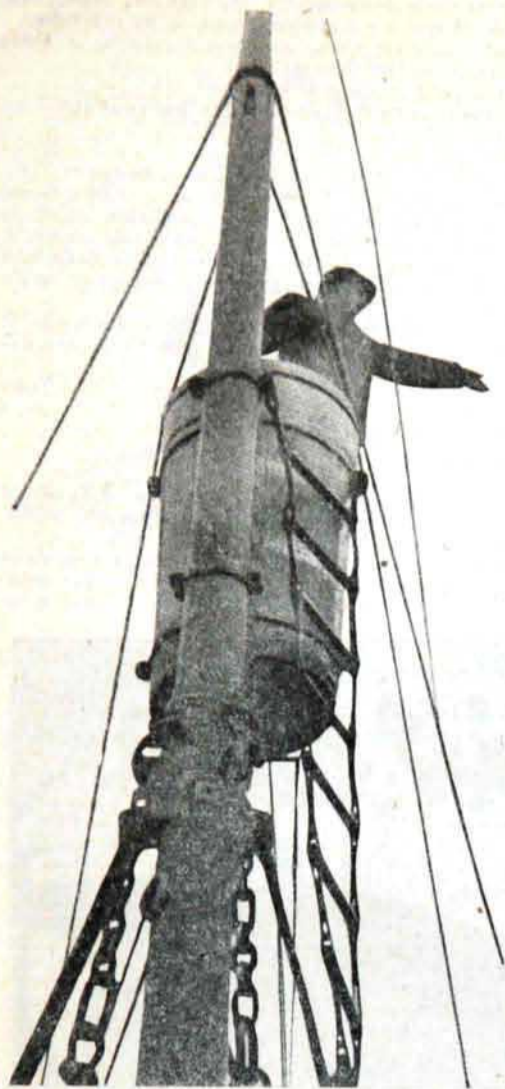
—Non... elle va mieux!... Au revoir!...

Et le docteur s'éloigna, laissant le vigneron médusé sur le bord du chemin.

—JEAN-DES TOURELLES.

# LE SECRET DU CAPITAINE

Nouvelle par  
NORBERT SEVESTRE



C'EST dans une atmosphère de profond mystère que commence cette nouvelle, dont l'intrigue poignante nous fait assister à une des plus douloureuses tragédies de famille qu'il soit possible d'imaginer. Quelles ruines peut causer l'inconscience d'une névrosée! Quelle angoissante situation est celle d'un homme placé entre son devoir professionnel et ses plus chères affections! Avec un art consommé, l'auteur a choisi, pour nous initier au roman de cette étrange destinée, l'instant de crise où tout le dramatique de l'action se concentre dans un épisode d'un relief et d'une intensité d'émotion vraiment extraordinaires.

jusque-là comme un excellent garçon, mais en somme sa gaité exubérante s'exerçait parfois un peu trop aux dépens d'autrui. Il avait un faible pour les bonnes farces dont l'humeur ne pallie pas toujours l'effet aux yeux des victimes. Et que son rôle près du capitaine, visiblement désemparé, fût celui d'un ami véritable ou d'un mystificateur, dans l'un et l'autre cas il n'en restait pas moins équivoque et laissait peser un malaise sur tout l'équipage. Bref, il importait de démêler au plus vite cet imbroglio, de savoir si l'on pouvait toujours se fier aux capacités nautiques, au jugement, à la raison enfin de Turnsbridge. Pour son compte, Saunders s'était promis de veiller sérieusement au grain.

C'est dans ces dispositions que le lieutenant se tenait aux côtés de son chef, sur la passerelle du paquebot, tandis que les passagers pour l'Angleterre achevaient de s'embarquer. Turnsbridge continuait d'arpenter la dunette d'un air agité et soucieux qui n'était pas fait pour calmer les inquiétudes de Saunders. Et, malgré lui, Saunders se rappelait qu'on ne savait rien sur la vie de cet homme, qu'on ne lui connaissait ni parents ni relations—Burton était-il bien son ami?—et que, dix ans plus tôt, sa nomination comme commandant de paquebot avait suscité bien des jalousies dans son entourage.

Le dernier voyageur du train venait d'embarquer sur l'*Essex* et déjà la sirène hululait, les marins dégrafaient les câbles bouclés aux bornes du quai, Turnsbridge allait donner—bon gré, mal gré—ses instructions pour la manœuvre d'appareillage quand un télégraphiste accourut à la coupée, héla Burton qui s'y trouvait encore et lui remit une dépêche pour le capitaine.

L'incident n'avait pas échappé à Turnsbridge, qui, du reste, devait s'y attendre, car, avant d'avoir la dépêche, il dit au second, d'une voix altérée:

"Prenez le commandement, Saunders."

Le second obéit. Des ordres brefs partirent de la passerelle; un carillon électrique tinta; les hélices fouettèrent en sens inverse l'eau vaseuse du port; les câbles furent halés à bord, et, lentement, prudemment, avec un léger mouvement de tangage, l'*Essex* s'éloigna du quai, à la manière oblique d'un gros crabe.

Burton avait donné le télégramme au capitaine qui, très pâle, de cette pâleur effrayante des sanguins, hésitait évidemment à la décacheter.

"Go ahead! En avant!" commandait Saunders, impassible.

Dégagé, le steamer accéléra l'allure, fila entre les barques polletaises, les cargo-boats, les canots au repos dans la darse, embouqua par une habile manœuvre le chenal et se glissa le long de la jetée ouest d'où le brouillard avait chassé les curieux.

Turnsbridge, enfin, se décidait à rompre l'enveloppe. Il parcourut le message, chancela, fit un effort visible pour se ressaisir.

"J'ai besoin de me retirer dans ma cabine, Saunders," balbutia-t-il.

"Bien, captain."

Le commandant prit le bras de Burton, comme s'il n'avait plus la force de marcher seul, et les deux hommes quittèrent la passerelle.

"Full speed ahead! En avant tout!" prononça froidement le second.

Le phare était dépassé, la mer libre s'ouvrait devant le rapide steamer. Mais, si les lames courtes et basses ne résistaient pas à son étrave, la brume écourtait fâcheusement l'horizon. Par volées, les embruns douchaient le pont, cinglaient les cheminées et les manches à air, s'abattaient jusque sur la dunette, chassant les passagers au salon ou dans les cabines. Elle s'épaississait à mesure que l'*Essex* s'éloignait des côtes, cette brume jaune, poisseuse, si tenace et impénétrable, que les marins de la Manche la redoutent plus que la tempête. Elle revêtait le panorama de Dieppe d'un voile de vapeurs safranées où, bientôt, plage, môles, maisons, falaises, tout disparut.

Burton et le capitaine s'étaient arrêtés à la porte de la cabine du commandant. Des mains de Turnsbridge, la dépêche avait repassé dans celles du purser, qui lut:

"Captain Turnsbridge, aboard, steamer *Essex*, Dieppe.

"Mrs. Turnsbridge décédée avant-hier matin, enterrée hier matin. Miss Gladys disparue après enterrement. Impossible la retrouver. Lettre suit. Douloureusement vôtre, Miss Withby."

SI, DE TOUTE évidence, l'émotion du jeune commissaire fut vive en prenant connaissance

de ce télégramme, sa surprise fut beaucoup moins grande. Soit que Turnsbridge, comme il arrive aux natures les plus renfermées, eût éprouvé tout à coup le besoin de s'épancher, soit qu'il se fût réellement pris d'amitié pour Burton, qui s'était toujours montré exceptionnellement correct et serviable avec lui et dont l'inaltérable optimisme avait quelque chose de réconfortant, le purser n'ignorait aucun détail de sa lamentable histoire et, seul du bord, il savait que le capitaine n'était pas célibataire, comme on se le figurait.

Vingt et quelques années auparavant, Frank Turnsbridge, alors second lieutenant à bord du cuirassé *Hurricane* de la "Home Fleet," avait épousé Miss Bertie Ordners, fille unique de sir Ordners, contre-amiral.

Mariage d'amour chez lui, mariage de raison pour les Ordners. Miss Bertie était parée de toutes les séductions physiques qui peuvent enflammer le cœur d'un jeune officier de marine, et la passion qu'elle inspira bientôt à Frank s'explique sans plus. L'ombre d'un calcul n'entra jamais dans ses projets matrimoniaux, comme on pourrait le croire, à cause de la haute situation qu'occupait le père de la future. Suffisamment riche lui-même, très instruit, très capable, adorant son métier de marin, bien vu de ses collègues, bien noté de ses chefs, il avait tout ce qu'il faut pour faire son chemin seul dans la vie et ne devoir qu'à son mérite de s'élever jusqu'aux plus hautes fonctions. Le calcul—si tant est qu'il y en eût un—fut précisément du côté des Ordners. Miss Bertie souffrait d'une maladie nerveuse qui influait fâcheusement sur son caractère et qui demandait, chez l'homme dont elle ferait son mari, un fonds de bonté, de douceur et de patience extraordinaire. Ce phénix des époux, qu'elle était certes incapable de dénicher elle-même, l'amiral son père crut le découvrir en Turnsbridge, et il ne se trompait pas.

Le mariage fut accepté avec indifférence par Bertie. Ses nerfs ne l'irritaient que par périodes, longues et fréquentes à vrai dire. Entre temps, c'était une jeune femme encore sujette à maints caprices, mais en somme nullement méchante ou du moins qui n'avait pas de mauvaises intentions à l'égard de son mari. Bien loin de le mépriser, elle sentait chaque jour se développer le sentiment d'affection qu'il était parvenu à éveiller dans son âme complexe et fuyante de malade. La naissance d'une fille rapprocha encore les deux époux, dont l'union se déroula relativement heureuse et calme durant l'espace de deux ans.

La troisième année débuta sous des auspices beaucoup moins favorables. L'amiral et lady Ordners périrent dans une catastrophe de chemin de fer en retournant à Portsmouth, où ils habitaient ainsi que leur genre. Bertie, à qui l'on communiqua sans ménagements cette affreuse nouvelle, en reçut une telle commotion qu'elle faillit rendre l'âme. Dès lors, sa maladie nerveuse fit des progrès inquiétants. Les crises succédèrent aux crises et, pendant quelques mois, Turnsbridge mena une existence épouvantable. Puis, il se produisit une accalmie de bon augure et le pauvre homme coulait, entre sa femme et sa petite fille, des jours plus tranquilles, lorsque le *Hurricane* reçut l'ordre de rallier la Méditerranée avec plusieurs autres unités de la Home Fleet.

Comme le prochain départ de cette escadre était motivé par des complications internationales et qu'on croyait à la guerre, comme d'autre part Bertie ne voulait pas que son mari la quittât, Frank se trouva plongé dans un embarras cruel.

"Vous ne m'aimez plus!" lui dit amèrement Bertie. "Au temps de nos fiançailles, vous n'auriez pas voulu sacrifier mon bonheur à des sottises conventionnelles."

"Les sottises conventionnelles dont vous parlez, chère femme, sont, à dire vrai, des engagements d'honneur. Comment ne le comprenez-vous pas, vous dont le père fut un modèle d'abnégation?"

Une question si nette aurait pu troubler un cerveau mieux équilibré. Bertie l'esquiva en prenant l'offensive.

"Avouez que vous voulez nous abandonner, mon infortunée petite Gladys et moi."

"Qui vous parle de cela, Bertie?"

"Mais c'est votre pensée."

"Non. Je suis seulement irrésolu et... misérable."

"À cause de moi?"

Prévoyant une scène, Frank ne répondit rien et sortit. Au fond, et si pénibles que fussent pour lui les exigences de sa femme, il venait de se résigner à



LE PAQUEBOT sous pression à Dieppe, cet après-midi-là, était le steamer *Essex*, de la Compagnie de Brighton, capitaine Turnsbridge. Dans la darse où il était amarré, le reflux poussait cette petite houle désagréable qu'on appelle le clapotis. Secoué, l'*Essex* roidissait ses aussières, se dandinait lourdement, avec de brusques embardées qui écrasaient ses "ballons,"

énormes boules de chanvre destinées à servir de tampon entre la coque du navire et l'appontement.

Par le quai Duquesne, le train arrivait. Il s'alla ranger dans la voie de garage, puis les portières s'ouvrirent et, sous l'œil indifférent du douanier de garde, une longue théorie de macfarlanes et de mackintosh se dirigea vers la coupée du steamer.

Le capitaine Turnsbridge arpentait la passerelle avec son second. Large d'épaules, haut de couleur, glabre de face, c'était bien le type du marin anglais que ce quinquagénaire aux prunelles pâles et aux maxillaires saillants. Depuis une dizaine d'années qu'il était au service de la Compagnie, sans doute ne faisait-il plus que de courtes et monotones traversées entre Dieppe et Newhaven, mais il avait navigué autrefois dans la marine de guerre britannique et au long cours. Très réservé avec ses hommes, sauf peut-être avec Burton, le purser ou commissaire du bord, qui était bien le plus jolly fellow d'Outre-Manche, et qui avait su gagner sa confiance, il passait aux yeux de l'équipage pour un fiéffé original, fonderement bon et juste, c'est vrai, mais dont les sautes d'humeur avaient quelque chose d'inexplicable, et à certains moments même, d'inquiétant.

Cette inégalité de caractère était particulièrement sensible depuis quelques jours. D'une joie excessive, le "captain" tombait pour ainsi dire instantanément dans une tristesse noire. Ne l'avait-on pas vu, à quelques minutes d'intervalle, rire aux éclats avec Burton, puis, resté seul, essuyer ses yeux humides de larmes!

L'avant-veille, comme l'*Essex* venait de mouiller à Dieppe, une vieille Anglaise, qui répondait au nom de miss Withby, s'était présentée à bord et avait demandé un entretien particulier au capitaine. Or, c'est à la suite de cette entrevue qu'on avait observé chez lui ces étranges façons d'être. Très excité, il avait appelé le purser, et un colloque animé s'était engagé entre les deux hommes, au cours duquel on avait surpris Turnsbridge se livrant sans transition apparente aux manifestations les plus contradictoires.

Une pareille attitude avait bien de quoi intriguer l'équipage. Et elle l'intriguait d'autant plus que Burton, si expansif d'ordinaire, gardait la plus grande réserve au sujet de sa conversation avec Turnsbridge.

"Voyons, purser, soyez franc: le capitaine ne vous semble-t-il pas quelque peu... détraqué?" lui avait demandé le second de l'*Essex*.

"Ma foi, lieutenant Saunders, parlons d'autre chose, voulez-vous?" s'était contenté de répondre Burton, avec un sourire énigmatique.

Saunders, dont le corps, long et sec comme un échelas, logeait une âme scrupuleuse et méfiante jusqu'à l'excès, avait gardé rancune au jeune commissaire de cette discrétion qu'étant données les circonstances il jugeait excessive. Si Burton possédait la clé de l'énigme, pourquoi en effet se refusait-il à tirer les autres d'incertitude? Sinon, pourquoi n'avouait-il pas tout bonnement son ignorance et ne s'expliquait-il pas sur la nature des confidences qu'il avait dû recevoir de Turnsbridge? Ce purser, s'il n'y prenait garde, finirait par se perdre dans l'estime de ses camarades. Serviable sans doute, toujours prêt à payer de sa personne pour obliger ceux qui s'adressaient à lui, il avait été considéré

les subir. Il y a plus d'une sorte d'héroïsme: Turnsbridge savait que sa présence n'était pas absolument nécessaire à bord du *Hurricane* et qu'il trouverait vingt remplaçants pour un, avides de se distinguer. Mais il savait aussi que sa conduite serait fâcheusement interprétée, qu'on l'imputerait sans doute à la peur, et c'était avec un indicible serrement de cœur que le malheureux avait quitté le "home" pour aller porter sa démission à ses chefs.

Le sacrifice, hélas! devait être inutile. À son retour chez lui, le surlendemain— ses démarches lui avaient pris deux jours—il trouva la maison vide. Cédant à une impulsion irrésistible de son maladif tempérament, blessée au vif par le soupçon de résistance qu'elle avait rencontré chez Frank, Bertie s'était enfuie avec sa petite fille.

Pour rude que fût le coup, Turnsbridge le reçut courageusement. Il lut la lettre qui contenait toute la litanie des griefs imaginaires qu'une névrosée peut nourrir contre quelqu'un et où la malade lui signifiait en termes extravagants sa volonté de rompre. Entre eux, plus rien de commun désormais et, concluait Bertie, "si Dieu le permet," je saurai faire en sorte que "cet infortuné petit ange de Gladys ignore toujours jusqu'au nom de son père indigne." L'officier démissionnaire crut à une simple fugue, et que Bertie ne tarderait pas à lui revenir avec tous les signes d'un repentir aussi exagéré que ses chimériques récriminations.

Il n'en fut rien. De toute la semaine il ne reçut aucune nouvelle des fugitives. Inquiet maintenant, il avait averti la police et commencé des recherches personnelles. Elles n'aboutirent pas. Cependant, le huitième jour, il reçut de Bertie ce mot daté de Londres:

"Monsieur:

"Puisque j'ai juré de ne plus reparaitre jamais sous votre toit, pourquoi mettre des agents à mes trousses comme si j'étais une voleuse? Je ne vous ai pas fait tort d'un penny que je sache. Je me suis contentée de réaliser la fortune que je tiens par héritage de mes parents. C'est plus qu'il ne nous en faut à Gladys et à moi pour vivre. Comme vous n'avez pas su me comprendre et que l'innocence et la faiblesse de votre enfant n'ont même pas trouvé grâce à vos yeux, laissez-nous en paix, je vous prie. D'ailleurs, je vous préviens que vous perdrez votre temps et votre argent à vouloir nous découvrir. Les précautions de celle qui eut le tort de croire à votre amour sont prises pour déjouer vos manœuvres.

"Adieu, vous ai-je dit. Je vous répète: Adieu!  
"Lady B. Orders."

CETTE dernière lettre atterra littéralement Turnsbridge. En la lisant, il eut l'intuition que nulle puissance humaine ne lui rendrait les deux créatures qu'il chérissait pourtant de toute son âme.

De fait, les nouvelles investigations auxquelles il se livra échouèrent comme les précédentes. Le peu qu'il apprit fut que Bertie avait bien retiré sa fortune, évaluée à quelque vingt mille livres sterling, de la banque où elle était déposée. Ni sous le nom de son mari, ni sous son nom de jeune fille, dont elle s'était servie pour signer sa dernière lettre, on ne put retrouver sa trace nulle part. Le commissaire spécial de Boulogne avait bien vu débarquer d'un paquebot de Folkestone et grimper dans le train de Paris une dame anglaise qui portait dans ses bras un baby de l'âge de Gladys, mais cette personne s'appelait Mrs. Withby et, petite, replète, âgée de trente-cinq ans au moins, laide comme les sept péchés capitaux—ce détective était plus précis que galant—elle ne répondait en rien au signalement de Mrs. Turnsbridge, qui n'avait que vingt-deux ans et dont la beauté était remarquable, en dépit du mal qui émaciait ses traits, et la faisait paraître encore plus svelte et plus grande qu'elle ne l'était en réalité.

Au bout de quelque temps, il fallut bien abandonner tout espoir de retrouver les fugitives et, la mort dans l'âme, Frank s'embarqua pour une croisière autour du monde sur un navire marchand.

Pendant une dizaine d'années, il navigua sans pouvoir oublier les chères disparues. Étaient-elles mortes, comme on l'avait jadis supposé dans la presse qui avait successivement émis l'hypothèse d'un suicide et celle, plus passionnante, d'un double rapt compliqué d'assassinat? Tout était possible. Néanmoins, Turnsbridge se cramponnait à l'idée qu'elle et sa fille vivaient encore et, s'il n'espérait plus les revoir, il priait Dieu qu'elles fussent heureuses ensemble, loin de lui.

Son entrée à la Compagnie de Brighton, comme capitaine, s'expliquait par la défense que lui avaient faite les médecins de reparaitre sous les climats tropicaux où il avait été frappé d'insolation. Il aimait trop la mer et il avait trop besoin d'une occupation active pour prendre une retraite anticipée. Et, sans même remarquer le mécontentement de ses collègues et de ses subalternes, il se consacra à son navire avec tout le zèle dont il était capable. Burton seul, par l'effet de sa nature expansive et joviale, eut le don de le tirer parfois de cette réserve morose qui lui aliénait les sympathies.

Mais un jour—deux semaines environ avant le début de notre histoire—Turnsbridge parut perdre subitement le goût de son métier. Il avait trouvé, lors d'une relâche à Newhaven, une lettre qu'il eût cru l'œuvre d'un mauvais plaisant si elle n'avait été signée d'un nom qui, fatalement, en évoqua d'autres dans son esprit.

"Captain Turnsbridge," lui écrivait-on, "je vous prie de m'indiquer très exactement les dates de vos escales à Dieppe pour le mois courant.

"Il y va de votre intérêt, croyez-le bien.

"Avec toutes mes excuses pour ma discrétion momentanée, recevez, captain Turnsbridge, mes salutations respectueuses.

"Miss G. Withby.

"Poste restante, Monte-Carlo."

"Miss Withby!" avait répété Turnsbridge avec exaltation. "Miss Withby!"

Et se rappelant cette mistress Withby, dont autrefois le détective de Boulogne lui avait signalé le passage dans ce port avec une fillette de l'âge de Gladys, quelque chose qui était comme le pressentiment d'une solution prompte et heureuse de l'énigme qu'il avait empli le cœur d'allégresse. Aussi n'apportait-il pas le plus léger retard à sa réponse, et, comme sa

mystérieuse correspondante demeura onze jours pleins sans lui redonner signe de vie, il passa par mille angoisses qui eussent mis à une rude épreuve les facultés mentales de n'importe quel homme et qui se traduisaient chez lui par des distractions regrettables, des écarts de langage, des crises d'humeur noire, voire des fautes contre le règlement dont son entourage ne laissa pas de s'inquiéter.

Quand enfin, le douzième jour, miss Withby se fit annoncer et qu'on introduisit dans le salon de l'*Essex*, en relâche à Dieppe, cette grosse, petite, vieille dame dont la ressemblance avec la Mrs. Withby décrite par le détective lui sauta aux yeux, Turnsbridge tituba comme un homme ivre.

"Vous êtes?" bégaya-t-il.

"Miss Withby, captain."

"Miss ou mistress?"

La visiteuse rougit.

"Miss, m-i-s-s," précisa-t-elle, "miss Gert Withby, nurse and governess."

"Ah!" s'écria le capitaine. "Ce n'est donc pas vous la Mrs. Withby qui, il y a vingt ans, a fait la traversée de Folkestone à Boulogne avec un baby?"

"Eh! quoi! vous savez?" dit, très étonnée, la visiteuse.

"C'est elle!.. C'est elle!" répéta dix fois de suite Turnsbridge. "Ah! mon Dieu!.. Non, miss Gert Withby," poursuivit-il, "je ne sais rien, si ce n'est que vous et ma Mrs. Withby ne font qu'une seule et même personne et que j'espère—comprenez-vous?—j'espère vous entendre me dire que ce baby était ma fille, mon adorée petite Gladys," fit le malheureux père, tout secoué de sanglots.

"C'était Gladys en effet, captain."

"Ah!" soupira Turnsbridge, qui s'éroula sur une banquette comme assommé par la joie. "Et elle vit, n'est-ce pas?"

"Elle vit," dit gravement la visiteuse, "ainsi que sa mère."

"Ah! c'est trop de bonheur, trop!"

"Hélas! les nouvelles que je vous apporte vous causeront peut-être plus de peine que ne l'eût fait mon silence."

"Je supporterai tout pour sortir de l'incertitude où je me débats depuis si longtemps."

"J'aurai donc moins de scrupules à m'expliquer," répondit la miss, du même accent sérieux, presque solennel.

Elle tira une photographie de son réticule et la lui tendit.

"Bertie! O dear, dear Bertie!" fit Turnsbridge en collant ses lèvres au portrait.

"Non," dit miss Withby. "Ce n'est pas Mrs. Turnsbridge. C'est miss Gladys."

"Gladys!... Est-ce possible?... Oh—qu'elle lui ressemble!" continua-t-il en détaillant la photographie. Voici ses yeux,

ses grands yeux mélancoliques, si doux à voir quand la névrose ne leur faisait pas jeter des éclairs. Et ses lèvres au pli si pur, son menton volontaire, son petit front obstiné, tout, mais c'est tout elle! jusqu'à la courbe imperceptible du nez, jusqu'aux fossettes des joues... Ah! qu'elle doit être belle, ma Gladys, pour être si bien faite à l'image de sa mère!"

Miss Withby attendit patiemment qu'il fût calmé, puis elle reprit:

"Ma lettre a dû vous intriguer?"

"Je ne savais que penser."

—Je vous aurais bien expliqué l'objet de notre entrevue, mais c'eût été désobéir à Mrs. Turnsbridge. Maintenant, je vais vous dire ce que j'ai à vous dire et, ensuite, je répondrai à toutes les questions que vous jugerez utile de me poser."

Turnsbridge approuva d'un signe de tête et, serrant contre sa poitrine d'une geste ridicule et touchant, le portrait de Gladys, il ne respira pour ainsi dire plus.

"IL Y AURA bientôt vingt ans," reprit Miss Withby, "j'étais à la recherche d'une situation, quand une annonce du *Daily Telegraph* m'attira un beau matin aux bureaux de ce journal. Je m'y rencontrai avec une belle jeune dame qui berçait dans ses bras une fillette d'une vingtaine de mois. Cette dame vêtue d'effets de deuil, m'apprit qu'elle s'appelait Mrs. Glover, qu'elle était veuve et relativement riche, qu'elle désirait pour des motifs de la plus haute importance se fixer sur le continent, et que c'est à Monte-Carlo que la nurse dont elle avait besoin devait se rendre. De plus, il me fallait partir tout de suite avec l'enfant par la voie de Folkestone

et, si l'on m'interrogeait en route, répondre que ce baby était à moi. Mrs. Glover elle-même devait passer par Douvres et me rejoindre seulement à Monte-Carlo, dans un hôtel qu'elle m'indiqua. J'acceptai ces bizarres conditions sans trop réfléchir, et je n'eus pas à m'en féliciter.

"Au vrai, pendant les longues années que j'ai vécu dans l'intimité de Mrs. Glover, je n'ai guère été heureuse. L'humeur difficile de Madame, ses emportements, ses coups de tête m'eussent rebutée dès les premiers jours, si je ne m'étais attachée comme un caniche à sa petite fille. Miss Gladys, elle aussi, avait à se plaindre du caractère ombrageux et excessivement rancunier de sa mère. Son enfance fut sevrée de toutes les caresses, de tous les soins, de tous les conseils qui influent si salutairement sur la nature des babies. Elle ne connut d'autres joies que celles qu'elle pouvait trouver dans la compagnie d'une étrangère, mi-gouvernante, mi-domestique, qui n'était pas libre de la choyer à son gré. Ne vous étonnez donc pas que cette mignonne eût tôt fait de perdre l'insouciance naturelle à son âge et que sa gravité précoce m'ait donné de l'inquiétude. La neurasthénie guettait miss Gladys et, dès sa quinzisième année, ce fut deux malades que j'eus à soigner, l'une autoritaire, grondeuse, tyrannique, et dont la consommation rongea l'organisme; l'autre taciturne, renfermée et repliée sur elle-même, sujette à de longs et fréquents accès de spleen."

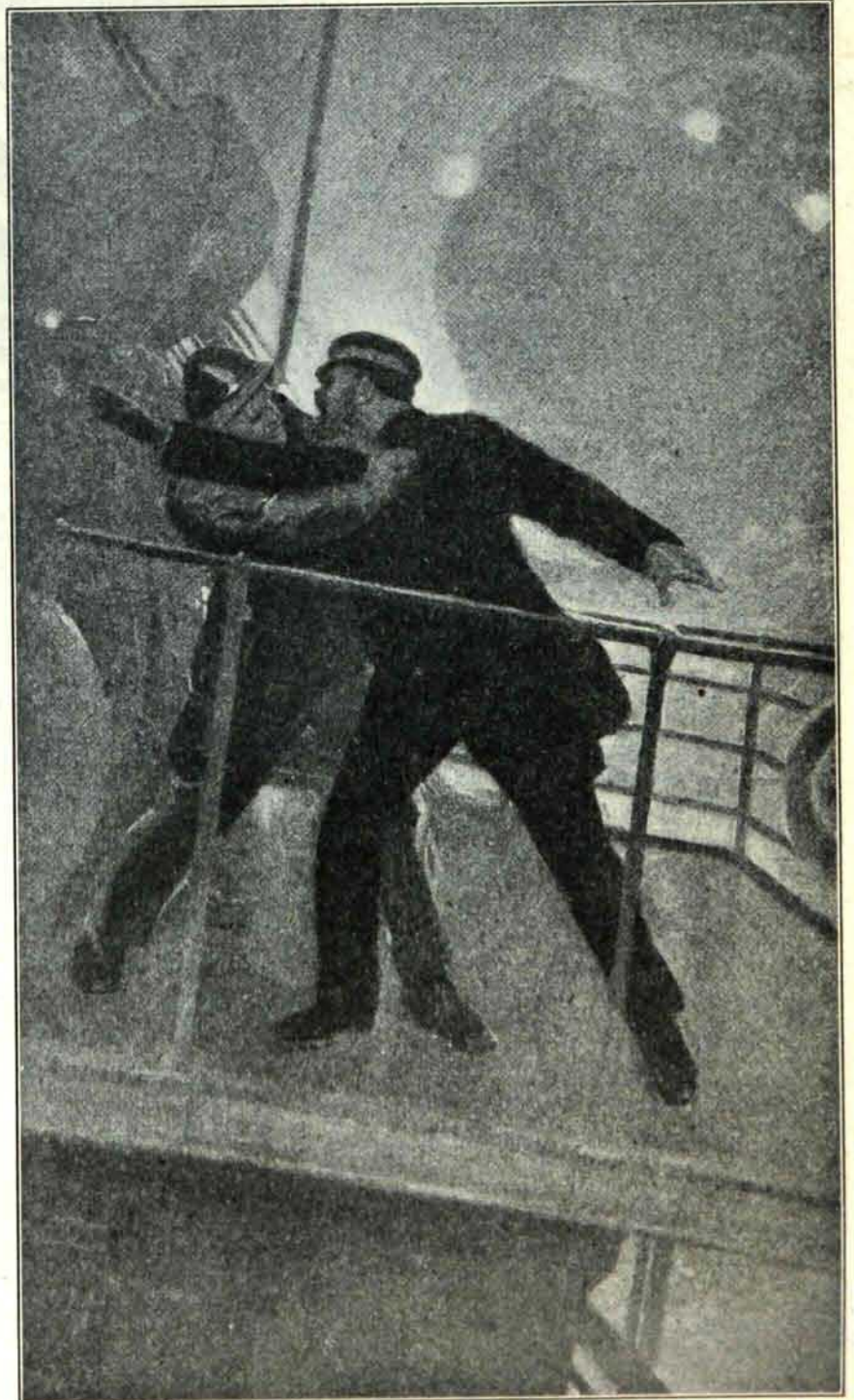
Une sueur de fièvre aux tempes, Turnsbridge avait quitté son siège et marchait à grands pas dans le salon. La miss s'arrêta.

"Allez! mais allez donc, miss Gert!"

"Dernièrement, notre existence en commun était devenue d'autant plus douloureuse que, par suite de spéculations regrettables, affirmait-elle, ou, comme je l'ai toujours cru, victime de ses folles prodigalités, ma maîtresse se trouvait dans une situation voisine de la misère: nous devions au propriétaire de la villa que nous occupions, aux fournisseurs, à tout le monde."

"Seigneur!" murmura le capitaine, qui comprenait tout maintenant, et pourquoi il n'avait pu retrouver sa femme sous ce pseudonyme de Mrs. Glover et pourquoi sa fille, arrivée à l'âge de raison, ne s'était jamais souciée de faire sa connaissance. "Allez, miss Gert," ajouta-t-il. "Je vous écoute."

"Les frais de médecin et de pharmacien absorbaient le plus clair de nos maigres ressources. Le pis est que les forces de Mrs. Glover déclinaient rapidement et que nous ne pouvions rien, miss Gladys et moi, pour la soulager. La pauvre dame comprenait-elle tout le mal dont elle avait été la cause plus ou moins involontaire? Sans doute puisqu'elle profita d'une courte absence de sa fille pour me révéler son secret, me dire que miss Gladys avait le droit de la hair, l'histoire de son prétendu (Suite sur la page 30)



"Non, captain, non, vous ne passerez pas!" cria Hogson, en repoussant son chef.



Il était à l'abri... rien à faire qu'à lire sa lettre, la relire...



**L**E TIRANT par sa capote, Gilbert traîna le cadavre jusqu'au bord du large entonnoir où nous nous étions jetés. Depuis longtemps, les morts ne lui faisaient plus peur. Pourtant, il n'osa pas le prendre par la main, sa pauvre main crispée, jaune et boueuse, et il évita le regard éteint de ses yeux blancs.

—Il en faudrait encore trois, quatre comme ça, fit Lemoine. Ça nous ferait un bon parapet, avec un peu de terre dessus.

Il y a un instant, le pauvre gars courait avec nous les yeux rivés, fixés d'angoisse, sur la tranchée allemande d'où jaillissaient les flammes courtes et droites des mausers. Puis des rafales d'obus avaient troué la compagnie, les mitrailleuses avaient fauché des rangées d'hommes, et de la masse frémissante qui chargeait, tragique, silencieuse, il ne restait que ces vingt hommes blottis, ces blessés qui se traînaient, geignant, et tous ces morts...

Gilbert, entre deux explosions, avait entendu le camarade s'écrier: "Ah! c'est fini!" Le blessé s'était encore traîné quelques mètres, comme une bête écrasée, et il était mort là, dans un sanglot. Était-ce triste? À peine... Dans ce champ pauvre aux airs de terrain vague, cela faisait un cadavre de plus, un autre dormeur bleu qu'on enterrerait après l'attaque, si l'on pouvait. À quelques pas, sous un terre crayeux, des Boches étaient enfouis: leur croix servirait pour les nôtres, un calot gris sur une branche, un calot bleu sur l'autre.

—Alors, qu'est-ce qu'on va foutre? demanda Hamel dont la manche déchirée laissait couler un peu de sang. Tu ne vois pas qu'ils nous laissent en rade?

—Mais non, dit Gilbert. Le deuxième bâton va certainement sortir, mais on doit attendre que l'artillerie prépare.

—Et s'ils tirent trop court, ça sera encore pour nos gueules.

Cachée dans les hautes herbes, la tranchée allemande se devinait à peine, derrière la toile barbelée des araignées de fer. Les Allemands ne tiraient plus, et leurs canons même se taisaient. Seuls quelques 210 essouffés passaient très haut, avec un glouglou de bouteille qui se vide, et allaient tomber sur le village, empanachant les ruines d'un lourd nuage d'usine.

Couchés au bord de l'entonnoir, quelques soldats guettaient, l'œil au ras de l'herbe; les autres discutaient, entassés dans le trou.

—Tu crois qu'on va remettre ça pour enlever leur troisième ligne?

—Peut-être bien. À moins qu'on creuse une tranchée ici.

—Sans charre, c'est pas avec ce qu'il reste de poilus qu'ils espèrent attaquer.

—Je la crève. Il ne te reste rien dans ton bidon?

—Non... Vise, ce qu'il est descendu de copains depuis le village.

Des morts, il y en avait partout: accrochés dans les ronces de fer, abattus dans l'herbe, entassés dans les trous d'obus. Ici des capotes bleues, là des dos gris. On en voyait d'horribles, dont le visage gonflé était comme recouvert d'un masque épais de feutre gris. D'autres étaient charbonneux, les yeux déjà vides: ceux des premières attaques. On les regardait sans émotion, sans dégoût, et quand on lisait un numéro inconnu, au col de la capote, on se disait simplement: "Tiens, je ne savais pas que leur régiment avait donné..."

À quelques pas de l'entonnoir, un officier était couché sur le côté, sa capote ouverte, et dans ses doigts osseux il tenait son paquet de pansement, qu'il n'avait pas pu dérouler.

—On devrait essayer de le traîner jusqu'ici, dit Lemoine qui ne lâchait pas son idée, ça ferait un de plus pour le parapet. Et avec le Boche qui est là plus loin...

—T'es pas louf, grogna Hamel. Tu veux nous faire repérer en les empilant tous devant.

—Ceux des autres trous s'en sont bien fait des parapets.

En effet, de loin en loin, tout le long de la crête, des hommes se dissimulaient, qu'on pouvait prendre pour des grappes de morts. Allongés derrière la moindre butte, blottis dans les plus petits trous, ils travaillaient presque sans bouger, grattant la terre avec leur pelle-bêche, et patiemment, ils élevaient devant eux de petits monticules, des taupinières qu'un souffle eût emportées.

—Notre trou est plus profond, on risque moins, observa Gilbert.

# LES CROIX DE BOIS

Par ROLAND DORGELES

ILL. PAR J. McISAAC

—Oui, mais quand ils auront repéré la crête, qu'est-ce qu'on va déguster!

À ce moment l'artillerie boche s'éveilla. On entendit arriver quelques obus, des fusants, qui éclatèrent beaucoup trop haut, dans un flocon noir, puis le tir réglé, le bombardement commença. Les premiers tombèrent assez loin, sur la gauche, puis la rafale se rapprocha, suivant la crête, et tout à coup... Quatre coups pressés, quatre jets de vapeur, quatre explosions... La salve s'était abattue devant notre entonnoir, et un nuage épais, puant la poudre, remplit le trou. Le corps en boule, nous nous étions jetés les uns contre les autres, chacun cherchant à s'enfoncer sous les jambes emmêlées. Gilbert cachait instinctivement sa tête sous son bras replié comme un gosse qui a peur. Une pluie de terre retomba... Déjà l'autre salve arrivait piochant autour de nous, à grands coups furieux, à droite, à gauche. Puis, brusquement, ce fut quelque chose de brutal, on ne sait quoi de terrible, qu'on croirait jailli de soi-même...

L'obus avait dû éclater sur le bord de l'entonnoir. Deux hommes ne bougeaient plus, glissés au fond du trou. Des blessés affolés se sauvaient, le visage sanglant, les mains rouges. Ceux qui restaient les regardaient à peine, incrustés dans la terre, la tête dans les épaules, attendant le coup suprême. Mais, soudain le tir s'allongea: ils balayaient à droite. Toutes les têtes se relevèrent. Oh! l'unique minute de bonheur, quand la mort est allée plus loin.

Gilbert jeta un regard dans la plaine. Les Boches ne sortaient pas? Non... On ne voyait rien. Après seulement, il regarda les deux camarades dont la bouche entr'ouverte semblait parler au ciel.

—On ne peut pas les laisser là, à marcher dessus, proposa Lemoine, mettons-les sur le bord.

Deux camarades saisirent le premier, s'engluant les mains de sang coagulé, et le hissèrent au bord de l'entonnoir. Gilbert lui tourna le visage vers l'ennemi, pour ne pas le voir. L'autre cadavre étant plus lourd il dut les aider, maintenant la tête du mort qui ne tenait plus.

—Comme ça, fit Lemoine satisfait, on a déjà un bon parapet... Les pauvres gars, s'ils avaient pensé ça, tout à l'heure... Juste un copain que j'avais l'adresse de chez lui... Gare!

Cela recommençait, des 88 à présent, sous lesquels nous nous aplatissons, la figure écrasée contre la terre sèche. Il arrivait par cinq, si rapides que le départ et l'explosion claquaient ensemble.

**D**ANS le champ, les blessés couraient, et les éclats en fauchaient qui n'allaient pas plus loin. Mais de l'autre côté du réseau de fil de fer on ne voyait rien, toujours rien. C'était la bataille sans ennemis, la mort sans combat. Depuis le matin, que nous nous battrions, nous n'avions pas vu vingt Allemands. Des morts, rien que des morts.

Le visage contracté, les poings crispés, les mâchoires serrées, nous comptions les coups. Peu à peu la tête se vide, tout en semblant plus lourde. Mais pourquoi reste-t-on si calme, malgré tout? On guette, on se gare, mais le cœur ne bat pas plus vite, et l'on regarde autour de soi, sans fièvre, sans surprise. On n'entend plus rien que ces explosions infernales qui vous déchirent la poitrine. Ils tirent, ils tirent... On se sent les jambes molles, les mains froides, le front brûlant. Est-ce cela, la peur?

Un autre corps gisait au fond du trou. Celui-là n'était pas mort sur le coup. Il s'était tordu un long moment, râlant, livide. Maintenant il ne bougeait plus.

—Est-ce qu'on le met aussi en haut, demanda Lemoine, la tête cachée sous son bras replié.

—En attendant que ça soit notre tour, répondit Hamel.

Nous nous regardions avec une angoisse confuse. Lequel hisserait-on là-haut, dans un moment, pour élargir la muraille de morts?

Péniblement, nous sortîmes le dernier de la fosse commune, et son corps mutilé marqua d'un sillon brun le flanc de l'entonnoir.

Comme un orage s'apaise, la canonnade s'était ralentie et, de tous les trous, des têtes inquiètes surgissaient. Allaient-ils attaquer? Un officier se montra derrière un tertre.

—Tenez bon, les gars, cria-t-il, tenez bon...

Au même instant, à quelques pas, une voix avertit:

—Attention, les v'là!

Ils venaient de surgir, une centaine à peine, d'un petit boqueteau, à deux cents mètres de la crête.

Aussitôt un autre groupe se montra, venu d'on ne sait où, puis un autre encore, qui s'élança en criant, et les lignes de tirailleurs se déployèrent.

—Les Boches. Tirez, tirez... Visez bas...

Tout le monde criait, des commandements montaient de tous les trous, et, tout le long de la crête, la fusillade gagna en crépissant. Brusquement, on ne vit plus rien. S'étaient-ils couchés? Les avait-on couchés?

Une minute après le bombardement reprenait plus brutal, plus précis. Entre deux rafales, on voyait s'échapper les blessés. Courant ou se traînant, ils cherchaient à rejoindre un petit talus feuillu qui bornait le grand champ.

—Ils se planquent dans le boyau boche, cria un petit de la classe 15. On ne peut plus y passer tant il y en a. Et les obus qui tombent en plein dedans, tu parles d'un gâchis.

Notre artillerie répondait—soixante-quinze miaulant, cent vingt brutal et le canon-revolver, qui jure comme un chat. Les salves ripostaient aux salves. Et dans notre trou, blottis contre les morts que les plus apeurés ramenaient sur eux, comme de sanglants boucliers, les survivants attendaient. On ne voyait plus qu'un soldat de loin en loin, chose bleue tassée dans un trou. On eût dit que la chaîne d'hommes tendue devant le village conquis, se brisait, maille à maille. Tous les dix pas, des soldats étaient étendus, le front au ciel, les cuisses écartées et les genoux haut, ou bien à plat ventre, la tête sur le bras. L'un d'eux était si bien couché qu'on eût dit qu'il dormait, et l'ayant regardé, Gilbert l'envia.

Brusquement une nouvelle salve tonna. Quand Gilbert releva la tête, il aperçut dans la fumée qui se dissipait, le petit bleu renversé sur le côté. Sur sa capote neuve s'arrondissait une tache rouge. Il se traîna vers lui, le souleva, puis l'ayant laissé retomber lourdement, revint d'un bond.

—Pas la peine, dit-il, il est bien mouché... il râle déjà...

Les explosions s'entre-choquaient, la fumée n'avait plus le temps de se dénouer, et les éclats passaient, par volées furieuses. Soudain, une flamme jaune et rouge nous aveugla. D'un seul mouvement, nous nous étions blottis, l'un dans l'autre, abasourdis, le cœur décroché. Et Gilbert dut tomber, sans avoir rien entendu, rien senti, qu'un grand coup de poing sur la tête, un souffle d'enfer en plein visage...

Quand il revint à lui, la tête pesante, il remua craintivement les jambes. Elles obéirent, elles bougèrent... Non, il n'avait rien là. Il se passa ensuite la main sur la figure... Tiens, elle était rouge. C'était au front, près de la tempe. Penché sur lui, je lui dis: —Ce n'est rien... Juste une coupure.

Il ne me répondit pas, encore étourdi, et un bon moment demeura immobile. Tout contre lui, Hamel était resté à genoux, la face en terre. Il ne remuait pas, ne soufflait pas, mais Gilbert n'osa pas lui parler, pas même le toucher, pour conserver une minute encore l'illusion qu'il n'était pas mort. Puis il demanda à Lemoine, évitant le mot: —Il y est, hein?

Simplement, l'autre lui montra, entre le casque et la capote, un mince filet de sang, qui rayait le cou. Au fond de l'entonnoir, dix corps au moins étaient entassés. Entre deux capotes sanglantes, sous les cadavres, une tête blême se montrait, les yeux grands ouverts, hagards. Mort ou vivant?

Gilbert ouvrit son paquet de pansement et se banda le front. Avec son mouchoir, il essuya le sang qui coulait le long de sa joue en caresse chaude, puis, pour calmer sa tête brûlante, il la posa sur le canon bien froid de son fusil. Durant une courte accalmie, il entendit sur la droite crépiter la fusillade et aboyer les grenades. Il pensa confusément: "Ils vont encore attaquer." Mais il n'eut pas le courage de relever la tête pour regarder dans la plaine.

Une salve rageuse s'abattit, fouillant la terre morte, puis un cent cinq shrapnell éclata juste au-dessus de notre trou. Gilbert resta un instant ébloui, le cœur arrêté. Puis d'un coup de reins, il se releva, sauta sur le bord de l'entonnoir et se sauva. Il allait se blottir dans un autre trou, n'importe où, mais il ne voulait plus rester dans cette fosse, dans ce tombeau béant. Une autre salve souffla, il s'aplatit. Puis il se releva, affolé, courut à droite, à gauche, trébuchant sur les corps. Tous les trous étaient pris: partout des morts broyés, des blessés hagards, des soldats aux aguets.

—Y a pas une place avec toi?

—Non... J'ai un copain blessé.

Il tourna encore un moment, puis il se jeta à plat ventre derrière une petite butte. Son cœur battait à grands coups, ainsi qu'une bête qu'il aurait écrasée sous lui. Haletant, il écoutait le canon, sans une idée dans sa tête fiévreuse. Brusquement il pensa:

—Mais je me suis sauvé...

Il se le répéta plusieurs fois, ne comprenant pas bien, tout d'abord. Puis, ayant relevé la tête, il vit Lemoine qui lui faisait signe. Alors, en courant, d'une seule haleine, il rejoignit l'entonnoir.

Il était tout pareil à un pressoir, ce trou tragique aux parois violacées, et, pour ne pas fouler les corps des camarades qui remplissaient la cuve, il fallait se maintenir sur le flanc de la fosse, les doigts enfoncés dans la terre cassante. Gilbert crut défaillir. Pas de souffrance, pas d'émotion: lassitude plutôt. L'officier, toujours agenouillé derrière son tertre l'aperçut et le héra.

—Hé! là-bas, ça va?

Gilbert le regarda, il regarda les morts. D'un revers de main, il essuya le sang qui chatouillait sa joue, puis il répondit:

—Ça va...

LE JOUR s'éloigne, traînant sa brume sur la plaine. À gauche, la fusillade brasille encore, mais comme un feu qui va s'éteindre.

Que s'est-il passé depuis midi? Nous avons tiré, brûlés par le soleil, la tête lourde, la gorge sèche. Enfin, il a plu, et cette pluie d'orage a lavé la fièvre dont nous brûlions tous. Par rafales, l'artillerie balayait la crête, rageant d'y trouver des hommes encore vivants. Puis on croyait voir des Boches s'élançant. Et on tirait, on tirait...

Tout près, tombés dans leurs propres fils de fer, des Allemands sont couchés, le corps en boule, et l'on dirait les grains d'un funèbre rosaire. J'en remarque

un, sa mulette de grenades sur le ventre, qui parfois lève le bras, d'un effort expirant, et bat l'air un instant.

Dans l'ombre qui s'alourdit, le petit bleu râle toujours. C'est effrayant ce gamin qui ne veut pas mourir.

Est-ce la relève? Des hommes arrivent, en courant, et vont de trou en trou, le dos courbé.

—Hé? les gars, ça y est? On s'en va? Quel régiment?

—Non, ce sont nos agents de liaison.

—Eh bien? On s'en va?...

—Non... Il faut passer encore la nuit. Les compagnies de renfort vont arriver avec des outils. Il faut s'organiser sur la crête.

Surgis de tous les trous, des hommes se rapprochent, à quatre pattes.

—Quoi? rester ici? Sans blague... On n'est plus trente de la compagnie.

—Toujours les mêmes alors... Je m'en fous, je suis blessé, je les mets...

—Ce sont les ordres, répètent les agents. Il faut tenir. On nous relèvera demain.

Tiens, on n'entend plus le petit blessé... Gilbert se sent faible, la tête vide. Il voudrait ne plus bouger et dormir, dormir. Son linge est collé sur son dos. La pluie? La sueur?

L'artillerie s'est tue, à bout de forces, la voix cassée. On entend mieux les plaintes à présent... Attendez mes petits, attendez, ne criez plus, les brancardiers vont venir.

La nuit avance...

Et, doucement, le soir silencieux tisse sa brume, seul grand lincoln de toile grise, pour tant de morts qui n'en ont pas.

C'est un grand troupeau hâve, un régiment de boue séchée qui sort des boyaux et s'en va par les champs, à la débânde. Nous avons des visages blafards et sales que la pluie seule a lavés. On marche d'un pas traînant, le dos voûté, le cou tendu.

Arrivé sur la hauteur, je m'arrête et me retourne, pour voir une dernière fois, emporter dans mon âme, l'image de cette grande plaine couturée de tranchées, hersée par les obus, avec les trois villages que nous avons pris: trois monceaux de ruines grises.

Comme c'est triste un panorama de victoire. La brume en cache encore des coins sous son suaire et je ne reconnais plus rien, sur cette vaste carte de terre retournée. Les Trois Chemins, la Ferme, le Boyau blanc, tout cela se confond; c'est la même plaine, usée jusqu'à sa trame de marne blanche, une lande anéantie, sans un arbre, sans un toit, sans rien qui vive, et partout mouchetée de taches minuscules: des morts, des morts...

—Il y a vingt mille cadavres boches ici, s'est écrié le colonel, fier de nous.

section se renouaient, les compagnies reprenaient une forme. On se regardait l'un l'autre, et nous nous faisons peur.

Des soldats étendus sur l'herbe d'artreuse se levèrent et vinrent vers nous. Le soir même ils devaient monter en ligne.

—C'est dur, les copains?

—Le secteur de la mort.

Et montrant notre bande harassée d'un mouvement de menton, Bréval dit simplement:

—Une compagnie...

On traversa, le front bas, un minable pays, aux fenêtres sans carreaux et aux toits percés, puis on nous arrêta dans un champ, en bordure de la grand-route où attendaient les camions. Là on mangea du riz chaud qui vous remplissait le ventre et qu'on ne se lassait pas de bâfrer, goulûment, avec de pleins quarts de café brûlant, moins par faim réelle que pour la joie bestiale de manger, pour rattraper ces jours de misère, pour se gaver, se sentir plein.

Le vieux fourrier à barbe blanche distribuait de l'eau-de-vie comme on verse du vin, à pleins quarts.

—Il faut la finir, nous cria-t-il cordialement.

Pour le vin, on n'avait qu'à puiser. Tout en buvant, les copains vautrés suivaient l'ancien d'un œil hostile.

—C'est de sa faute si le grand Lambert est tué.

—Pauvre gars... Il n'avait pas pris les tranchées depuis Berry.

Taciturne, je pensais à sa croix, sa fatidique croix d'ombre.

—Il paraît qu'il s'est relevé trois fois, racontait Gilbert à haute voix, pour que le fourrier l'entendit, les trois fois touché par la mitrailleuse. Après, il s'est encore entraîné en criant... Je lui avais promis d'écrire à sa mère.

Les plus fourbus s'étaient endormis. Par petits groupes, mêlés aux conducteurs, les autres discutaient: ils parlaient tous ensemble, fièvreusement, jetant pêle-mêle leurs impressions encore pantelantes, semblant vouloir se décharger de ces souvenirs trop lourds. Plus émus que nous-mêmes, les automobilistes écoutaient, et comme eux seuls avaient lu les journaux, ils nous expliquèrent la bataille, dont nous ne savions rien.

Les camarades arboraient tous des dépouilles ennemies, des casques à leur ceinture, comme des scalps.

—Je te l'achète, proposa un des chauffeurs à un copain.

TENTÉ par le prix, un autre offrit son butin, et sur le bord de la route, le marché s'organisa. On vendait toutes sortes de souvenirs, tout ce qu'une attaque peut rejeter d'épaves: des pattes d'épaule, des calots gris, des fusées d'obus—"ça fait de baths enciers, gars..."—des chargeurs boches qu'on vendait vingt sous, des sacs au ventre de poils roux, des petits quarts en aluminium, pas encombrants, mais qui vous brûlent les doigts, des bidons recouverts de drap kaki, des cartes postales remplies de tendresses inconformes. Sur certains casques aux aigles éployées, on se penchait curieusement, pour regarder le trou meurtrier par où la vie s'était envolée. Sulphart agitait sa paire de bottes jaunes comme une pièce rare.

—Des souliers de Boche, les mecs, cria-t-il... Des baths godasses d'officier, qui c'est qui en veut? Un joli cadeau à faire à une poule... Qui c'est qui veut se propager dans Paname avec des grolles de Boche!

Il se tut brusquement et ramassa son étalage, comme un camelot surpris.

—Agré, v'là Morache...

Nous ne l'avions pas vu depuis dix jours, depuis le matin de l'attaque. Il n'avait pas quitté une seule minute la cave fétide—la première venue—qu'il avait prise comme poste de commandement, et il en était sorti avec un teint moisi, des lèvres décolorées, des yeux tout clignotants. Criailant, il rassemble sa compagnie—sa compagnie, maintenant que Cruchet était tué—et réveillait brutalement les dormeurs en les piquant du bout de sa canne.

—Allons, j'ai commandé sac au dos, paresseux, cria-t-il sous le nez du petit Broucke qui se relevait, tout vacillant, les yeux encore vagues de sommeil.

En maugréant, on s'équipait.

—C'est tout de même pas lui qu'on va nous coller comme piston, après ce qu'il a foutu... C'est Berthier qui a tout fait...

—Oui, mais il n'a qu'une ficelle.

—Heureusement pour Vieublé qu'il s'est fait évacuer, ce qu'il en aurait roté.

—C'est celui-là qui a eu le vrai filon, tiens... Si tu l'avais vu se barrer avec sa patte amochée, je te jure qu'il était marrant.

On embarqua. En un instant, tout le monde fut casé, les sacs empilés au fond des camions, et l'on pouvait encore s'asseoir, s'étendre, prendre ses aises.

—Ils auraient dû prévoir, dit en haussant les épaules le conducteur qui nous regardait, à genoux sur son siège.

Ils ont commandé juste autant de voitures que pour vous amener, et vous n'êtes plus aussi nombreux, pas vrai...

Alors, seulement, on remarqua les places vides. Ce qu'il en manquait... Je croyais encore voir le grand Lambert, qui se forçait de rire, le père Hamel, fumant sa pipe dans le coin, et Fouillard, qui s'était assis à l'arrière, les jambes pendantes. À chaque cahot il disait:

—Si seulement je pouvais tomber et me casser la gueule.

Le convoi s'ébranla, s'enfonçant dans un nuage épais de poussière qui frangeait les yeux des chauffeurs et leur faisait des barbes blanches. Étourdis et bercés, écœurés de chaleur, de fatigue et de mauvais vin, on sommeillait à moitié, trop secoués pourtant

## CARNAVAL

—:o:—

Tout un tumulte de phalènes,  
Tout un remous de papillons.  
Porté par de vagues haleines  
Jusqu'aux lumineux pavillons

Où, dorant au loin l'ombre verte,  
Le bal sonore tourne et luit,  
Est soudain, du fond de la nuit,  
Entré par la fenêtre ouverte.

Il se fait tard; sous les fronts lourds,  
Les yeux battent: la fête est lasse,  
Dans l'air moite passe et repasse  
Le vol palpitant de velours.

Parmi l'atmosphère embrumée  
Va et vient l'essaim éperdu,  
Autour des lampes suspendu  
Comme une guirlande animée.

Un vertige flotte... Parfois,  
De la fenêtre ouverte, glisse  
En des souffles au frais délice  
L'odeur sauvage des grands bois...

Et toujours, avec ces haleines,  
Sur ces odorants tourbillons,  
Passe une haleine de phalènes,  
Un tourbillon de papillons...

FERNAND GREGH.

Combien de Français?

Il a fallu tenir dix jours sur ce morne chantier, se faire hacher par bataillons pour ajouter un bout de champ à notre victoire, un boyau éboulé, une ruine de bicoque. Mais je puis chercher, je ne reconnais plus rien. Les lieux où l'on a tant souffert sont tout pareils aux autres, perdus dans la grisaille, comme s'il ne pouvait y avoir qu'un même aspect pour un même martyre. C'est là quelque part... L'odeur fade des cadavres s'efface, on ne sent plus que le chlore, répandu autour des tonnes à eau. Mais, moi, c'est dans ma tête, dans ma peau que j'emporte l'horrible haleine des morts. Elle est en moi, pour toujours: je connais maintenant l'odeur de la pitié.

À mesure qu'on s'éloignait des lignes, les débris de

pour dormir. Seul Broucke se remit tout de suite à ronfler, couché sur le dos, sa tête de paille jaune tressautant sur le sac.

Maroux penché rigolait aux filles, agitant triomphalement un casque à pointe, comme s'il l'avait gagné en combat singulier. Des villages aux camions s'échangeaient des signaux, des cris, des baisers même, que nous rendaient des filles en sueur, la chemise échantonnée sur la poitrine.

On s'éloignait de la guerre; les fenêtres avaient des vitres, les toits des tuiles. Soudain, les camions dansèrent sur les pavés, et aussitôt on entendit hurler dans les premières voitures. Toutes les têtes se glissèrent sous les bâches, tous les corps se penchèrent à l'arrière, et alors, tout le long du convoi, ce fut une acclamation folle: apparition fabuleuse, double miracle, on voyait un chemin de fer, un vrai chemin de fer civil, avec de vrais wagons, et, sur la place de la gare, une femme en chapeau.

Le passage à niveau franchi, c'était toute une petite ville, avec des boutiques, des trottoirs, des femmes, des cafés, que nous regardions avec une hébétude éblouie de sauvage, sans nous lasser de crier notre joie. Ceux qui étaient pansés au front retiraient leur casque pour se faire mieux voir, et Belin, fièrement, envoyait des baisers avec sa main blessée, comme un paquet de linge neuf.

À une fenêtre fleurie, une jolie tête blonde se montra—les têtes sont toujours jolies, qu'on n'entrevoit qu'un instant—saluée au passage par une longue clameur, et le tourbillon était déjà passé qu'elle écoutait encore, penchée sur ce sillage de poussière et de cris.

Le convoi roulait toujours et nul ne se plaignait de la route trop longue. On eût voulu mettre encore des villages, encore des champs, encore des lieues, entre la guerre et nous. Tant mieux, on n'entendrait plus le canon. Dans les étalles, les batteuses, en ronflant, mangeaient des gerbes blondes; les bouquetiers d'un vert frais baignaient nos yeux brûlés; on enviait le bonheur des villages entrevus sous les arbres, de ces fermes aux toits rouges, qui n'étaient plus pour nous que des cantonnements.

Il faisait trop chaud sous les bâches où le soleil tapait droit. Engourdis, nous ne criions plus, on eût voulu dormir... Enfin les camions ralentirent, puis s'arrêtèrent.

Les jambes faisaient mal, les têtes étaient lourdes, les corps endoloris. En grognant, on bouclait le sac, qui n'avait jamais paru si lourd.

—Pourquoi qu'ils ne nous ont pas débarqués juste dans le village?... On voit bien qu'ils ne sont pas fatigués, eux autres...

À peine descendus, certains s'étaient affalés sur l'herbe. D'autres avançaient en boitillant, les pieds gonflés dans les chaussures racornies que nous n'avions pas quittées depuis deux semaines. Ils s'étaient sur leurs fusils, s'accotaient aux arbres, bande boueuse d'écloués qu'aucune volonté ne raidissait plus. Bourland arriva sur sa bicyclette basse et m'appela:

—Jacques!... On va défilé dans le village, musique en tête. Le général est sur la place.

Sur le talus des têtes de gars couchés se redressèrent indignés; les écloués se rapprochèrent.

—Quoi? La parade maintenant? Ils ne se foutent pas de nous? On n'est pas assez crevés comme ça?

—Non, le général veut compter ceux qu'il n'a pas fait tuer...

—Eh ben, moi je marche pas, Morache peut toujours gueuler...

Sulphart cria plus fort que les autres, agitant ses bottes invendues.

—Ils ne sont bons qu'à faire des cavalcades... Il n'y a qu'aux tranchées qu'on ne les voit pas. Ils ne font pas de mi-carême, aux Trois-Chemins.

—Faire une revue après ce qu'on vient de se tasser, il faut avoir du crime, approuvait posément Lemoine. On ne devrait pas marcher.

Comme ils discutaient, une automobile s'arrêta et Berthier en descendit. Sa capote fangeuse tombait raide, comme un cylindre de boue durcie; les yeux creux derrière ses verres, il avançait d'un pas traînant. Visiblement, il ne tenait plus.

—On en a marre, mon lieutenant, lui déclara Sulphart, avec une ferme dignité d'homme libre. On ne s'en ressent pas pour défilé devant les péguenots.

—Peut-être bien, mais il y a le général, répliqua doucement Berthier. Allons, mes vieux, sac au dos... Il y a un bataillon de jeunes recrues qui est cantonné là, il faut leur montrer que nous ne sommes pas un régiment de petites filles.

Ils s'équipèrent tout de même, en bougonnant. On s'aligna.

—À droite par quatre!

Sur la route, on voyait se grouper la musique, et le drapeau sorti de sa gaine, prendre son rang.

—En avant!... marche!

Le régiment s'ébranla. En tête la musique jouait la marche du régiment, et, à la reprise victorieuse des clairons, il me sembla que les dos las se redressaient. Le départ avait été pesant, mais déjà la cadence se faisait plus nette, et les pieds talonnaient la route d'un rythme régulier. C'étaient des mannequins de boue qui défilaient, godillots de boue, cuissards de boue, capotes de boue, et les bidons pareils à de gros blocs d'argile.

Pas un des blessés légers n'avait quitté les rangs, mais ils n'étaient pas plus blêmes, pas plus épuisés que

les autres. Tous avaient sous le casque les mêmes traits d'épouvante: un défilé de revenants.

Les paysans du front ont le cœur endurci et ne s'émeuvent plus guère, après tant d'horreurs; pourtant quand ils virent déboucher la première compagnie de ce régiment d'outre-tombe, leur visage changea.

—Oh! les pauvres gars...

Une femme pleura, puis d'autres, puis toutes... c'était un hommage de larmes, tout le long des maisons, et c'est seulement en les voyant pleurer que nous comprîmes combien nous avions souffert. Un triste orgueil vint aux plus frustes. Toutes les têtes se redressèrent, une étrange fierté aux yeux. La musique nous entraîna, à pleins cuivres, tambour roulant; les plus fourbus semblaient revivre et on les sentait tout prêts à crier: "C'est nous qui avons fait l'attaque!... C'est nous qui revenons de là-haut..."

Sur la place, le bataillon de jeunes était rangé, capotes neuves, baïonnette au canon. Quelques pas

terrait, tapi sous le sac, guettant la torche rouge de l'explosion. Puis on repartait d'un trot cahotant.

Dans le dos de l'agent de liaison, qui parfois hésitait entre deux boyaux, les hommes grognaient, par habitude.

—C'est malheureux... Toujours les plus c... qu'on choisit pour conduire les autres... Tu vas voir qu'il va nous perdre.

Nous traversâmes en courant une route jonchée de pierraille et, abandonnant le boyau, nous contour-nâmes les ruines du village, en nous défilant derrière des bouts de murs qui nous venaient aux reins. Où allions-nous? Relever qui? On ne savait pas.

—Plus vite, plus vite, criait Morache.

Les fusées maintenant se voyaient très proches, derrière un talus, et leur courbe capricieuse semblait plonger sur nous. On n'entendait plus autour de soi la rumeur étouffée des relèves, le bourdonnement chamailleur des corvées; tous les bruits s'étaient tus et, sous la rage tonnante du canon, on sentait tout près le grand silence inquiet des tranchées.

—Faites passer, silence, murmura notre guide.

—Aie pas peur, répondit Sulphart, personne veut chanter.

Un grand mur barrait la plaine, crevé, démantelé avec de grands pans presque intacts. Il se dessinait tragiquement noir sur ce ciel de guerre d'un blanc cru. De loin en loin, un moignon d'arbre. Était-ce la sucrerie, depuis qu'on en parlait? Ou bien le parc du château?

—C'est là, fit tout bas l'agent de liaison.

Il y avait dans le mur une brèche plus large: on y passa. Des baïonnettes s'accrochèrent, un bidon tinta et, chacun suivant la silhouette d'un autre, on avança, butant dans les pierres. Avec un sifflement, deux fusées montèrent, d'un jet pareil.

—Ne bougez pas!

La lumière aveuglante éclaira brutalement l'endroit. Immobiles, sans même remuer la tête, les hommes regardèrent. D'un seul coup d'œil ils virent les croix, les dalles, les cyprès: nous étions dans la cimetière. C'était un grand chantier de pierres broyées, d'arbres déchiquetés, et, dominant ces ruines, un grand saint sévère tenait sur ses bras joints un livre de marbre où, chaque nuit, les éclats sifflants gravaient des choses.

—Par ici, première section, commanda le sergent Ricordeau.

Notre file le suivit. Une torpille éclata à vingt pas, dans une gerbe rouge. Tout le monde s'abattit. Dans le noir un blessé cria.

—Allons, vite, pressa le sergent... L'escouade à Bréval ici.

Devant moi, aplati contre un parapet de sacs, un guetteur grogna:

—Bande de c... Si vous gueulez comme ça, vous n'en revendrez pas un. Les Boches sont pas à vingt mètres.

Ricordeau, qui tendait le cou pour reconnaître son monde, plaçait les hommes.

—Lemoine, au créneau, tu prends le premier. On va te passer les consignes. Bréval, tu as ces trois gourbis-là pour ton escouade, grouille...

Bréval et d'autres entrèrent dans une étroite chapelle sans toit et je les vis s'enfoncer sous terre, à plat ventre. Demachy, qui me précédait, jeta ses musettes dans un trou noir, au pied d'une dalle, et sauta. Je le suivis. Au même instant un éclatement terrible fit trembler la terre et cela grêla sur notre toit de pierre.

—Il était temps, dit Gilbert.

À tâtons, on cherchait à découvrir les choses autour de soi et nos mains glissaient sur les murs froids. Au-dessus de nos têtes, l'entrée s'ouvrait, comme une lucarne bleue.

—Bouchons ça et allumons.

On accrocha avec des cartouches une toile de tente pliée en deux et Gilbert fit craquer son briquet. La bougie à la mèche écrasée hésita, vacillante, puis la lumière éclaira notre trou. Les quatre murs luisaient humides. Sur le dallage du caveau, il n'y avait qu'un matelas sale de vieux journaux, où l'on lisait des titres allemands.

—Les anciens locataires nous ont laissé de quoi lire, tu vois... Tiens, il y en a un qui a gravé son nom.

Sur la chaux nue, en effet, un Allemand, patiemment, avait commencé à graver: "Siegf..." Pourquoi vouloir laisser son nom dans ce tombeau?... Et l'autre, le premier qu'on avait couché là, celui dont le nom devait être gravé sur la croix, qu'en avaient-ils fait?

—Cela ne te fait rien d'être là-dedans?... Au fond, tu sais, avec une couverture dessous et une dessus, on ne sera pas mal.

—Et puis, ces dalles-là, c'est épais, il faudrait que ça tombe en plein dessus. Je prends la veille le deuxième, de trois à cinq, et toi?

On s'étendit. La place n'était pas plus large que dans un lit d'enfant; malgré la capote, la couverture et la mince litière de journaux, on sentait sous ses reins le froid de la pierre. J'avais posé la tête sur l'épaule de Gilbert, et, les mains glissées sous les aisselles, le col relevé, j'essayais de dormir. On ne voyait rien, rien...

Là-haut, dans un grondement épouvanté, le bombardement continuait, préparant leur contre-attaque, et, parfois, le coup de bélier d'une torpille ébranlait la cimetière. Une sorte de cauchemar lucide hantait mon esprit. Contre mon dos je sentais l'haleine humide du tombeau qui me faisait frissonner.

—Tu as froid?

—Non.

Les os?... Où a-t-on jeté leurs os? Une idée bête me poursuivit. Je voudrais sortir pour lire le nom, savoir dans le lit de qui je suis couché. Alors si une torpille cognait là, ce serait fini? Pas la peine de nous enterrer, pas même besoin d'une croix: on l'a plantée pour l'autre. N'est-ce pas tenter la mort, n'est-ce pas la narguer que de coucher dans un tombeau? Pourtant, ce n'est pas de notre faute à nous... Oui, je voudrais connaître le nom de l'autre. Malgré moi, je pense à lui. Je l'imagine couché, bien droit. Et, superstitieux, ayant peur, rigide comme lui, d'être pris pour un mort, je me recroqueville, je ramène mes genoux.

—Ce que tu remues!

Une ombre lourde nous écrase. Les deux murs rapprochés nous serrent l'un... (Suite sur la page 40)

## Les Poèmes

—:o:—

### ÉLÉGIE

—:o:—

Je ne vous parlerai que lorsqu'en l'eau profonde  
Votre visage pur se sera reflété  
Et lorsque la fraîcheur fugitive de l'onde  
Vous aura dit le peu que dure la beauté.

Il faudra que vos mains, pour en être odorantes,  
Aient cueilli le bouquet des heures et, tout bas,  
Qu'en ayant respiré les âmes différentes  
Vous soupirez encore et ne souriez pas;

Il faudra que le bruit des divines abeilles  
Qui volent dans l'air tiède et pèsent sur les fleurs  
Ait longuement vibré au fond de vos oreilles  
Son rustique murmure et sa chaude rumeur;

Je ne vous parlerai que quand l'odeur de roses  
Fera frémir un peu votre bras sur le mien  
Et lorsque la douceur qu'épand le soir des choses  
Sera entrée en vous avec l'ombre qui vient;

Et vous ne saurez plus, tant l'heure sera tendre  
Des baumes de la nuit et des senteurs du jour,  
Si c'est le vent qui rôde ou la feuille qui tremble,  
Ma voix ou votre voix ou la voix de l'Amour....

HENRI DE RÉGNIER,

de l'Académie française

en avant, le général à cheval, avec sa suite chamarrée. Pas une voix dans nos rangs, pas un murmure en face. On n'entendait, sous la musique fiévreuse, que la cadence mécanique du régiment en marche. Le regard volontaire de ceux qui défilaient semblait vouloir dominer tous ces gosses muets qui présentaient les armes.

Le général s'était levé sur ses étriers et d'un grand geste de théâtre, d'un beau geste de son épée nue, il salua notre drapeau troué, il Nous salua... Le régiment soudain, ne fut plus qu'un être unique. Une seule fierté: être ceux qu'on salue! Fiers de notre boue, fiers de notre peine, fiers de nos morts!...

Les clairons éclatants reprirent et nous entrâmes dans la grand'rue, glorieux, raidis, entre une haie mouvante de gosses qui marchaient au pas. La jeune fille des postes, les yeux rouges, la tête renversée, nous fit bonjour de son mouchoir mouillé, en criant quelque chose qu'un sanglot étrangla.

Alors, Sulphart tout pâle ne put se retenir. —C'est nous autres qui avons fait l'attaque, lui cria-t-il d'une voix forte. C'est nous!

Et de toutes les têtes tournées, de tous les yeux brillants, de toutes les lèvres, le même cri d'orgueil semblait jaillir: "C'est nous! C'est nous!"

La musique sonore nous saoulait, semblant nous emporter dans un dimanche en fête; on avançait, l'ardeur aux reins, opposant à ces larmes notre orgueil de mâles vainqueurs.

Allons, il y aura toujours des guerres, toujours, toujours...

LA COMPAGNIE avançait par à-coups, arrêtée ici par les fusées, plus loin par les blessés qu'on emportait.

Le boyau évasé sortait parfois de terre, comblé par un obus, et, devant soi, on voyait émerger de l'ombre les camarades au dos rond qui galopèrent à travers champs, l'arme à la main, puis ressautaient bien vite dans le fossé bouleversé. On ne parlait pas, on grognait à peine: nous filions, vite, comme si le bonheur nous avait attendus au bout.

—Attention, fit passer à voix basse l'agent de liaison qui nous guidait vers les premières lignes, il y a deux hommes de corvée qui sont restés en travers du boyau. On n'a pas encore eu le temps de les enlever.

Gilbert, qui marchait devant moi, m'avertit: —Enjambe.

Je butai dans quelque chose: deux boursoffures, deux tertres mous. Foulés par toute une relève, les corps aplatis se recouvraient déjà d'un mince lincol de boue.

—D'ici demain, on ne les verra plus, fit une voix. Le marmitage boche continuait, régulier, féroce. Mais, dans ce grondement continu, nous n'écouions que les obus qui se fracassaient près de nous: les autres ne comptaient pas. À chaque salve, on se



# Rouge, Fard et Poudre

Comment les artistes changent leurs figures---Une étoile du Cinéma, Dorothy Dalton, révèle quelques secrets.



LE STUDIO était sombre et poussiéreux. Quand la grande porte fut refermée silencieusement sur nous, nous eûmes la sensation d'entrer dans un monde étranger, un monde où ce qui est irréel devient réel, et ce qui est vraiment réel semble surnaturel.

Un coup d'œil donné à mon guide me montra des lèvres, une figure verdâtre et des habits étrangement violacés.

Un regard à mon miroir et je constatai que ma figure avait la même couleur.

"Mademoiselle Dalton est à son maquillage, dans son boudoir," nous dit une personne. "Peut-être voudra-t-elle vous recevoir? Veuillez attendre un moment, je vais m'informer." Après une très courte attente, on nous fit monter plusieurs escaliers, puis nous fûmes introduits dans un charmant boudoir, décoré de fleurs et rendu plus attrayant encore par tous les jolis riens coûteux appartenant à la fameuse Étoile.

Mon but était de consulter Mademoiselle Dalton sur l'art difficile du maquillage. Le fait qu'elle est considérée comme une des meilleures actrices de la scène du Cinéma avait influencé mon choix.

Après quelques questions de ma part, avec beaucoup de complaisance, la fameuse actrice se mit à discourir sur ce sujet intéressant pour moi, qui, pour elle, était non seulement son dada favori, mais un art véritable dont elle s'enorgueillissait et qui lui avait coûté de longues heures d'étude et de réflexion.

"L'art d'appliquer les cosmétiques et le fard," dit-elle, "est un des plus compliqués. Cela demande une connaissance approfondie des effets techniques et des différents cosmétiques, un vrai talent et beaucoup, beaucoup de pratique.

"Le facteur le plus essentiel pour le maquillage est peut-être la pommade grasse (j'ai ma recette pour faire la mienne, quoique n'importe quelle marque sur le marché soit peut-être aussi bonne).

"Le fard que vous devez appliquer doit avoir, autant que possible, le même coloris que votre peau. Par exemple, si un acteur ou une actrice a le teint rose ou rouge, il ou elle devra se servir de rose.

"D'autre part, si la personne a le teint brun ou blafard, alors il faudra se servir de jaune. La raison pour cela est que le camera enregistre le mauvais choix de couleurs pour le maquillage. Si la personne au teint rouge ou rose se met du jaune, il faudra qu'elle applique une couche très épaisse de pommade grasse, avant d'ajouter la couleur, sans quoi il apparaîtra des taches aux endroits où l'application aura été plus légère.

"Les personnes au teint rose doivent appliquer du rose, le fard s'alliant au ton naturel de la peau, l'il-

lusion sera parfaite et le camera n'aura aucun défaut à enregistrer. Ceci est très élémentaire, et pourtant j'ai été consultée, sur ce sujet, par un grand nombre de personnes. Il faut bien comprendre que, de ce point de départ, dépend le succès.

"Pour une personnification spéciale, nous sommes obligés, dans le cours de notre travail, d'avoir recours à différentes méthodes pour assurer le succès d'une parfaite ressemblance.

"Nous appelons cette première application de pommade grasse, base ou fondation.

"On continue le maquillage par des applications autour des yeux, sur les paupières et sur les lèvres. N'importe qui, ayant un peu d'expérience, peut appliquer ce fard élémentaire.

"Le maquillage, pour personnifier un caractère spécial, est plus compliqué. L'artiste doit apprendre non seulement une manière de se peindre la figure, mais une centaine, l'expression de la physionomie est si changeante. C'est une étude toujours à recommencer.

"Chaque fois que le masque humain doit refléter différents caractères, il faut quelque chose de nouveau, qui n'a pas encore été employé, pour donner l'expression voulue.

"Pour arriver à rendre parfaitement l'expression de la physionomie et assurer le succès du maquillage, une étude du jeu des hautes et basses lumières est nécessaire.

"Certaines couleurs, sous l'effet de la lumière, donneront des ombres ou feront paraître des creux sur la surface de la peau.

"D'autres, au contraire, produiront l'illusion de surfaces convexes, en faisant ressortir.

"Le premier effet est appelé: lumière haute; le second: lumière basse.

"Ce principe a beaucoup de valeur dans la production des rides, joues creuses, cicatrices, yeux caves, etc.

"Pour faire la ride, une légère ligne est faite avec une couleur donnant une lumière basse, rehaussée d'un côté par une ligne de couleur tranchante, accentuant ainsi la profondeur de la basse lumière.

"QUELQUES personnes font l'erreur de placer les lignes à effet de haute lumière d'une manière inconsistante. Il faut toujours se rappeler que la lumière vient d'une seule direction et, pour assurer le bon effet, quand il y a plusieurs rides, cicatrices ou autres défauts à produire, l'effet de lumière haute doit être placé sur le même côté que chaque lumière basse."

"J'ai rencontré un cas où l'acteur avait mis l'effet de lumière haute au-dessus d'une ride et au-dessous celui d'une autre; le résultat était moins que désirable.

"En appliquant la pommade servant de fondation,

il est aussi bien d'appliquer immédiatement la peinture sur la peau.

"Plusieurs préfèrent au préalable mettre une légère couche d'une crème émoulliente quelconque, ce qui aide à enlever le maquillage.

"La pommade s'enlève à l'aide de crème émoulliente, ou avec de l'eau tiède, du savon et une éponge.

"La fondation étant parfaitement appliquée, il faut maintenant le travail pour produire les autres effets désirés.

"Pour produire les rides, cicatrices ou autres marques nécessitant des effets de basse lumière, je me sers ordinairement de peinture brune. La peinture rouge est excellente aussi pour donner le même effet. Plusieurs artistes, dont la beauté est altérée par l'apparition d'un double menton, peuvent encore poser devant le camera, grâce au pouvoir magique d'un léger coup de pinceau, produisant l'effet de basse lumière, rejetant ainsi le menton numéro deux dans l'ombre.

"Le bleu pâle et le blanc produisent les meilleurs effets de haute lumière.

"On obtient la cicatrice en procédant en sens contraire de la ride. Elle est le résultat d'une combinaison de peinture à effet de haute lumière, ce qui a pour résultat de la mettre en relief.

"Les taches de rousseur sont le résultat de petits points de peinture brune, appliquée avec le bout d'un pinceau.

"On ne doit faire paraître les rides qu'aux endroits où elles doivent naturellement être, si l'acteur, suivant son rôle, doit grimacer ou loucher, la ride principale servant toujours de base.

"Pour représenter certains rôles, non seulement la figure mais la forme des mains, vêtements, chapeaux, chaussures, tout doit être dans le ton.

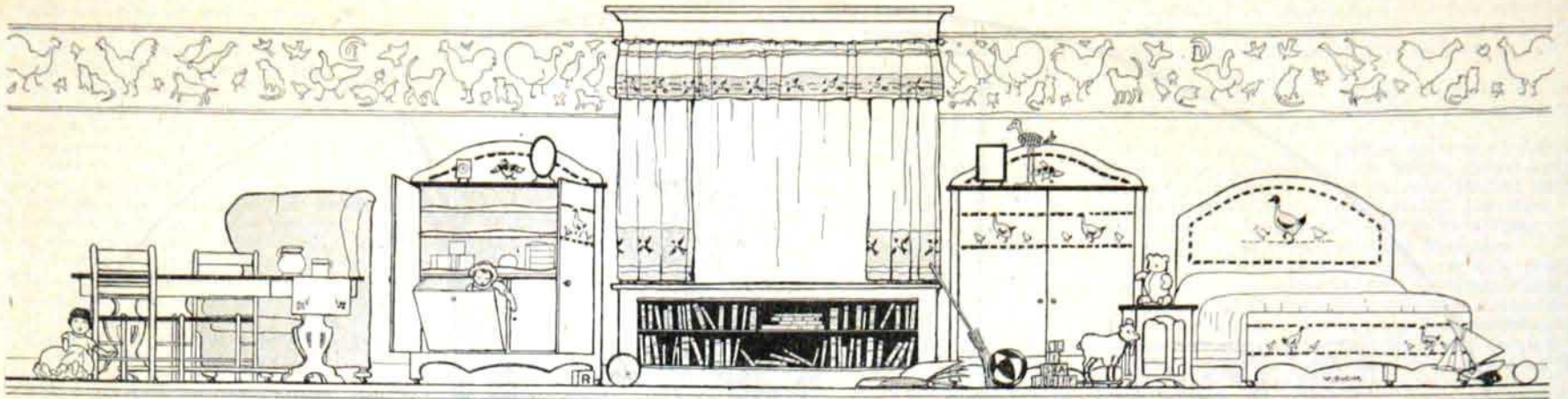
"La toilette la plus élégante est vite transformée en haillons, avec l'aide d'une paire de ciseaux, de savon et d'un peu de boue. L'actrice la plus pimpante devient une mendicante. Les ciseaux ayant déchiré le vêtement, la boue et le savon mélangés servent à le souiller."

La fameuse Étoile ajoute que le maquillage facial n'est qu'une faible partie du travestissement de l'Artiste, faisant spécialité de représenter des "Caractères."

"En outre du maquillage physique, si je puis m'exprimer ainsi, qui veut que tous nos traits, tous les mouvements de notre être donnent l'expression voulue, il y aura le côté de la physionomie à étudier.

"Si le personnage à représenter est timide ou gauche, l'acteur sera timide ou gauche. S'il a les jambes croches, l'acteur ne doit pas oublier que, dans chacun des actes où il apparaîtra devant le public, il doit avoir les jambes

(Suite sur la page 35)



## La Nursery Peut Être Jolie et Gracieuse sans Extravagance

Elle est aussi importante que la cuisine, beaucoup plus agréable que le salon, et le foyer du bonheur de toute la famille.

Par

ELISABETH SMITH



**L**ES NURSERYES étaient encore regardées, il n'y a pas très longtemps, comme un caprice coûteux des riches, et comme une chose absolument hors de la portée des pauvres gens. Nous savons maintenant que ce sont surtout les gens de modeste condition qui en ont le plus besoin. Elles sont une source d'économie dans la disposition et l'entretien d'un foyer, et forment une partie aussi essentielle

de la maison moderne que la cuisine; elles sont, dans tous les cas, beaucoup plus agréables que le salon et une source inépuisable de bien-être et de bonheur pour tous les membres de la famille.

Les décorateurs les plus habiles se sont creusé le cerveau pour créer une nursery complète, mais c'est à l'imagination de la jeune mère qu'il faut encore se fier pour convertir une chambre ensoleillée en un véritable monde de petites merveilles. L'air et le soleil sont les deux choses essentielles qui compensent pour tous les autres désavantages qu'une chambre peut avoir dans sa dimension ou son ameublement.

Le nouveau-né est un tel petit dormeur qu'une fois que vous lui avez donné un lit confortable et les accommodations nécessaires pour ses repas et son bain, vous lui avez donné tout ce qu'il demande à la vie. Aussi ne nous occupons-nous, dans cet article, que des enfants de deux à six ans et de ce qu'il faut leur donner dans la nursery.

Si la nursery peut-être placée sur le côté sud de la maison, il est entendu naturellement que vous la placerez là; mais les fenêtres placées à l'ouest doivent être préférées à celle de l'est pour cette bonne raison que, durant l'été, les enfants se lèvent avec le soleil, ce qui veut dire qu'ils sont debout bien longtemps avant que leur mère soit prête à se lever.

Une fois qu'ils ont prit leur bain et qu'ils ont mangé, le matin est pour eux la meilleure moitié de la journée tandis que, durant l'hiver, les après-midis clairs et ensoleillés garderont tout le petit monde heureux jusqu'à une heure avancée. Durant l'été, comme les enfants sont toujours dehors, on tirera les rideaux afin de garder la chambre fraîche pour l'heure du coucher.

La nursery idéale est une chambre ressemblant à la chambre de soleil ordinaire ou encore à la véranda convertie en dortoir. À la ville ceux qui occupent des appartements songent d'ordinaire à convertir l'une ou l'autre de ces pièces en nursery, si elle n'est pas trop rapprochée de la salle de famille; dans ce dernier cas on choisit une autre pièce.

Les ablutions des jeunes ne se prennent plus dans la nursery, depuis que l'on connaît un peu partout les splendides chambres de bain modernes. C'est un avantage considérable parce que l'espace prise par le tub et tout ce qui s'ensuit est gardée pour les jeux.

### L'indispensable armoire

**L**E MEUBLE à même le mur est bien ce qu'il faut pour la nursery; mais cela n'est pas possible dans une maison ou un appartement loué, le meublier vous construira à peu de frais les quelques articles nécessaires qui vous offriront les mêmes avantages avec, en plus, celui de pouvoir être déménagés.

J'ai à l'esprit de petits lits simples aux lignes droites et sans pieds de lit, avec armoires. Une de ces armoires, les deux assez basses pour que les enfants puissent s'en servir, possède au bas une boîte dans laquelle les jouets sont placés à la fin de la journée; elle a deux tablettes sur lesquelles les articles les plus précieux sont placés. L'autre armoire est aménagée comme une garde-robe et on y dépose les robes et les sous-vêtements des petits habitants de la nursery; sur une baguette sont accrochés des dos d'âne (coat hangers) sur lesquels on suspend les habits de sortie. Au-dessus il y a une tablette avec boîte à chapeaux pour les bonnets du dimanche.

Ces armoires contiennent tout un monde de choses,

ne coûtent pas cher, et prennent peu de place. Elles feront prendre des habitudes d'ordre qui dureront toute la vie et épargneront à la mère des pas sans nombre. On les construit en bois de pin et on les peint d'une couleur conforme à celle de la chambre. Les lits de fer du type ordinaire avec rebord élevé valent mieux que les lits de bois sans pieds, pour les jeunes enfants; on peut du reste leur donner la couleur qui appareillera celle des autres meubles.

### Le jeu des couleurs

**O**N A CRU, pendant un certain temps, que la nursery devait être rigoureusement blanche, la couleur antiseptique; mais sur ce point, comme sur les autres, nous avons bénéficié de l'expérience. Le blanc est si peu intéressant qu'il peut aller jusqu'à choquer comme motif de décoration. Votre goût pourra vous suggérer d'autres couleurs, mais je crois qu'il est difficile de choisir une couleur qui donne plus de satisfaction que le jaune tendre.

Une peinture unie est préférable pour les murs parce qu'elle résiste à n'importe quel accident. On peut la laver souvent et elle garde sa couleur sous la lumière du soleil. Une surface unie donne une impression d'espace et fournit un fond magnifique pour des décorations ou les quelques images que l'on place dans une nursery. Si la chambre est très éclairée le gris français avec motifs jaune et orange sera un choix excellent. Cette couleur est reposante et fait un joli décor à l'exubérance enfantine. Si les gens savaient seulement quelle influence les couleurs ont sur l'imagination des enfants ils accorderaient à ce sujet beaucoup plus d'attention. C'est pour cela qu'il faut toujours laisser sur le mur une espace vide qui donnera à ces jeunes esprits matière à réflexion. Il ne faut pas commettre l'erreur d'entasser dans la nursery une véritable cohue de jouets d'enfants.

Si vous avez plusieurs illustrations de magazines pour lesquelles les enfants ont manifesté du goût, il est bon de les utiliser. On prend un large carton bristol—ou un buvard neutralisé—auquel on attache un calendrier. L'espace du haut est réservée pour l'illustration qui a plu. On sera étonné du plaisir que ce procédé tout simple cause aux tout petits. L'image, naturellement, doit correspondre à la saison où l'on se trouve; on la change souvent et la collection que l'on fait peut être augmentée indéfiniment. Si les enfants veulent décorer la nursery à l'occasion d'une fête quelconque vous avez là une pièce centrale appropriée.

La boiserie s'harmonisant avec les murs mais toujours d'un ton plus foncé est encore ce qu'il y a de mieux parce qu'on peut la nettoyer souvent et qu'elle fait paraître la chambre plus grande. Le parquet, aussi, doit être peint ou fini de façon à laisser une surface non glissante. Le vernis n'est pas pratique dans ce cas, parce qu'il offre un mauvais point d'appui pour le pied.

Les carpettes tressées dans le vieux genre, rondes ou ovales, se font à la maison et n'ont pas de rivales, je crois, comme carpettes de nursery. On peut les acheter à bon marché dans les magasins dans les couleurs les plus attrayantes. Elles sont lavables, ce qui n'est pas une mince qualité.

### Rideaux lavables

**P**ORTONS maintenant notre attention sur les fenêtres et les rideaux. Il y a un grand choix de tissus que l'on peut employer pour les rideaux tel que le crêpe japonais, la toile, la mousseline, la marquise ou la cretonne qui, celle-la, doit pouvoir

supporter de fréquents lavages.

Dans une nursery de teinte grise on peut employer le crêpe japonais jaune, qui se vend généralement 50 cents la verge; la bordure se fait avec de la grosse soie couleur orange, ou vous aimerez peut-être mieux de la marquise teinte, jaune doré, pourvu que les fenêtres ne soient pas trop hautes. Les rideaux de marquise teints ont un effet tout à fait attrayant; la lumière passe à travers, même les jours les plus sombres. Les rideaux de crêpe japonais, comme tous les autres tissus épais, doivent être suspendus par des anneaux, mais la marquise sera plus jolie si elle est froncée sur une tringle. Ces rideaux doivent être étendus mais ne doivent être jamais repassés.

Les stores de la nursery sont choses essentielles pour le repos que l'enfant prend durant le jour, ou pour lui cacher les effets d'un orage électrique, ou quelque chose de ce genre, mais on doit rarement les baisser. Les rideaux doivent être arrangés de telle sorte qu'il suffira de les rapprocher pour donner à la pièce le caractère intime que l'on veut en certaines occasions, de même qu'il suffira de les écarter pour laisser rentrer la lumière et le soleil.

Tout l'ameublement de la nursery, qui ne requiert en somme qu'une table et un nombre suffisant de chaises, doit être construit à la taille des enfants; on fait exception, naturellement, pour le fauteuil de la mère. Ceci est peut-être du luxe, mais c'est un luxe de bon aloi.

Dans beaucoup de maisons les repas des enfants sont servis dans la nursery; cette coutume est très recommandable. À notre époque d'alimentation scientifique, beaucoup de mets que l'on sert à la table de famille ne conviennent pas aux tout petits. Les leur refuser c'est provoquer beaucoup de pleurs et sacrifier à la discipline la paix de la famille.

Quand les enfants mangent dans la nursery, on les sert sur une table basse et on les fait asseoir dans leur petites chaises. Leurs plats ornés de décorations ajoutent à leur satisfaction et à leur plaisir, une chose que l'on peut varier à l'infini en visitant les magasins de nouveautés.

### Disposition des meubles

**V**OUS êtes les meilleurs juges de la manière dont les meubles doivent être disposés; il est bon de se rappeler que les lits paraissent plus jolis lorsqu'ils sont placés côte à côte et les armoires de chaque côté de la porte.

La banquette dans l'embrasure d'une fenêtre doit être rembourrée et garnie de plusieurs coussins à couvertures lavables s'harmonisant avec les décorations de la chambre, ce qui donnera autant de confort que de bien-être aux enfants.

Les couvre-pieds peuvent être faits de toile japonaise, de crêpe décoré de têtes de sauvages ou de mousseline appareillant les rideaux. Un rassemblement de pièces de différentes couleurs mis sur les rideaux aussi bien que sur les couvre-pieds, ou des rangs successifs de soutache de différentes teintes, donneront un joli aspect à la chambre. Il y a un nombre infini de manières qui vous seront suggérées par la chambre elle-même.

Vous trouverez plus utiles les couvre-pieds très longs qu'on enroule autour des oreillers; ils sont non-seulement jolis à la vue mais sont plus utiles que les cache-oreillers ou le traversin.

### Maintenant—Les jolis petits riens

**L**ES ENFANTS aimeront à avoir un marteau de porte à l'entrée de la nursery. Vous trouverez ces charmants petits riens dans les catalogues ou les magasins de nouveautés à des prix très modestes.

(Suite sur la page 42)





Posé par  
Hélène Chadwick  
Du Cinéma



Crème Combinaison  
Jonteel, pour pro-  
duire une peau ve-  
loutée, magnifique.  
Ne fera pas pousser  
de poils follets. 60c.

# CRÈME COMBINAISON Jonteel

UN NOUVEAU  
TRAITEMENT  
DE BEAUTÉ

*Essayez-en aujourd'hui*

**P**REMIÈREMENT—Nettoyez-vous parfaitement la figure et la gorge au moyen d'un bon cold cream.\*

Deuxièmement—Avant d'enlever la crème, pincez doucement la figure, partout. Ceci fera sortir des pores l'huile superflue et aidera à la circulation. Ne pincez pas si fort que cela fasse mal.

Troisièmement—Enlevez la crème avec un linge à surface douce, trempé dans de l'eau très chaude et bien tordu.

Quatrièmement—Tandis que la peau est encore humide, appliquez la Crème Combinaison Jonteel avec le bout des doigts. Tapotez doucement la peau, spécialement sous le menton. De temps à autre, trempez le bout des doigts dans de l'eau chaude—finalement, dans de l'eau froide. Remarquez la sensation de fraîcheur et de rajeunissement que cette crème produit sur votre peau. Observez comme la peau l'absorbe facilement et, aussi, combien elle laisse la chair veloutée.

Cinquièmement—Quand la crème est parfaitement absorbée, appliquez légèrement la Poudre Jonteel,

Articles de Beauté Jonteel. Parfumés à la Nouvelle Odeur dispendieuse de 26 fleurs.

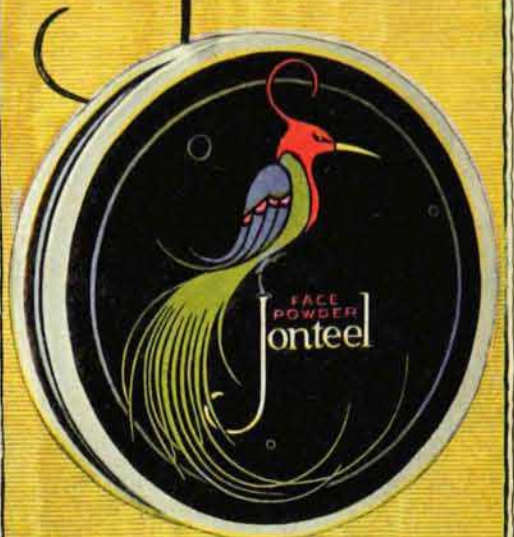
\*Cold Cream Jonteel, 60c.  
Talc Jonteel, 35c.

Savon Jonteel, 40c.  
Service de Manicure Jonteel, \$2.25.

Parfum Jonteel, pour la Toilette, \$2.00  
Parfum Jonteel, concentré, \$5.00

Comment se servir de la  
Poudre pour le Visage  
et du Rouge

## Jonteel



Poudre pour le Visage  
Jonteel, 75c.

Ayez toujours grand soin d'employer l'exacte nuance de poudre. Au soleil, une poudre trop pâle produit un effet ridicule, disgracieux. La Poudre Jonteel, pour le Visage, est de trois nuances naturelles:—Chair, Blanche et Brunette. N'appliquez jamais la poudre directement sur la peau—elle tend à boucher les pores. Employez toujours la crème d'abord. Beaucoup de femmes emploient de petits morceaux de coton pour appliquer la poudre, les jetant après s'en être servis. La houppie se salit et est sujette à amasser les microbes.



La poudre Jonteel Compacte  
pour le Visage, 50c.

Une poudre sous une forme charmante et commode, qui devient chaque jour plus populaire. L'élégante boîte, contenant une rondelle de poudre et une houppie, se glisse facilement dans la bourse ou dans la sacoche. Chair, Blanche et Brunette. Aussi une nouvelle nuance fascinante, spécialement pour usage le jour: la "Outdoor."



Le Rouge Jonteel, 50c.

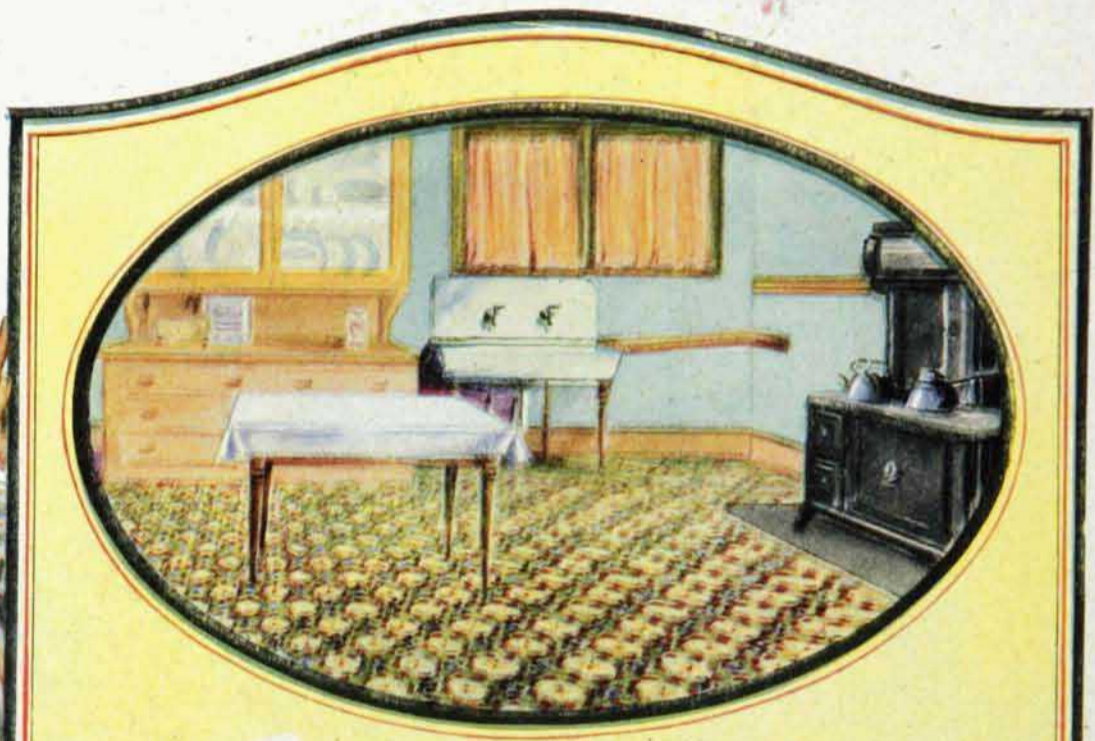
Choisissez votre nuance avec un soin extrême, appliquez-en avec parcimonie et l'illusion d'un teint naturel et jeune sera parfaite. Le Rouge Jonteel est de trois nuances:—Claire, Moyenne et Rouge—si soigneusement choisies que toute femme en trouve une qui s'harmonise parfaitement avec son teint. Employez-les où les couleurs viennent naturellement. Étudiez votre visage. Sur les joues, appliquez le Rouge doucement en allant vers le bas, dans une direction diagonale. Touchez légèrement le bout du menton et les lobes des oreilles. Quelquefois, la plus légère application aux coins extérieurs des yeux ajoute à l'apparence de jeunesse.

Crayon Jonteel  
pour les Sourcils: 35c.

Crayon Jonteel  
pour les Lèvres: 35c.

# Couvre-plancher de Cuisine

Pratique  
Hygiénique  
et attrayant



**Facile à tenir propres et  
souples sous le pied**

De fait, pour la cuisine, il n'y a pas de couvertures de plancher plus satisfaisantes, plus économiques ou plus faciles à tenir propres que les

## LINOLEUM Prélart et Feltol

Ces couvre-planchers, faits au Canada, peuvent être achetés aujourd'hui à des prix plus bas que ceux qui avaient cours depuis des années. Mais ce n'est pas seulement leur bas coût original qui les recommande à la ménagère économe—leurs qualités de résistance à l'usage en font les moins coûteux si on les compare au bois franc ou à tout genre de couvertures de plancher.

Votre marchand se fera un plaisir de vous montrer une grande variété de dessins plaisants en linoléum, préart et feltol, convenant pour n'importe quelle pièce de la maison, ainsi qu'un vaste choix de carpettes en linoléum et en préart dans de nombreux patrons attrayants.

*Aujourd'hui, il est très important, afin d'assurer de l'ouvrage à l'ouvrier Canadien, que vous achetiez des marchandises "Faites au Canada." Insistez donc pour obtenir nos Linoléums, sanitaires, durables et attrayants, ainsi que nos autres produits; vous obtenez des marchandises de qualité, manufacturées pour supporter les conditions climatiques Canadiennes et par là, contribuez à tenir nos ouvriers occupés—pressant besoin par tout le Canada actuellement.*

**Ce qu'est le Linoléum**

Du liège finement moulu scientifiquement mélangé avec de l'huile de lin, posé sur un fond solide de burlap de choix et faisant la plus durable des couvertures de planchers hygiéniques lavables. Résistant comme le fer.

**Ce qu'est le Prélart**

Des pigments choisis sont appliqués, couche après couche, sur un fond de burlap. Le dessin est imprimé et la surface enduite de vernis très résistants à l'usage.

**Ce qu'est le Feltol**

Un couvre-plancher à base de feutre d'un procédé nouveau fait d'une façon semblable à celle du Prélart. La couverture de plancher hygiénique au prix le plus modéré.

Dessin illustré convenable pour l'usage de la cuisine ou du garde-manger.



En vente dans les principaux magasins de nouveautés, à rayons, de meubles, d'articles de ménage et généraux dans tout le Canada.



# La Journée de Vingt Minutes

Par CLÉMENT VAUTEL



Le 1er MAI, 1932, les prolétaires se répandirent dans les rues de Paris en criant :

—Vive la journée de sept heures!

En effet, les "trois huit" ne satisfaisaient plus les "saliés." Était-il tolérable qu'au vingtième siècle, l'ouvrier, l'employé, fussent obligés de consacrer le tiers de leur journée au travail? Ce régime tyrannique ne pouvait durer...

Aussi ne dura-t-il pas. La journée de sept heures fut décrétée après de longues et d'ailleurs inutiles discussions politico-économiques.

Le 1er mai, 1925, les prolétaires défilèrent dans les rues de Paris en lançant ce cri cent mille fois répété : —Vive la journée de six heures!...

Donner le quart de son temps aux bourgeois, aux patrons, aux exploités, c'était, à coup sûr, bien suffisant. D'ailleurs, le machinisme avait fait d'immenses progrès, et le système Taylor permettait d'utiliser plus efficacement la main-d'œuvre. À une époque où il suffisait d'une semaine pour bâtir une maison de six étages et de trois minutes pour ressembler une paire de bottes, il était bien superflu de faire travailler les gens pendant sept longues heures d'horloge... Quelques réactionnaires de l'économie politique, quelques moralistes vieux-jeu combattirent le projet de réforme, mais à quoi bon? Pareille à la peau de chagrin de Balzac, la journée de travail devait se rétrécir sans cesse... La journée de six heures l'emporta.

Le 1er mai, 1928, les prolétaires firent du tapage dans Paris en vociférant :

—Vive la journée de cinq heures!...

C'était bien long encore en un siècle où, grâce à l'aviation, les billets d'aller et retour Paris-New-York n'étaient valables que quarante-huit heures... En 1938, M. Sacha Guity, de l'Académie française, dictait trois actes en trente-sept minutes, vingt-deux secondes, trois cinquièmes; une automobile de 200 HP était terminée onze minutes après le premier coup de lime; des procédés de culture intensive faisaient pousser, dans les serres électriques d'Achères, une génération de choux tous les quarts d'heure.

Puis apparurent successivement, au zénith des réformes sociales :

La journée de quatre heures.

La journée de trois heures.

La journée de deux heures.

La journée d'une heure.

La journée d'une heure dura—si je peux m'exprimer ainsi—exactement un an.

Un apôtre des temps nouveaux avait trouvé, dans l'évangile selon saint Jules Guesde, ce verset prometteur : "En ce temps-là, le machinisme triomphant permettra de limiter à vingt minutes l'effort quotidien des travailleurs."

La journée de vingt minutes!...

Comment ne pas être séduit par ce programme? La C. G. T. n'eut aucune peine à le faire adopter par ses adhérents... Et la journée de vingt minutes devint la journée légale.

**EVIDEMMENT**, il y eut, au début, quelques petites difficultés... On constata, par exemple, que les fonctionnaires consacraient une partie de ces vingt minutes à la confection des cocottes en papier, mais on dut reconnaître que, d'une façon générale, la machine administrative débitait autant de paperasses

qu'à l'époque de la journée de huit heures. D'autre part, le public trouvait un avantage sérieux à cette réglementation: il était certain de ne jamais attendre plus de vingt minutes devant un guichet... Sans doute, le plus souvent, il devait repasser le lendemain et même les jours suivants, mais c'en était fait des stations interminables qui, jadis, lui étaient imposées.

L'application de la nouvelle loi donna lieu à des scènes assez curieuses—que la "journée d'une heure" avait d'ailleurs fait prévoir.

Une bourgeoise dit à la nourrice :

—Nounou, vous entendez, Bébé pleure après son lolo...

—J'entends ben, not' dame.

—Donnez-lui à téter.

—Que non, not' dame. J'avons reçu un mot d'écrit du Syndicat... La journée de vingt minutes, c'est pour nous, nounous, comme pour tout le monde. Vot' p'tiot a tété pendant le temps qu' je vous devions...

Les dentistes abandonnèrent des clients après vingt minutes de soins sans se soucier de leurs cris de douleur; les mécaniciens et les chauffeurs arrêtaient, en pleine voie, des trains remplis de voyageurs, en disant : "Notre journée est terminée, nous repartirons demain"; les déménageurs laissèrent des mobiliers en panne, sous la pluie, en déclarant qu'ils en avaient assez fait ce jour-là... Un incident plus étonnant encore se produisit à la prison de la Santé, le 14 juin 1934, jour fixé pour l'exécution du nommé Plumard, le chef de la fameuse bande des "Monte-en-l'air" qui attendaient, au coin d'un nuage, non loin de la forêt de Bondy, les aviateurs isolés...

Le nommé Plumard fut réveillé, habillé, invité à fumer une cigarette et à boire un verre de rhum, bref, soumis à toutes les formalités habituelles en pareil cas. La toilette était terminée et le moment était venu de conduire le nommé Plumard à la guillotine électrique, quand le bourreau dit à ses aides :

—Mes amis, en voilà assez pour aujourd'hui... Il est l'heure de nous en aller...

—Que dites-vous? s'exclama, stupéfait, le procureur de la République.

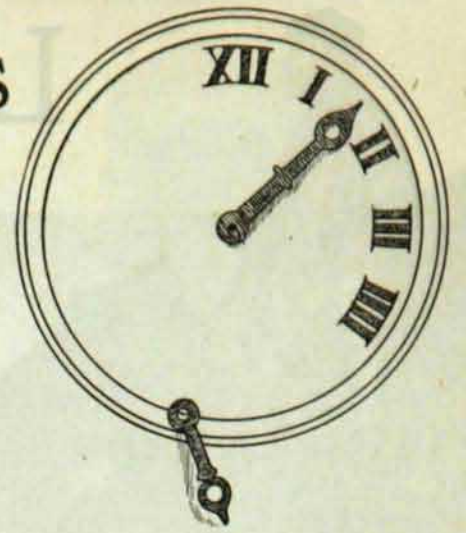
—Je dis que nous viendrons terminer ce petit travail demain matin... Je suis fonctionnaire syndiqué et, comme tous mes collègues, je ne dois à l'État que vingt minutes de travail. Messieurs, j'ai bien l'honneur...

Et, s'adressant au nommé Plumard, il ajouta :

—Excusez-moi, monsieur... Mais vous pouvez compter sur moi pour demain matin à la première heure!

**SOMME** toute, grâce à un outillage perfectionné, la journée de vingt minutes suffisait à la production de l'indispensable, et même du superflu. Des machines écrivaient, calculaient, peignaient, sculptaient, cuisinaient, plantaient, pavaient, pétrissaient, ciraient, accomplissaient avec une discipline et une application merveilleuses la plupart des besognes qui étaient jadis assurées par la main-d'œuvre humaine. Il y avait même des machines qui servaient à table—car les domestiques ne devaient, comme tous les salariés, que vingt minutes de travail à leurs "employeurs."

Les députés et les sénateurs ne siégeaient que pendant vingt minutes, et la République n'en était pas plus mal gouvernée. Les magistrats n'occupaient leurs fauteuils que pendant la durée légale



de la journée de travail; ainsi, ils n'avaient pas le temps de s'endormir et la justice n'y perdait rien. Naturellement, les collégiens ne consacraient que vingt minutes quotidiennes à leurs cours, devoirs et leçons. De nouvelles méthodes universitaires permettaient d'ailleurs de gaver les cerveaux des jeunes élèves comme on gave l'estomac des jeunes oies... Et je dois reconnaître que la moyenne des examens n'en était pas sensiblement plus mauvaise.

Bref, les temps heureux prédits par Jules Guesde et les autres prophètes étaient enfin venus... L'Age d'or commençait: elle devenait une réalité présente, cette "Cité future" que les sceptiques déclaraient n'être qu'une imagination et décevante Icarie. Elle était abolie, la loi édictée dans la Genèse: "Tu gagnes ton pain à la sueur de ton front." En vingt minutes de travail, on n'a guère le temps de transpirer, surtout quand ce sont les machines qui font la grosse besogne.

Il n'y avait donc plus de prolétaires, plus de parias, plus de malheureux, puisque, en somme, il n'y avait plus de travailleurs.

Hélas! Le gouvernement n'avait pas pensé à l'organisation des loisirs... Les citoyens disposaient, chaque jour, de vingt-trois heures et quarante minutes sur lesquelles ils n'en pouvaient consacrer plus de dix ou onze au sommeil. Que faire le reste du temps?

Le cabaret, le cinéma, les balades dans la banlieue? Comme programme, c'était insuffisant—d'autant plus que, même au cabaret, même au cinéma, même sur la ligne de Bécon-les-Bruyères, la journée de vingt minutes sévissait, implacablement.

L'ennui pesa sur Paris, sur la France... Autrefois, l'ouvrier chantait, mais c'était en travaillant. Maintenant qu'il passait sa journée à flâner, il baillait, et son visage était plus sombre qu'à l'époque de la tyrannie capitaliste.

Le gouvernement comprit que la question était grave... Un peuple qui s'ennuie est un peuple qui va faire des bêtises. Le ministère du Travail—devenu à peu près inutile—fut transformé en ministère du Repos.

De nombreux parlementaires, renommés pour leur paresse, avaient tous les titres au nouveau portefeuille. Naturellement, les compétences furent écartées... Et c'est un laborieux qui fut nommé. Il fallait un calculateur...

—Organisons, s'écria cet homme zélé, organisons les plaisirs du peuple... Ce n'est pas le tout de lui donner des loisirs: il faut lui fournir le moyen de les employer agréablement. Créons des bibliothèques, faisons des conférences, conduisons les prolétaires dans les musées, organisons des (Suite sur la page 36)



## L'Art Dentaire chez nos Ancêtres

Par ARTHUR BEAUCHESNE

En 1840 les instruments de chirurgie étaient rares dans le comté de Bonaventure. La paroisse qui possédait un davier prenait les proportions d'une métropole. Quand il fallait extraire une dent, on l'attachait à une ficelle avec un nœud coulant et l'on donnait un coup sec.

Quelquefois ça ne paraissait pas. On répétait alors, secouant à plusieurs reprises la tête du propriétaire; mais il y avait toujours des molaires qui persistaient à ne pas vouloir se déraciner.

L'un des habitants de Carleton en avait une qui le faisait souffrir depuis longtemps. Elle paraissait rivée à la mâchoire inférieure. Toute tentative de l'arracher ratait. Le fait est que l'homme auquel elle tenait tant jouissait d'une conformation physique exceptionnelle. En 1840, il avait trente-huit ans et mesurait environ quatre pieds au-dessus du niveau de la mer. C'était un demi-bossu aux grosses jointures, osseux, n'ayant qu'une épaule et demie, très courbé, marchant les pieds en dedans et le dos de la main droite posé sur l'épine dorsale. Il était tout en racines. Les éléments de la force physique résidaient dans ce corps exigu, mais ses membres ne s'étaient pas développés vu le manque de gymnase dans le voisinage. La V. A. A. de ce pays manquait de fonds.

Quand je vis pour la première fois ce très respectable citoyen, il avait quatre-vingt-cinq ans et tous ses cheveux plats étaient encore noirs. Il mourut

presque centenaire, après s'être marié quatre fois et laissé, outre une réputation sans tache, vingt-deux enfants dont la plupart ont peuplé l'Illinois et le Michigan. Il s'appelait Joseph L..., mais à cause de son apparence comiquement difforme, on l'avait surnommé, par contraste, le "Petit Jésus."

Or, cet homme avait, en 1840, un frère qui étudiait la médecine à Québec et devint par la suite l'une de nos gloires médicales. Ce futur Esculape, dans la troisième année de ses études professionnelles, était descendu en goélette chez ses parents pour deux mois de vacances.

Un dimanche après-midi, alors que la famille réunie au foyer paternel se pressait autour de l'étudiant, la conversation tomba sur la fameuse dent dont la réputation était connue dans toutes les missions de la Baie des Chaleurs.

Le chirurgien en herbe l'examina, la palpa, et, ouvrant sa malle, il en sortit un davier à mâchoire mobile, l'ajusta dans la bouche de son frère et donna le coup de poignet que lui avaient enseigné ses professeurs. La dent ne bougea pas. Recueillant ses forces, le dentiste leva de terre le corps entier de son client et le rassit d'un tas sur le plancher. Clic! Le davier cassa. Un anneau de fer et une partie de la joue du patient roulèrent sur le sol. La dent, cependant, avait été disloquée. "Le pire est fait. L'extraction sera maintenant facile. Apportez-moi du fil à saumon," dit froidement l'homme de l'art.

Après avoir cherché un peu partout, on trouva une brasse de corde à filet. Toute la famille était là. Il pleuvait. Le vent d'Est sifflait dans la cheminée.

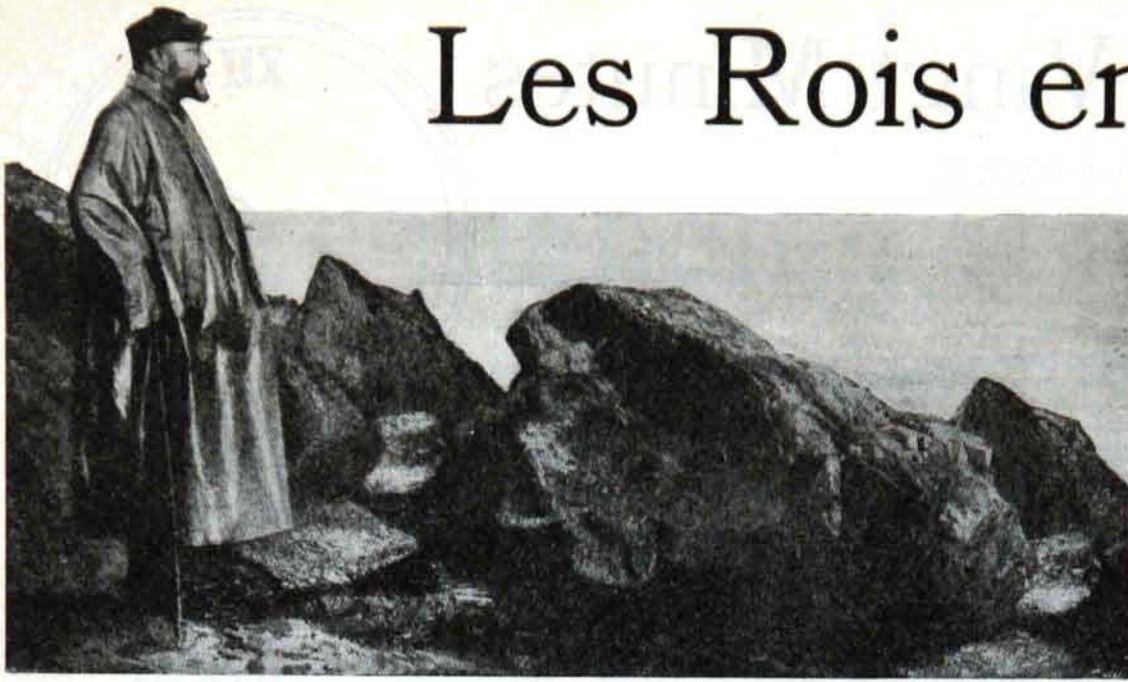
Le docteur—on lui donnait déjà ce titre—noua l'une des extrémités de cette corde à une solive du plafond de la cuisine et l'autre à la dent de Joseph,

puis il couche celui-ci sur le bord de la table. Il se mit alors à raconter une historiette intéressante. Au plus beau de son récit, il tira brusquement la table. Joseph tomba dans le vide, gigota, les bras suppliants, la bouche ouverte, grogna quelque chose, puis s'abattit lourdement sur le plancher, se frappant la tête sur un nœud. La dent pendait au bout de la corde.

Un demi-siècle s'écoula. L'Union du Bas et du Haut Canada se fit et passa. Nous eûmes la Confédération. Gladstone et Disraeli se disputèrent la Grande-Bretagne. L'empire des Indes fut constitué. Napoléon III apparut, régna et disparut. Victor Hugo mourut. La reine Victoria vécut et encouragea les lettres. Parmi les faits qui me touchent durant cette période est celui de ma naissance. Était né depuis quatorze ans déjà, en 1890, je me trouvais un jour dans la maison où la dent du bonhomme Joseph avait été extraite avec tant de succès. Le maître de céans me raconta comment la chose s'était passée. Pour me convaincre, il me conduisit dans la cuisine afin de me montrer la solive qui avait servi à l'opération. Le plafond, blanchi en 1837, avait maintenant la couleur grise des vieux bois. Quelques fils d'araignée noirâtres et poussiéreux témoignaient de l'absence de tout orgueil dans ce foyer patriarcal. On voyait, par les bouts de cordages attachés sur des clous rouillés que le luxe n'avait jamais troublé le calme de cet endroit. Un soulier de bœuf antédiluvien, accroché au-dessus de l'armoire, inspirait le respect des ancêtres. Nous parlâmes du passé. Les chauds rayons du soleil pénétraient par la fenêtre. La chatte ronronnait sous le poêle. Dans le plafond, une ficelle quinquagénaire était roulée autour d'une solive...

La dent était encore là!

# Les Rois en Exil



Ferdinand Ier, ex-tsar des Bulgares, devant l'immensité, rêve sans doute encore à sa grandeur passée...



**I**LS SONT légion, les souverains détrônés par la guerre: que sont-ils devenus?

Étranges destinées, à vrai dire, que celles de certains de ces hommes qui ont connu toutes les joies du pouvoir (et le pouvoir donne bien quelques joies, n'en déplaise aux philosophes) et qui ont subi les déchéances les plus brutales!

Est-ce une simple coïncidence ou l'accomplissement de quelque mystérieuse loi du destin: ce sont les plus puissants, les plus colossalement riches, les plus enviés qui ont été le plus durement frappés!

Il est singulièrement intéressant de soulever le voile qui recouvre l'existence nouvelle de ces ex-grands personnages. Ils ont été assez puissants pour déchaîner sur l'univers une tempête de quatre ans: la tempête a culbuté leurs trônes! Comment, maintenant, les majestés d'hier s'accommodent-elles d'une vie qui leur eût semblé jadis singulièrement méprisable? C'est ce que nous avons voulu savoir.

\* \* \*

**L**E LOHENGRIN impérial, l'homme qui rêvait d'éclipser la gloire de Celui qui dort son suprême sommeil sous le dôme d'or des Invalides, le prince qui voulait dicter les lois de la Prusse caporalisée à la légitime héritière des lois de Rome et d'Athènes, le Conquérant, le Maître-de-l'heure emploie le plus clair de son temps à scier du bois! Il met sa gloire, le Chef-au-Bras-trop-Court, à jeter bas les colosses de la forêt, car il lui faut détruire, toujours, quelque chose. Et il ahanne à scier en bûches les arbres qu'il a abattus. Lors de la dernière visite de son fils, le kronprinz, il lui a fait cadeau d'un rondin de charme dans l'écorce duquel il avait taillé son monogramme impérial au-dessous du chiffre 10,000! C'était là, en effet, le dix-millième qu'il eût débité, et il en était extrêmement fier.

Le temps qu'il ne passe pas à scier du bois, il l'emploie à de longues promenades à pied dans l'immense parc de son château de Doorn. Parfois aussi, quand la pluie tombe, il dicte des notes en vue de ses mémoires ou bien, seul, il écrit fiévreusement de longues pages dont il recopie lui-même le texte sur son papier personnel et dont il brûle les brouillons avec soin. C'est, paraît-il, le document capital qui doit servir à sa justification devant l'Histoire. Quant à sa compagne, la kaiserin, elle souffre cruellement d'une maladie des reins qui se complique d'une maladie de cœur et lui fait passer des journées entières sur une chaise longue, en proie à d'incoercibles crises de suffocation. Le valeureux kronprinz, Frédéric-Guillaume, leur fils aîné, l'homme au profil de lapin, réside à Wieringen et il y meurt d'ennui. Plus de courtisans pour se pâmer à ses plus minces plaisanteries, plus d'aimables jeunes personnes court-vêtues pour charmer ses loisirs. La mer du Nord, plate et terne, étend toujours devant lui son monotone écran. Il n'a pour toute distraction sportive que la pêche à la ligne!

Et par les jours de pluie, alors que le crachin tombe du lourd ciel gris, alors que la ligne des "polders" disparaît sous un voile funèbre, il n'a plus que la ressource d'aller jouer au billard avec les notables du pays, peu soucieux, malgré ses gracieusetés, de tenir le coup contre lui, car il joue mal et n'a pas bon caractère, surtout quand il a trop fêté le vieux schiedam...

\* \* \*

**L'**EMPEREUR Charles d'Autriche, dernier représentant des Habsbourg, qui recueillit le pesant héritage du vieux Franz-Josef eût mérité sans doute

de connaître un destin moins sombre que ne l'est le sien.

Au moins, celui-ci voulut la paix et s'efforça d'en faire florir plus tôt l'avènement dans le monde. Il s'est retiré à Prangins, avec sa jeune femme, l'impératrice Zita de Bourbon-Parme, qui, elle, a vraiment un peu de sang français dans les veines et s'efforça de ne pas faire couler celui de nos soldats. Ses enfants, les petits archiducs, l'accompagnent souvent dans ses promenades et sa fille reste au logis avec sa mère. Ils mènent une existence retirée, patriarcale, très digne et presque pauvre d'ailleurs, car la fortune personnelle des deux ex-souverains n'est pas grande.. Las! Où sont les splendeurs de Vienne? Les palais de Budapest resplendissant leurs dômes dans les flots du Danube, du faite de la haute terrasse de Bude? Où sont les chasses de Godollo? Les magnificences de Schoenbrunn? Les souvenirs de Metternich et de l'Épopée? Où est la couronne de Saint-Étienne dont la croix penche? Où est l'héritage de trente rois? Ils n'ont rien devant eux qu'un paisible horizon de neiges éternelles, l'étincelant azur de la montagne, l'été, et, l'hiver, les joies honnêtes des sports de montagne, les skis, les patins, la luge... Plus de courtisans, plus de gardes! Ils ne sont plus rien...

Ils rencontrent souvent, dans leurs courses solitaires, des exilés qui, réfugiés comme eux, loin des pays où ils vécurent, s'emploient à passer leur temps du mieux qu'ils le peuvent pour lutter contre l'ennui. C'est, en premier lieu, le roi détrôné des Hellènes, Constantin Ier, que le gouvernement de la République française (un peu aidé par le gouvernement britannique) bouta un beau matin hors de son royaume en lui donnant le charitable conseil de ne pas essayer d'y rentrer.

Ce fut vraiment, pour nous qui combattons là-bas de toutes les manières, un soulagement quand on mit Constantin de Glucksbourg et Sophie de Hohenzollern à la porte de la Grèce. L'ex-roi n'a point oublié les jours amers où, sous la protection des troupes envoyées par le général Sarrail et dirigées par le général Regnault, M. Jonnart, haut commissaire et envoyé extraordinaire de la France, le pria de déguerpir au plus tôt. Il n'a pas oublié la dernière journée passée sous les ombrages du château de Tatoï, ni l'embarquement forcé à Oropos devant la masse imposante de l'Eubée et sous la protection d'un beau croiseur de la marine de guerre française. Avec la reine, sa femme, et le prince Georges, héritier du trône, Constantin de Glucksbourg passe le plus clair de son temps à conspirer. Mais, à ce jeu, il a déjà dépensé des sommes considérables et sa bourse s'épuise. Il a fait appel à la générosité de son beau-frère, l'ex-kaiser, mais Guillaume II, fort détaché des biens d'autrui en ce monde, a conseillé au quémandeur de ne pas gaspiller inutilement ses revenus en entreprises vouées à un échec certain dans les circonstances actuelles. Quant à l'ex-reine, elle se l'vre surtout, étant fort portée sur la bouche, aux douceurs de la cuisine allemande. Excellente ménagère et cuisinière émérite, elle confectionne des gâteaux, des entremets, des ragoûts à la manière d'Outre-Rhin, "copieux et bourratifs" assure la cuisinière française qui fut longtemps leur cordon bleu.

Si jamais un jour, ces souverains ruinés se trouvaient dans la cruelle nécessité de gagner leur pain par leurs seuls moyens

personnels, Sophie serait, certes, d'une rare utilité dans la combinaison, car les casseroles n'ont plus aucun secret pour elle et le fameux baron Schenck, d'illustre mémoire, en pourrait témoigner...

L'autre compagnon d'exil de l'empereur Charles et de l'impératrice Zita, est le prince Louis-Napoléon Bonaparte, anciennement général de cavalerie au service de la Russie et vice-roi du Caucase.

Vieilli, fatigué, disgracié aussi, de par la jalouse inquiétude de la feuve impératrice Alexandra, le prince Louis-Napoléon s'est retiré dans sa belle propriété de Prangins, où il élève toutes sortes d'animaux rares. Lui aussi est un exilé, puisqu'une loi ne lui permet pas de rentrer en France. Mais c'est un exilé paisible et point ambitieux, pour qui tous ces événements sont de l'histoire ancienne et qui ne s'émeut guère de ce qui lui arrive... Depuis Napoléon Ier, la famille Bonaparte a pris l'habitude de ces choses!

\* \* \*

**S**OMBRE et méfiant, comme un vieux loup grognon, Ferdinand Ier de Saxe-Cobourg et Orléans, tsar des Bulgares, a fui loin de ses congénères et il s'est terré dans un coin du monde.

Où? Dans l'une de ses terres d'Autriche, non loin de Vienne, qui est l'un des plus antiques apanages de la principauté de Cobourg.

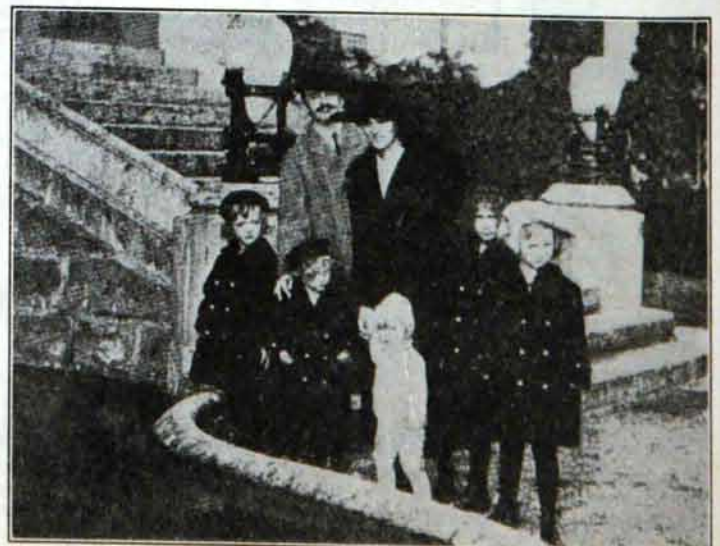
Ce n'est point la misère qui oblige le cauteleux personnage à se cacher, car il est fabuleusement riche, ayant su placer sa fortune personnelle à l'abri de tous les coups du destin. Mais, misogyne et misanthrope, pessimiste, amer, désabusé, revenu de tous les plaisirs pour les avoir épuisés même avant la maturité, il ne veut plus voir personne et, pour se distraire, écrit les souvenirs de sa vie.

Malheureusement, il ne les publiera pas de son vivant et il est probable qu'ils ne feront gémir les presses de l'imprimeur que dans quelques lustres, car il ne veut point que ces mémoires paraissent avant cinquante ans d'ici.

Il consacre à la rédaction de ces pages définitives, six et même huit heures par jour. S'il relate tous les mensonges dont il s'est rendu coupable durant son règne, il faudra trente volumes in-folio pour les contenir. Mais une petite plaquette suffira pour les vérités.

Quand il ne chasse pas les souvenirs dans les sombres et parfois sanglantes clairières de sa mémoire, il lit ou il se fait jouer de la musique. Car ce désenchanté est un artiste et un homme de goût gâté par une effroyable ambition et beaucoup de cabotinage. Ne se fit-il pas, un jour, portraicturer en empereur byzantin? Revoit-il parfois, en rêvant, cette Sofia dont il avait fait une ville propre et presque agréable et le roc noir d'Euxinograde qui était son *den favori*? Revoit-il parfois, en songe, les fastes de sa rentrée triomphale dans Sofia, devant le jardin Boris, par une étincelante après-midi d'octobre 1908, alors qu'il venait de proclamer l'indépendance de la Bulgarie? Et se souvient-il de cet étouffant après-midi du 25 mai 1915, au soir duquel il mit sa signature déshonorée au bas du pacte qui liait la Bulgarie à l'Allemagne pour l'œuvre de mort et de trahison?

Quels cauchemars doivent traverser les rêves de cet homme! Quels spectres sanglants doivent mener la danse dans ses songes conduits par l'ombre épouvantable de Stambouloff aux mains coupées! Et comme on comprend que l'âme lourde de tant de souvenirs tragiques, il ait la hantise de sa fin, la crainte de l'assassinat, et comme la vision du couteau



Charles Ier, son épouse Zita et leurs cinq enfants dans les jardins de leur villa.



Abdul-Hilmi, khédive d'Égypte

de berger Pomak à manche de corne de bélier, à lame acérée et épaisse qui doit mettre, selon lui, fin à sa carrière d'artiste, de poète et de roi... Oui, Néron!

\* \* \*

ABBAS-HILMI, khédive d'Égypte, devant toute sa fortune moralement et matériellement à nos amis d'Angleterre, leur avait fait, quant à son loyalisme, les promesses les plus formelles et s'était engagé, sur l'honneur en même temps que sur le "Koran," à soutenir de toutes ses forces la fortune de l'Angleterre, à lui donner tous les appuis contre tous ses ennemis présents et à venir.

C'était une belle formule. Mais il n'est guère dans l'histoire des peuples que le sultan Saladin, le roi Jean II le Bon et François Ier, qui aient tenu leur parole en de telles circonstances.

Car dès que la Turquie eut commis cette folie de se joindre aux empires centraux, Abbas-Hilmi commença de trahir l'Angleterre et favorisa de toutes ses forces les entreprises de soi-disant nationalistes égyptiens qui venaient pour la plupart en droite ligne de Berlin et autres sinistres lieux. Et puis, l'Angleterre s'étant fâchée à la suite de rapports fort circonstanciés de ses agents diplomatiques, Abbas-Hilmi prit la poudre d'escampette et s'alla réfugier chez les Turcs, ses très excellents amis qui l'accueillirent avec une froideur glaciale car ils ont le mépris incoercible des renégats, quels qu'ils soient. Il sollicita en vain une place dans l'armée turque: les officiers en masse déclarèrent qu'ils le jetteraient hors de leurs rangs si on leur imposait sa présence. Il fallut que le sultan Mehmed V-el-Ghazi le prit comme aide de camp à la suite, pour lui permettre de vivre selon son rang de prince impérial. Durant toute la guerre, il traîna une existence misérable en Turquie et profita du premier prétexte venu pour se rendre en Suisse, puis en Allemagne, puis en Suisse de nouveau. Et il erre, depuis l'armistice, comme une âme en peine, ne sachant à quel parti se résoudre. Il rencontra récemment, à Genève, Essad Pacha et lui demanda:

—Que feriez-vous si vous étiez à ma place?

Essad, silencieusement, prit dans sa poche un revolver et le lui montra... Mais l'autre ne voulut pas comprendre ce dramatique conseil et s'en fut.

\* \* \*

QUELLE destinée tragique fut celle du tsar Nicolas II!

Comme toutes celles des Romanoff, d'ailleurs, si l'on en croit les indescrétions de l'histoire. Mais la sienne dépasse en horreur les plus affreuses infortunes connues. Se souvient-on encore des incidents tristement prophétiques qui marquèrent le début de son règne, la sanglante cohue qui vit près de deux mille morts dans le Champ des Moineaux, près de Moscou, à la veille même du couronnement.

À un siècle et demi de distance, la fatalité voulait que le règne de Nicolas II commençât comme le règne de Louis XVI, par de la souffrance et de la mort. Et ce ne fut pas, hélas! le seul point de ressemblance entre les deux règnes, et la fin de toute la famille impériale de Russie—l'empereur fusillé dans une maison d'Ekaterinbourg, l'impératrice, les grandes-duchesses et le tsarévitch brûlés vifs par une horde aux environs de la même ville après avoir subi les outrages les plus odieux—font trouver presque humains les supplices infligés à la reine Marie-Antoinette et à son royal époux.

De quelle splendeur et de quelle joie, cependant, n'avaient-ils pas été entourés dans la plus grande partie de leur règne? Il faut avoir vécu quelques heures de leur existence de jadis pour se rendre compte de toute la profondeur de leur chute. La vie de tous les jours au palais d'Hiver—avant les jours noirs de la guerre russo-japonaise qui vit le premier écroule-

ment et marqua le début de la ruine de la Russie des tsars—était un perpétuel enchantement.

Un luxe invraisemblable les entourait et leur fortune personnelle atteignait la somme fabuleuse de sept cent millions de roubles d'or sans compter les pierres et les bijoux dignes des contes de fées. Au bas mot, cette fortune atteignait cinq milliards de francs.

L'empereur de Russie avait si parfaitement le sentiment de ce qui l'attendait dans l'avenir qu'il essaya de se soustraire à sa destinée par la fuite.

En 1905, le 4 août, sous le facile prétexte d'une croisière dans la mer Baltique, nécessitée par la santé de l'impératrice, il fit embarquer secrètement ses pierres les plus précieuses, ses plus beaux bijoux et des caisses d'or monnayé et en lingots. On lesta ainsi le *Standard* et l'*Etoile-Polaire*, ses deux yachts qui, le soir même, partirent de la baie d'Oranienbaum pour l'Angleterre où la tsarine-mère avait déjà demandé asile, pour elle et ses enfants, à sa sœur la reine Alexandra.

Mais un des familiers du tsar, germanophile jusqu'aux moelles, prévint Guillaume II qui, épouvané à l'idée de cette fuite qui allait livrer la Russie tout entière à la révolution et à l'anarchie, vint barrer la route aux fuyards avec tous les bateaux de la flotte allemande que l'on avait pu faire appareiller aussi brusquement à Wilhelmshafen. Et ce fut le prétexte de cette fameuse entrevue de Bjoerkoe sur laquelle, quelque temps avant sa mort, le comte Witte a donné de si curieux renseignements et où Guillaume II arracha à la pusillanimité de Nicolas II la signature d'un accord par lequel le tsar s'engageait en cas de guerre à ne pas venir au secours de la France!

Ce traité fut, par la suite, annulé comme non valable par l'intervention de Witte au temps où il disposa de la toute-puissance, car, la confiance du souverain lui étant enfin rendue, il avait pu esquisser un plan de réformes qui lui tenaient à cœur. Mais il n'eut pas le temps de le réaliser...

\* \* \*

DE TOUS les souverains détronés de par la volonté de leur peuple, l'ex-roi de Portugal, Manoel II est certainement le plus heureux. La révolution qui lui coûta la couronne du Portugal et de l'Algarve, n'endommagea qu'une corniche du domaine royal d'Ayuda et ne coûta que quelques vitres au couvent des capucins que trois bataillons, cependant, mitraillèrent toute une nuit. Les souverains purent assez paisiblement partir pour Oporto où le frère du roi défunt comptait encore d'assez nombreux partisans et de là, fuir en Angleterre où la reine Amélie retrouva l'appui de son frère. Elle possédait heureusement pour elle et son fils, une respectable fortune personnelle qui lui permit de faire bonne figure à Twickenham.

Jeune, aimable, distingué, bon marin et bon sportsman, le jeune roi fut bientôt la coqueluche de Londres et eut de retentissantes aventures, notamment avec une jeune ballerine dont il fit la fortune.

Manoel II a renoncé joyeusement au trône et n'a rien fait jusqu'à présent pour le reconquérir. Il trouve (non sans bonnes raisons pour cela) que l'existence de simple particulier, riche et titré, vaut bien la situation de roi constitutionnel. Il s'adonne à toutes ses fantaisies et le mariage ne lui en a fait perdre aucune! Il est gai, entouré de joyeux vivants: que lui faut-il de plus pour être heureux? Un peu d'or? Soyez tranquille, il n'en manque pas.. Et d'ailleurs, il s'en montre assez peu soucieux, au grand émoi de la royale famille d'Orléans où... l'économie la plus stricte est en honneur depuis toujours!



Manoel II et son fidèle compagnon



Abd-el-Aziz, sultan du Maroc

DÉTRONÉ, lui aussi, par la volonté des Yougoslaves et des Monténégrins, le roi Nicolas de Monténégro, beau-père du roi d'Italie, vit très tranquillement en France et en Italie, des rentes... que lui font les Alliés.

Son fils Danilo, ex-héritier du trône de Cettigné, ayant écouté d'une oreille un peu trop complaisante les propos que lui tinrent les Autrichiens, ne peut pas jouir des mêmes bienfaits. Il ne doit pas connaître pour autant les affres de la misère et de la faim...

Parfois, à Neuilly, on rencontre un vieux monsieur corpulent, à la forte moustache grise coupée en brosse et qui, suivi d'un serviteur muet comme la tombe, promène paisiblement un couple de chiens à l'aspect féroce. Qui donc, dans ce passant âgé, en paletot noir et chapeau melon, reconnaîtrait l'homme qui, en tirant le premier coup de canon dans les Balkans en 1912, ébranla sur les cimes du futur l'avalanche qui en 1914, faillit écraser la vieille Europe et en modifia complètement l'aspect.?

\* \* \*

EXILÉ, lui aussi, le kronprinz Ruprecht de Bavière traîne en Allemagne, en Prusse, en Suisse, en Hollande, une existence de forçat. Il n'a, d'ailleurs, que ce qu'il mérite, le dur reître qui, frère de la reine de Belgique, laissa, en 1915, ses propres soldats profaner ignominieusement, le jour de la sainte Elisabeth, le buste de marbre de sa sœur.

On n'aurait rien à lui reprocher—car il s'est courageusement conduit pendant la guerre et il fut toujours présent parmi ses soldats!—s'il n'avait fait preuve de la plus sadique cruauté envers les populations belges. Ainsi commence à se réaliser une prédiction qui lui fut faite en 1900, selon laquelle il doit mourir dans l'abandon et l'oubli...

Enfin, pour clore la liste, vient le sultan du Maroc, Moulay-Abd-el-Aziz, qui perdit son trône dans des circonstances qui sont encore présentes à la mémoire de tous.

Plus heureux que la plupart de ses semblables, l'ancien sultan vit dans sa patrie, sous la protection du gouvernement français qui lui assure un train d'existence tout à fait convenable.

D'ailleurs, peu ambitieux, peu porté à faire acte de souverain ou de prétendant nonchalant et faible, Moulay-Abd-el-Aziz ne demande rien de plus que de vivre en paix parmi ses femmes, ses phonographes et ses armoires à glace. Déchargé de tous les soucis du gouvernement, il vit en bon rentier, et se réjouit d'être à peu près certain de passer ses jours de façon normale, grâce à la France. Sans elle, on lui eût probablement crevé les yeux et on l'eût jeté dans un cul de basse fosse pour y terminer ses jours misérables dans la souffrance et le mépris. Car, si civilisé qu'il soit à l'heure actuelle, le Marocain, en 1907, avait encore dans l'âme nombre de petits coins où sommeillait la brutalité féroce du moyen âge. Et mieux vaut pour Moulay Abd-el-Aziz, que le Maroc ne soit pas resté ce qu'il était à l'avènement de Moulay-Hafid...

#### Pensées

Dans la vie de toutes les femmes, il est un moment où elles comprennent leur destinée.—H. DE BALZAC.

Un cheveu de femme tire plus que six chevaux.—(Proverbe Grec.)

Les morts dorment en paix dans le sein de la terre; ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.—ALFRED DE MUSSET.

Les femmes, les chats et les oiseaux sont les créatures qui passent le plus de temps à leur toilette.—C. MODIER.

Les médecins soignent les nourissons en traitant la nourrice; pour élever les fils, formons les mères.—G. M. VALTOUR.

LA mi-saison d'hiver est le temps où il est le plus difficile de suivre le régime qui veut que l'on serve beaucoup de légumes. Nous n'avons plus guère à notre disposition que les racines et les légumes en conserve, avec ce résultat qu'ainsi limités nous sommes considérablement ennuyés par l'usage répété de ces articles.

Essayez toutes ces bonnes choses. Vous verrez que chacune justifie pleinement le nom qu'on lui a donné.

MADAME MARIE JACQUES dit que, parmi les choses qu'elle aime à se rappeler des pays nombreux qu'elle a visités, il faut compter les choses qu'elle a mangées. Souvent rien, dans un plat, ne nous a frappé spécialement au moment où on l'a dégusté et il avait cependant quelque chose qui fait que l'on s'en rappelle avec

autant de plaisir que des gens et des choses que l'on a vues. Il est, par exemple, certains plats de légumes dont le souvenir est à peu près ineffaçable. Quand ils sont bien faits, on n'y trouve ni croquants, ni durillons; cela veut dire qu'ils ont été bouillis à point. Voilà ce qu'une cuisinière avisée ne doit pas perdre de vue, chaque fois qu'elle prépare des légumes.

#### Carottes en Timbale

PRÉPAREZ une purée de carottes, cassez-y 3 ou 4 œufs pour la tenir ferme, beurrez un moule uni ou une petite casserole, mettez-y la purée en la couvrant de petits morceaux de beurre frais et faites-la cuire trois-quarts d'heure au moins dans un four chaud. Quelques minutes après l'avoir sorti du four, renversez-la avec précaution sur un plat rond. Versez dessus un jus-coulis très concentré ou une sauce à votre choix.

Si vous voulez rendre cette timbale plus légère, vous pouvez y ajouter un blanc d'œuf monté en neige.

#### Choux au Beurre

LE PRÉCIEUX légume, employé dans les soupes, les potages et comme garniture, se conserve, en hiver, en le suspendant, la tête en bas, dans un endroit frais. Il y a deux espèces de choux: le chou frisé et le chou à feuilles lisses.

# Les Légumes à l'Honneur

Comment on peut obvier aux inconvénients de la mi-saison en variant les mets les plus ordinaires.

par JEANNE QUEMENEUR

Le chou frisé est de meilleure qualité que le chou à feuilles lisses; ses feuilles sont plus fines et son goût moins fort. Le chou, de quelque manière qu'il soit apprêté, doit toujours être cuit à l'avance, entier ou en feuilles, dans de l'eau salée.

Il n'est pas inutile de dire que, pour adoucir le goût du chou et diminuer l'odeur qui se répand dans la cuisine et même au dehors, il sera prudent de mettre dans l'eau, en même temps que le chou, de la mie de pain enfermée dans un linge blanc; ceci aura un excellent effet.

Préparez des choux très proprement choisis et lavés, enlevez les trognons et les grosses feuilles, puis mettez-les dans la casserole, après les avoir bien égouttés; hachez-les très grossièrement, à l'aide du couteau; ensuite, ajoutez un gros morceau de beurre, une légère pincée de poivre et un peu de noix de muscade, au goût. Laissez à peine fondre le beurre en crème, dressez les choux en pyramide et servez-les comme légume ou, à votre choix, comme garniture avec les viandes bouillies.

Le beurre ne doit pas être épargné dans la préparation des choux, afin de suivre le dicton bien connu: "Faire les choux gras."

#### Carottes à la Sauce Poulette

FAITES revenir des petites carottes nouvelles, laissées entières, ou coupées en tranches ou en petits carrés, si elles sont vieilles et trop grosses, avec du sel dans du beurre frais, sans leur laisser prendre couleur; ajoutez ensuite une petite pincée de farine; mouillez-les avec du lait ou du bouillon et laissez mijoter jusqu'à ce qu'elles soient cuites. Liez-les, au moment de servir, avec un ou deux jaunes d'œufs, un morceau de beurre frais. Relevez-les avec un filet de vinaigre et un peu de poivre blanc.

Vous pouvez remplacer le poivre et le vinaigre par une pincée de sucre en poudre, mais, dans ce dernier cas, elles ne peuvent pas être employées comme garniture.

#### Chou-fleur à la sauce Blanche

ACHÉTEZ un chou-fleur à pomme blanche, non taché; coupez le trognon assez près pour que le chou puisse se tenir en dôme sur le plat. Enlevez les feuilles et pelez un peu chaque branche, à la surface. Regardez minutieusement s'il n'y a pas de chenilles. Mettez-le cuire dans assez d'eau salée, en ébullition, pour qu'il baigne.

Il est essentiel que le chou-fleur soit cuit comme les asperges, c'est-à-dire croquant, sans être résistant.

Faites une sauce blanche que vous mouillez avec l'eau dans laquelle le chou-fleur a cuit, s'il n'est pas d'un goût trop fort. Dressez ensuite le chou-fleur, bien égoutté et versez la sauce blanche dessus. Il est cependant de meilleur genre de le servir dans une saucière à part.

La méthode d'apprêter le chou-fleur en sauce blanche est celle qui est le plus en usage.

Quant à la durée de la cuisson, elle varie, selon la saison, entre 20 minutes et une demi-heure.

#### Navets à la Sauce Blanche

COUPEZ les navets de la forme qu'il vous plaira, salez-les et faites-les revenir dans du beurre, sans leur laisser prendre couleur, puis saupoudrez d'une pincée de farine; mouillez-les avec de l'eau ou du bouillon; liez-les ensuite, au moment de servir, avec deux jaunes d'œufs, du beurre frais et relevez-les avec un peu de poivre ou de la noix de muscade.

Vous pouvez ajouter dans les navets à la sauce blanche une gousse d'ail écrasée ou un peu de fromage râpé, à votre goût.

#### Choux Farcis en Feuilles

LORSQUE vous ne voulez pas faire des choux farcis entiers, il vous est facultatif de prendre un chou, feuilles par feuilles et de les faire cuire à l'eau salée et d'en former de petits bouquets que vous garnissez d'une farce, grasse ou maigre selon le goût, puis que vous mettez ensuite gratiner.

#### Sauce Tomate

FAITES une purée de tomates. Mettez, dans une casserole un morceau de beurre, de graisse ou de l'huile, ajoutez une cuillerée de farine que vous faites revenir, sans prendre couleur. Versez-y ensuite la purée de tomates, poivrée et salée; mouillez avec de l'eau ou du bouillon. Laissez mijoter pendant 10 minutes cette sauce qui doit être plutôt claire que trop épaisse.

Quelques cuisiniers ne mettent pas de farine dans la sauce-tomate. Cette méthode est bonne mais la sauce, au lieu d'être liée et lisse, est grainée. On peut ajouter à la sauce tomate une gousse d'ail écrasée ou un morceau de beurre frais, au moment de servir.

# Garnitures de Noix de Coco

Une Manière simple de Varier et de Rehausser des Plats Ordinaires.

VOUS savez comme nous aimions tous, quand nous étions petits, les histoires d'aventures et nous n'avons peut-être pas tous oublié l'attrait qu'avait, dans nos jeunes imaginations, le pays mystérieux des mers australes.

Quand les Chercheurs de Trésors visitaient une île des tropiques, en se guidant sur une carte secrète, ou quand le navire de notre héros n'échappait à la rapacité cruelle des pirates que pour aller s'échouer sur les bords d'une île inconnue, c'est alors que nous commençons déjà à apprécier, avec nos intéressants naufragés, tout le charme utile de la noix de coco.

Quel que fût l'aliment imprévu mis à la portée du voyageur, nous étions sûrs de retrouver, chaque fois, la noix savoureuse. Les aventuriers mangeaient la chair du coco, buvaient son lait, se fabriquaient des ustensiles avec sa coquille. La noix de coco ne joue pas chez nous le rôle essentiel que nous lui trouvons dans l'histoire des grandes aventures, mais elle n'en joue pas moins un rôle délicieux.

Il y a un air de fête dans cette neige de coco que l'on répand sur un plat de fruits émincés, sur un pudding, sur une gelée. Elle donne du ton à la salade et vous la fera aimer. Elle donne de la consistance à un mets léger, elle allège un mets lourd. Et plus nous la connaissons, plus nous l'aimons. Les recettes suivantes sont de beaux exemples des usages très variés auxquels on peut la faire servir.

#### Gâteau à la Noix de Coco

UNE demi-tasse de 2 1/4 tasses de farine.  
beurre. 2 cuillerées à thé de  
1 1/2 tasse de sucre farine  
3 œufs 1 cuillerée à thé de  
1/4 tasse de lait. vanille.

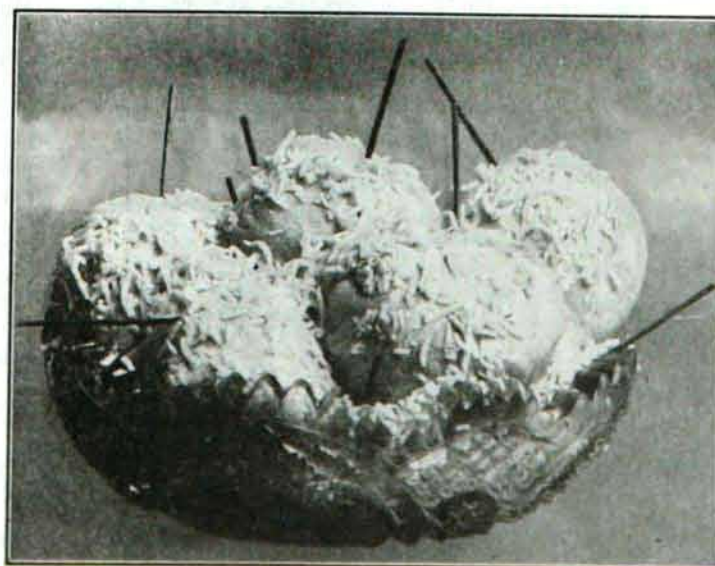
Mélangez en crème le beurre et le sucre, ajoutez les jaunes d'œufs et battez jusqu'à ce que ce mélange soit léger. Passez au tamis la farine et la poudre à pâtisserie et ajoutez-les au mélange, ainsi que le lait, puis, finalement, ajoutez les blancs d'œufs et la vanille. Faites cuire dans un plat peu profond et coupez le gâteau de différentes formes, rondes, carrées, losangiques, etc. Recouvrez avec la glace suivante:

1 tasse de sucre granulé, 4 cuillerées à table d'eau bouillante, le blanc d'un œuf, 1/2 cuillerée à thé de vanille, 1/2 tasse de noix de coco.

Faites bouillir l'eau et le sucre jusqu'à ce que le sirop fasse des fils sur la cuiller. Battez le blanc d'œuf très ferme et ajoutez-le lentement au sirop, en battant constamment. Quand la glace est de bonne consistance pour être étendue, ajoutez la vanille. Glacez les gâteaux et saupoudrez très épais avec de la noix de coco.

#### Pouding à Plumes

UNE tasse de noix de 2 tasses de croûtes de pain  
coco 3 œufs  
1 pinte de lait Extrait de citron



Les enfants aimeront n'importe quels petits gâteaux glacés et recouverts de noix de coco et piqués d'un bâton de cannelle.

Faites tremper la noix de coco dans le lait, 2 heures, mélangez aux croûtes de pain et aux œufs battus bien légers. Ajoutez quelques gouttes d'extrait de citron et faites cuire trois-quarts d'heure dans un four à chaleur modérée. Servez avec ce pudding la sauce suivante:

4 cuillerées à table de beurre mis en crème et ajoutées à une demi-tasse de sucre en poudre, puis humec-

tez avec un peu de crème. Aromatisez de quelques gouttes d'extrait de citron.

#### Noix de Coco pour Remplissage des Gâteaux

SI VOUS voulez faire un délicieux gâteau étagé à la noix de coco, faites en double la quantité de crème bouillie, en suivant les instructions déjà données ci-dessus. Ajoutez au mélange, en brassant, la noix de coco, puis étendez généreusement entre les rangs du gâteau. Saupoudrez le dessus du gâteau avec de la noix de coco, après l'avoir glacé.

#### Gâteau de Maïs (Johnny Cake)

VOTRE bon pain de maïs sera accueilli avec un enthousiasme tout nouveau, si vous le variez quelquefois en y ajoutant une demi-tasse de noix de coco. La recette suivante donne un excellent gâteau de maïs et ne demande que quelques minutes.

1 tasse de farine  
1/2 tasse (bonne mesure) de farine de maïs.  
1 œuf  
1 cuillerée à thé de crème de tartre  
2 cuillerées à table de sucre  
1/4 cuillerée à thé de sel  
1/2 cuillerée à thé de soude  
1 tasse de lait frais

Passez au tamis la farine, la crème de tartre et la soude; mélangez avec la farine de maïs, le sucre etc.; ajoutez, en brassant, l'œuf battu, le lait et la noix de coco. Faites cuire vingt minutes.

#### Biscuits à la Noix De Coco

UNE demi-tasse de beurre ou d'oléomargarine  
1 tasse de sucre  
1 œuf  
1 cuillerée à thé de crème de tartre  
4 tasses de farine  
1/2 tasse de noix de coco

Mélangez en crème le beurre et le sucre ensemble et ajoutez l'œuf bien battu. Faites dissoudre la soude dans environ 1/2 de tasse d'eau bouillante. Ajoutez au mélange la farine et la crème de tartre, passées préalablement au tamis. Étendez, très mince la pâte sur la planche à pâtisserie, saupoudrez généreusement de noix de coco et étendez de nouveau. Coupez de formes variées et faites cuire dans un four à chaleur modérée, environ douze minutes.



**ALIMENTATION** des invalides ou des convalescents offre toujours un problème difficile pour celui qui n'a pas l'habitude de préparer des régimes spéciaux. Le docteur recommande un "régime léger" ou un "régime de lait" ou autre chose de même genre, mais il ne donne pas les recettes des plats qu'il recommande.

Il ne nous dit pas davantage comment vaincre les petites difficultés qui se présentent avec chaque régime, comme, par exemple, le peu de goût que manifeste un malade pour le lait ou les œufs présentés sous leur forme ordinaire. Nous donnons ci-dessous quelques recettes que l'on retrouve le plus fréquemment dans la composition des régimes recommandés aux malades et aux invalides. Nous suivons en cela les conseils d'un diététiste attaché à l'un de nos grands hôpitaux.

On y ajoute quelques règles additionnelles qui contribueront, autant que sa préparation elle-même, à faire accepter une nourriture par le malade. La variété est essentielle, le plat qui aurait été accepté avec plaisir une première fois pourrait tout aussi bien être repoussé la seconde fois, surtout si sa répétition est trop rapprochée.

Un service élégant, avec ce cachet qui charmera l'œil, tout en invitant l'appétit, pourra gagner un moment la faveur du patient. On n'usera qu'avec infiniment de discrétion des assaisonnements et des aromates; le palais d'un malade est très souvent extraordinairement sensible. Sans doute, il faut flatter le goût, l'insipidité étant toujours insupportable pour un appétit indifférent.

**Blanc d'œuf à l'Orange**

L'ARRIÈRE-GOÛT d'une orange ou d'un citron est très bon pour un malade souffrant de la fièvre. De même, l'albumine qui se trouve dans le blanc d'un œuf est très nourrissante et très facile à digérer. Préparation:

- Les jus d'une orange.
  - Sucre au goût.
  - 1/4 de tasse d'eau.
  - Le blanc d'un œuf.
- Séparez bien le blanc d'œuf et ajoutez-le à l'orange; ajoutez le sucre et brassez jusqu'à complète dissolution. Coulez, et, si nécessaire, faites geler.

**Thé de Bœuf**

TOUT bouillon que l'on fait pour les malades doit être préparé avec soin. On portera une attention spéciale à l'enlèvement de la graisse sur le bouillon et surtout à l'assainissement.

# Pour les Convalescents

## Comment Préparer les Plats Spéciaux Recommandés aux Personnes Malades ou Convalescentes

- 1 livre de bœuf maigre et juteux.
- 1 chopine d'eau.
- 1/4 de cuillerée à thé de sel.

Enlevez soigneusement les gras et la peau du bœuf et coupez en petits morceaux. Laissez tremper le bœuf dans l'eau et le sel environ 20 minutes. Ce procédé fera sortir le jus, ce qui est très désirable surtout si c'est du bouillon que l'on veut obtenir.

Laissez tremper 20 minutes, puis renversez dans une casserole et laissez chauffer lentement en

*Que les mets chauds soient vraiment chauds, les froids vraiment froids et que tout soit servi avec grâce.*



tournant jusqu'à ce que le liquide devienne d'une teinte rouge brun et le bœuf d'une teinte pâle et sans jus. Ne laissez jamais venir à point d'ébullition, car l'albumine que vous voulez garder dans le liquide se durcira et formera de petites particules brunes, enlevant ainsi au clair liquide son principe

nutritif important et ne laissant tout au plus qu'un simple stimulant.

Une custarde de thé de bœuf est très bonne.

Préparation:

- 1/4 de chopine de thé de bœuf.
- Les jaunes de 2 œufs.
- Le blanc d'un œuf.
- Sel.

Battez parfaitement le blanc et les jaunes d'œufs et ajoutez au thé de bœuf. Assaisonnez au goût. Mettez dans un moule bien beurré et recouvrez avec un papier beurré. Placez le moule dans un récipient contenant un peu d'eau bouillante. Mettez le couvercle et laissez bouillir lentement environ 20 minutes jusqu'à ce que la custarde soit bien prise. Elle peut être servie chaude ou froide.

**Eau d'Orge**

ON PRESCRIT souvent l'eau d'orge ajoutée au lait. On peut aussi l'aromatiser avec du jus de fruit et du sucre, ou s'en servir pour faire le chocolat. L'eau d'orge est un astringent et ne doit pas être donné là où l'on combat la constipation.

- 1/2 tasse d'orge.
  - 1 1/2 tasse d'eau froide.
  - Sel.
- Lavez bien l'orge et mettez cuire à l'eau dans un bain-marie. Laissez cuire lentement environ six heures.

**Bouillon de Poulet**

QUAND le bouillon devient le mets important et que la viande n'est plus que secondaire on retire du poulet tout le jus possible tel que déjà indiqué pour le thé de bœuf.

Mettez cuire le poulet dans une casserole dans environ une pinte d'eau; si le bouillon n'est pas pour être servi à un malade, ajoutez quelques légumes et assaisonnements; comme, par exemple, du céleri haché fin, une carotte et un oignon émincés, deux clous de girofle, un peu de maïs et du percil haché fin—les épices seront mises dans un petit sac de coton.

Faites mijoter lentement le poulet environ 2 heures, puis coulez le liquide. Pour un convalescent on pourra ajouter au liquide le blanc de poulet coupé en petits morceaux et on y ajoutera un peu de riz bouilli. Les carottes seront coupées de différentes formes.

**Pour les Malades**

VOICI une recette française pour la confection d'un plat très nourrissant et qui, généralement se digère bien même par les (Suite sur la page 38)

# Plats Économiques pour le Dîner

Où l'on retrouve la cuisine française conservée dans la Province de Québec



LA CUISINE française a de tout temps remporté tous les suffrages mais combien de gens de chez nous, qui ont visité la vieille mère-patrie, ont retrouvé là-bas la source de nos traditions culinaires. Et plus d'un mets, dégusté en France, avait cet avantage particulier de nous rappeler la patrie lointaine.

Ceux qui ont quelque peu parcouru nos campagnes, je veux surtout parler de nos plus vieilles paroisses, celles du Nord et du Sud de la Province de Québec, savent le soin jaloux avec lequel on a gardé, dans nos familles, les plus saines traditions culinaires. Si nous avons un Brillat Savarin, il pourrait écrire de longues pages sur notre bœuf à la mode et rééditer, pour nous, ce que son homonyme et prédécesseur a dit, savoir: "La découverte d'un mets nouveau fait plus pour le genre humain que la découverte d'une étoile."

Nous donnons ci-dessous quelques recettes françaises qui, on le verra, sont bien des recettes de chez nous. Il s'agit des viandes économiques pour le dîner de famille.

**Bœuf à la Mode**

CHOISISSEZ un morceau de 4 à 6 livres dans la tranche de bœuf; piquez-le de lardons coupés gros comme le petit doigt, relevez-le avec des pointes d'ail coupées très minces, selon le goût.

Ceci fait, vous mettez le bœuf dans une casserole ou une coquille en fonte, avec quelques morceaux de poitrine de lard salé ou du jambon cru, un ou deux pieds de veau flambés et passés à l'eau bouillante pour enlever le goût trop prononcé de gélatine, un bouquet de thym et de laurier attachés, du poivre, peu de sel, à cause du jambon déjà salé, une garniture de quelques carottes, un peu de sauce piquante pour donner au bœuf une couleur dorée et brillante, un verre et demi d'eau. Cette opération finie, laissez mijoter le tout ensemble à l'étouffée au four, pendant 5 ou 6 heures, en ayant soin de n'arroser de temps en temps le bœuf qu'avec son jus; une heure avant sa parfaite cuisson, ajoutez une garniture de petits oignons.

Lorsque le bœuf est destiné à être servi chaud, il doit être accompagné de carottes et d'oignons; s'il doit être servi froid en gélatine, vous le placez dans un plat creux avec les pieds de veau et le jambon, ensuite vous passez au tamis le jus-gelée, en ayant soin de bien le dégraisser à l'aide d'une cuiller à bouche; vous ajouterez aussi les carottes, mais pas les oignons qui ne servent guère étant froids.

Le bœuf à la mode ainsi préparé est un excellent mets et surtout un bon plat de résistance et de ressource.

**Bœuf Bouilli à la Mironton**

COUPEZ le bœuf et une garniture d'oignons en tranches très minces; faites sauter le tout ensemble dans la poêle ou dans un sautoir, sur un petit feu, avec du beurre ou de la graisse; ajoutez une pincée de sel, poivre et relevez ce mets, au moment de servir, avec un filet de vinaigre, au goût.

Vous pouvez, pour augmenter le volume de ce plat, y joindre quelques pommes de terre coupées en tranches, comme les oignons, très minces, c'est essentiel.

Le bœuf, ainsi préparé, fait un très bon plat de déjeuner qui est peu coûteux.

**Blanquette de Veau**

LES morceaux choisis pour la blanquette de veau sont l'épaule, la poitrine et le collet de préférence aux autres parties.

Prenez deux livres de veau que vous coupez en morceaux gros comme deux doigts. Cela étant fait, mettez dans une casserole ou une coquille en fonte indistinctement, assez de beurre (ou de la graisse bien préparée); lorsqu'il est fondu à goût de noisette, faites légèrement revenir les morceaux de veau sans prendre couleur, pendant dix minutes environ, avec une pincée de sel. Lorsqu'ils sont à point, saupoudrez le tout avec une ou deux cuillerées de farine, selon que vous voulez avoir une sauce plus ou moins abondante. Laissez-la un instant perdre son goût sur la plaque du fourneau, ensuite mouillez la blanquette avec de l'eau de manière à ce qu'elle baigne. Faites-la cuire à petit feu, en ayant soin de remuer la sauce avec la cuiller en bois, afin de la rendre lisse. Aromatisez le tout d'une pincée de poivre blanc, un bouquet garni que vous enlèverez au moment de servir, ainsi qu'une garniture d'une ou deux douzaines de petits oignons. Laissez mijoter la blanquette pendant une heure. Au bout de ce temps, elle doit être à point de cuisson.

Dressez les morceaux de veau avec les oignons autour, sur un plat que vous tenez au chaud; passez la sauce au tamis, si vous le jugez nécessaire, puis liez-la, si vous le désirez, avec un ou deux jaunes d'œufs,

agrémentés d'un gros morceau de beurre frais et d'un filet de vinaigre pour la relever et obtenir une sauce onctueuse et de bon goût dont vous masquez les morceaux de veau.

L'on peut ajouter dans la blanquette, pour l'augmenter et la rendre plus fine, des champignons cuits à l'avance et mettre au-dessus, pour l'orner, quand elle est dressée, des croûtes de pain coupées en forme de cerf-volant et frites dans le beurre.

**Civet de Lièvre**

DEPOUILLEZ un lièvre de sa peau; otez l'intérieur et coupez-le par morceaux pas trop gros. Ceci fait, mettez dans une casserole ou une coquille en fonte indistinctement, au goût, assez de beurre (de la graisse ou de l'huile); lorsqu'il est bien chaud, faites-le lentement rissoler sur un feu ardent, chose essentielle, pour que le civet ne languisse pas et, pour l'empêcher

**Lisez "La Canadienne"**

- S'il est une recette spéciale que vous désirez avoir
- Si vous voulez servir un plat nouveau à votre réception
- Si vous êtes en quête de suggestions pour vos menus.

de faire l'eau, ajoutez le sel en même temps.

Lorsque le civet est de belle couleur dorée, vous le saupoudrez d'environ deux cuillerées de farine. Laissez-le un instant perdre son goût à petit feu, sur la plaque du fourneau, ensuite mouillez le tout avec du vin rouge ordinaire. Aromatisez le civet avec un bouquet de thym et une feuille de laurier attachés, que vous enlèverez au moment de servir; laissez bouil-

(Suite sur la page 38)

# Les Tailles Longues Sont Élégantes et Gracieuses



**6739**—Robe de taffetas orchidée et d'organdi crème. Des ruchés de soie, posés en spirales, garnissent la jupe d'organdi, large et bien froncée.

**6740**—Robe de crêpe de Chine gris brodée avec jours-échelle en soie de même teinte. Le dos se prolonge par les épaules sur le devant du corsage, formant des pointes sur les manches.

**6741**—Robe de crêpe Georgette capucine, garnie de broderie de perles d'acier, modèle treillis. La tunique diagonale, se termine sous un empiècement noué, au côté gauche. Les manches kimono sont courtes.

**6742**—Robe de soie taffetas noire, dont la partie inférieure du corsage et la courte tunique, tombant en boucles sur le côté, sont de fine dentelle noire. Jupe de filet, bordée de perles de jais.

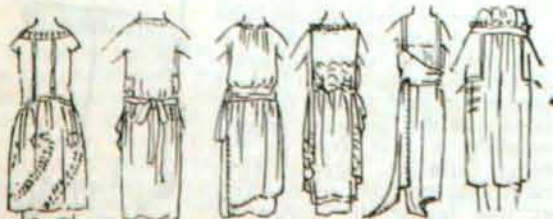
**6743**—Robe de velours noir avec traîne à deux pointes, garnie de bandes brodées en jais. Le corsage ajusté est de brocart argenté.

**6744**—Manteau de soir en chiffon taffetas bleu chinois, garni de ruchés. La doublure en Georgette est pêche et bordée d'un ruché de taffetas bleu.

**E**N DÉPIT du vieux dicton, qui dit le contraire, l'histoire se répète. La robe à taille longue, nous dit-on, est la plus nouvelle et cependant celui qui étudierait l'histoire de la mode nous dirait qu'elle était en vogue au Moyen-Age, ainsi que le prouveraient bien les silhouettes admirées dans plus d'un vieux portrait.

Le corsage long et droit, en vogue aujourd'hui, est charmant avec son gentil décolletage et sa manche courte, révélatrice. Presqu'invariablement, il est accompagné de la jupe à tunique ou tout au moins drapée. N'allons pas surtout oublier le ceinturon. Pour les modèles tailleurs, il est vrai que la ceinture devra être très étroite, mais la robe d'après-midi, faite dans les lignes nouvelles, ne serait pas complète sans une ceinture gracieusement nouée. Peut-être un ruban de velours étroit noué au côté, indiquera-t-il la ligne de taille allongée; ou bien sera-t-elle définie par un large ceinturon, fait du prolongement du corsage ou taillé tout d'une pièce avec le corsage et l'empiècement du devant. L'ensemble de boucles onduleuses, terminant le corsage en arrière rappellera, de façon charmante, les modes de 1880, ou bien la robe sera garnie d'une simple boucle, dont l'unique pendant, tombant droit, sera retenu dans l'ourlet au bas de la jupe.

La largeur de la jupe est discutable. Plusieurs des plus récents modèles semblent avoir plus d'ampleur, mais, sur examen minutieux, nous découvrons que l'effet est produit par une large draperie ou par l'addition d'une sous-jupe très étroite, dépassant de quelques pouces la jupe. Les jupes sont fréquemment garnies de ruchés, de cordes ou de boucles tendant à donner cet effet bouffant qui se marie si bien avec la taille basse; ou bien encore la tunique est drapée gracieusement sur les hanches ou tombe en plis superposés produisant un effet des plus charmant.



# Robes Élégantes et Simples à Ligne Droite Qui Ajoutent du Charme Même à la Jeunesse



**6725**—Robe de drap vert mat. Les manches et les côtés du corsage sont taillés d'une pièce qui se prolonge pour former une ceinture en avant. Cette robe est brodée avec de la soie torse grise.

**6726**—Robe en gabardine bleu minuit dont le dos, droit et long, se prolonge en petits empiècements sur les côtés. Le devant, légèrement ajusté, est ouvert au milieu. Manches collantes.

**6727**—Robe de satin noir avec grand empiècement de crêpe de soie gris épais, brodé de fil métallique, sur le devant. La jupe tient au corsage qui est droit et a des manches kimono. Le collet et les manchettes sont en crêpe.

**6728**—Robe de satin bleu foncé brodée en soie soufre et bleue. La jupe, est taillée aux côtés de manière à produire une boucle. Les manches sont collantes du haut et évasées du bas. La veste de crêpe est d'un bleu clair.

**6729**—Robe de satin noir dont la tunique brodée en soie rouge foncé est froncée à la taille pour former des boucles, chaque côté. La ceinture ne traverse pas le devant de la robe et les manches sont kimono.

**6730**—Robe de drap gris pâle avec bandes brodées en grosse corde de soie grise. Le corsage, terminé en festons irréguliers, descend plus bas que la ceinture. Les manches et le dos sont taillés d'une seule pièce.

**6731**—Robe de satin noir et de serge bleu. De chaque côté des petits plis sont formés à la taille. La jupe froncée est brodée et ouverte, en avant et en arrière, sur un empiècement de satin noir.

**6732**—Robe de crêpe de Chine brun dont le bas du corsage, la partie supérieure de la jupe et les manchettes sont en satin brun foncé. Les coutures d'assemblage sont dissimulées sous une broderie de laine.

# L'Épais Manteau, Très Souple, Est en Train de Supplanter le Manteau de Fourrure



6770—Robe manteau en duvetine bleue dont la ceinture tient au dos.

6771—Manteau en drap de Bolivie gris garni de broderie en zigzags.

6772—La coupe circulaire de ce manteau en velours beige lui donne un cachet tout spécial.

6773—Manteau de sport cheviot quadrillé brun et vert.

6774—Manteau en duvetine bleue dont l'emmanchure est très longue.

6775—Manteau en velours brun dont la jupe est tuyautée en avant et en arrière.



6776—Costume très simple en croisé bleu dont la jaquette s'arrête aux hanches. La jupe a de petites poches intérieures.

6777—Costume en gabardine bleue marine dont la jaquette, demi-ajustée, a un collet réversible. Jupe avec empiècements sur les côtés.

6778—Manteau en duvetine bleue marine brodé, jupe avec empiècements étroits de chaque côté.

6777

6778

6779

6780

6779—Costume en drap gris. Le volant supérieur de la jaquette est brodé. Jupe avec empiècements.

6780—Costume en duvetine brune, jaquette droite et courte. Jupe en velours brun et vert.

6781—Costume en gabardine brune dont la ceinture ne traverse pas la jaquette sur les côtés. La jupe a une ceinture en arrière.



LE "REVERE"  
Modèle 1962—en lits jumeaux

© 1921, Simmons Limited

## Les grands hôtels ont un monopole des lits confortables

### Pour Vos Propres Chambres à Coucher

#### Lits Simmons, en Métal

*Construits pour y dormir*—Votre choix d'exquis Modèles de Période, magnifiquement émaillés de couleurs décoratives et de motifs de bois durs, Lits Jumeaux, Couchettes d'enfants et Lits de Repos, de jour.

\* \* \*

#### Sommiers encadrés Simmons

*Construits pour y dormir*—Faits des meilleurs Ressorts en Spirale, à double cône, trempés à l'huile. Ils obéissent à tous les contours, et maintiennent l'épine dorsale de niveau dans toutes les positions du sommeil.

\* \* \*

#### Matelas Simmons

*Faits pour y dormir*—Remplis de grandes couches de feutre blanc, scientifiquement préparé, couche par couche. Beau couil résistant. Bords arrondis.

*Le Canada n'a pas de Lois de Saine Literie—mais Simmons Limited en a!*

**L**ES GENS souvent parlent du confort des Hôtels Métropolitains comme d'une chose impossible au foyer.

Cependant, votre propre table vous apporte, à chaque repas, des aliments préparés exactement comme vous le désirez.

Et dès que vous ferez de la *qualité du sommeil* le point essentiel dans le choix d'un lit, vous pouvez avoir les mêmes lits luxueux que ceux que possèdent les Hôtels—Les lits en Métal et les Sommiers Simmons, *Construits pour y dormir*.

D'après les Hôtels, vous pouvez aussi vous faire une idée combien magnifiquement les Lits Simmons meublent une chambre.

Vous voudrez vous débarrasser de vos vieux lits en bois, de vos bruyants lits en métal, mettant les Lits Simmons—*Construits pour y dormir*, dans chaque chambre à coucher. Alors vous, vos enfants et vos hôtes obtiendront enfin le *sommeil profond, réparateur* que la Nature avait en vue.

Dans toute chambre partagée par deux personnes, il faut, à tout prix,

des *Lits Jumeaux!* Un dormeur ne dérange pas l'autre, ni ne lui communique ses rhumes ou autres infections.

#### LE "REVERE"

Modèle 1962—en Lits Jumeaux

Une création Simmons d'une rare simplicité. Charmant patron rectangulaire, exécuté avec de riches motifs.—Nouveau tubage carré en acier, de Simmons; sans soudure, poli, magnifiquement émaillé dans les couleurs décoratives en faveur—*Ecrous d'angle silencieux* en acier pressé, brevetés de Simmons. Particulièrement attrayants en *Lits Jumeaux*.

Si votre fournisseur ne vous montre pas les Lits, Sommiers et Matelas Simmons, *vous n'avez qu'à nous écrire*. Nous verrons à ce qu'ils vous soient montrés.

\* \* \*

*Brochures gratuites sur le Sommeil!—Écrivez-nous, afin de recevoir: "Ce que les principaux Magazines et Journaux de Médecine disent au sujet des lits Jumeaux et du Sommeil Réparateur," et "A vous pour une nuit de Repos Parfait."*

SIMMONS LIMITED

MONTRÉAL TORONTO WINNIPEG CALGARY VANCOUVER

# SIMMONS BEDS

*Construits pour y Dormir*

# Les Patrons "Royal"

sont entièrement faits à la main puis essayés sur mannequins par des experts de la mode. Chaque partie d'un patron "Royal" est simplement et clairement démarquée—pas d'erreur possible—et pas besoin de mémoriser des symboles inutiles—même si le dessin est élaboré, la construction en est simple.

Si vous ne voulez qu'un patron pur et simple—les patrons à la mécanique feront l'affaire—si vous voulez de l'élégance et de l'originalité—achetez les patrons "Royal."

La quantité de matériel nécessaire est désignée sur tous les patrons. Tous les patrons allouent ce qu'il faut pour les coutures.

Les patrons "Royal" sont coupés dans les grandeurs suivantes:

Buste	Ceinture	Hanche	Buste	Ceinture	Hanche
34	24	38	40	30	43-44
36	26	40	30	32	45
38	28	42			

Les autres grandeurs sont coupées sur mesure moyennant une charge supplémentaire. Des patrons ne sont fournis que pour les dessins numérotés.

## PRIX DES PATRONS "ROYAL"

Feuille du Patron de	Blouse	Prix
"	" Jupe	\$1.00
"	" Costume (1 pièce ou Blouse et Jupe)	1.00
"	" Manteau ou Colletterie	1.50
"	" Tailleur (Veste et Jupe)	2.00
"	" Robe à traîne	3.00
"	" Habit de Bain	2.00
"	" Manche, Collet ou Veston détachés	.50
"	" Habillement d'enfant, grandeur jusqu'à 10 ans	.50
"	" Habillement d'enfant, grandeur au-dessus de 10 ans	.75

NE PAS OUBLIER.—En faisant la commande, inclure un chèque ou mandat-poste pour le prix des patrons commandés, parce que nous ne faisons pas de comptes et n'acceptons pas de commandes payables sur livraison (C.O.D.). Lorsque votre commande est prête pour la poste examinez-la une dernière fois pour vous assurer qu'elle est bien exacte. Nous n'échangerons pas les patrons.

Adressez toutes les commandes de patrons "Royal" à

LA CANADIENNE., Montréal

Chambre 25, C.P.R. Telegraph Bldg., 4 Rue de l'Hôpital

..... Découper et jeter à la poste avec la remise .....

## Formule de commande pour les patrons "Royal"

Date.....

LA CANADIENNE, Département des Patrons,  
C.P.R. Telegraph Bldg., Montréal

Ci-inclus \$..... prix des patrons "Royal" indiqués sur la liste ci-dessous, et que vous voudrez bien me faire parvenir.

	No. du Patron	Mesure du Buste	Prix
Costume	.....	.....	.....
Costume	.....	.....	.....
Tailleur	.....	.....	.....
Tailleur	.....	.....	.....
Blouse	.....	.....	.....
Blouse	.....	.....	.....
Manteau	.....	.....	.....
Manteau	.....	.....	.....
	No. du Patron	Mesure de Ceinture	Prix
Jupe	.....	.....	.....
Jupe	.....	.....	.....
Jupe	.....	.....	.....
Nom	.....		
Rue	.....		
Ville	..... Province .....		

Avant de jeter votre commande à la poste examinez-la une dernière fois pour vous assurer que vous avez donné le bon ou les bons numéros, que vous avez donné les mesures correctement. Lorsque les mesures ne sont pas spécifiées, les grandeurs 36 de buste et 26 de ceinture sont expédiées. Pour éviter les retards il faut inclure la somme complète avec la commande.

Les patrons ne sont fournis que pour les dessins qui sont numérotés.

# COMMENT VOTRE ENFANT PORTE-T-IL SON CHAPEAU ET SES BOTTINES?

Comment Juger par là de son Caractère



S'IL marche les pieds en dehors, le chapeau légèrement placé sur le côté de la tête et rejeté en arrière, la lèvre supérieure retroussée laissant voir ses dents, tout indique qu'il est sensible à ce que les gens pensent de lui, qu'il est heureux de cette admiration et qu'il ambitionne les honneurs et la notoriété.



S'IL a une tendance à porter son chapeau baissé sur les yeux et à marcher les pieds en dedans, c'est qu'il est indolent et fait peu de cas de ce que les gens pensent de lui. Avez-vous jamais remarqué la différence qu'il y a chez un même enfant quand il est louangé ou réprimandé?

UN ENFANT qui tient la jambe droite, en marchant, indique de la droiture, de l'ambition, de l'orgueil légitime, de la confiance en soi et de la fermeté de caractère. Les pieds sont

S'IL manque d'orgueil légitime, son corps fléchit et il marche les genoux pliés. On ne se fierait pas à un garçon dont les genoux fléchissent et qui marche les pieds en dedans, lorsque l'on aura un travail de conséquence à confier. Une telle démarche a pour résultat d'user beaucoup plus les semelles que les talons des bottines.



parallèles, les talons frappent le sol avec précision, les genoux sont tendus exceptés quand le pied est lancé en avant.

PLUS le degré d'ambition et de confiance en lui sera grand, plus les talons de ses bottines seront usés. L'usure sur le dehors du talon indiquera une trop grande sensibilité.



QUAND la semelle s'use à la pointe de la bottine, comme on le voit sur une bottine d'un enfant, ci-haut indiquée, c'est que la bottine est trop courte. Une bottine plus longue fera disparaître cet inconvénient en donnant plus de place aux orteils et en la rendant plus confortable. Surveillez les bottines de vos enfants et quand vous constaterez qu'elles s'usent aux bouts, remplacez-les par des plus longues.

# Deux Beaux Modèles de Chandails



Avec le col Tuxedo bien en vogue ou fermant complètement sur le devant

## Chandail Essex

**MODÈLE 36-38.**  
5 mailles—1 pouce. 10 rangs—1 pouce. Modèle. Tricot uni.

Avec deux brins de laine, montez 100 mailles pour le bas du dos. Tricotez vingt rangs unis. Ne travaillez plus qu'avec un brin. Sautiez 1 maille de chaque côté, neuf fois, de 2 pouces en 2 pouces. Tricotez 2 pouces uni. Fermez 3 mailles de chaque côté. Sautiez 1 maille six fois, au commencement de chaque rang. Tricotez 5 pouces uni. Tricotez 25 m. et laissez-les sur une broche. Fermez 20 mailles. Tricotez 25 m. et continuez à tricoter 5 pouces uni. Augmentez d'une maille au commencement de chaque rang, quatre fois, du côté de l'emmanchure. Ajoutez 10 mailles. Elargissez le côté en proportion de ce que le dos a été diminué. En ajoutant un nouveau brin, tricotez 20 rangs uni. Fermez. Reprenez les mailles mises de côté, sur une broche, et finissez-les comme les premières. Assemblez.

**MANCHES.**—Montez 20 mailles. Augmentez d'une maille, au commencement de chaque rang, jusqu'à ce que vous en ayez 50. Ensuite augmentez d'une maille au commencement de chaque rang jusqu'à ce que vous en ayez 70. Tricotez quatre rangs uni. Sautiez 1 maille huit fois à chaque dixième rang; ensuite, sautez-en une de chaque côté, à chaque huitième rang, jusqu'à ce qu'il ne vous reste plus que 46 mailles. Tricotez uni jusqu'à ce que la manche ait la longueur voulue. Fermez. Assemblez. Placez ensuite à l'emmanchure et cousez-la au chandail.

**MANCHETTES.**—Montez 16 mailles. Tricotez 84 rangs uni. Fermez. Assemblez. Cousez à la manche et retournez les manchettes.

**FESTON.**—Montez 16 mailles. Tricotez 70 pouces uni. Fermez. Joignez au chandail tel qu'indiqué dans la vignette.

**2 GRANDES POCHE.**—Montez 25 mailles. Tricotez 38 rangs uni. Tricotez 4 mailles, fermez-en 17 et tricotez-en 4. Rang suivant, tricotez 4 mailles, ajoutez-en 17 et tricotez-en 4. Tricotez 8 rangs uni. Fermez. Cousez au chandail tel qu'indiqué dans la vignette.

**2 PETITES POCHE.**—Montez 20 mailles. Tricotez 30 rangs uni. Tricotez 4 mailles, fermez-en 12, tricotez-en 4. Rang suivant, tricotez 4 mailles, ajoutez-en 12, tricotez-en 4. Tricotez 6 rangs uni. Fermez. Cousez au chandail tel qu'indiqué dans la vignette.

## Chandail Woodstock

**MODÈLE 36-38.**  
9 mailles—2 pouces. 9 rangs—1 pouce.

Chandail Essex



Chandail Woodstock



**DEVANTS.**—Montez 80 mailles. Tricotez un rang.

1er rang.—Tricotez 9 m., tricotez-en une à l'envers, tricotez-en 2, puis une à l'envers; tricotez-en 4, puis une à l'envers; tricotez-en 2, puis 1 à l'envers, tricotez le reste du rang uni.

2ème rang.—Tricotez un rang. Recommencez les deux rangs.

Augmentez d'une maille 12 fois, chaque second rang. 1 rang uni. Ajoutez 30 mailles. Tricotez 32

rangs uni. Fermez 2 mailles, 16 fois, à chaque second rang. Fermez.

**DOS.**—Montez 80 mailles. Faites le bord comme ceux des devants. Augmentez d'une maille, 10 fois, à chaque second rang. Ajoutez 26 mailles. Augmentez d'une maille, trois fois, à chaque quatrième rang. Tricotez 72 rangs uni. Diminuez alors le nombre de mailles proportionnellement à ce que vous l'aurez augmenté. Fermez. Assemblez.

**MANCHES.**—Montez 4 mailles. Augmentez d'une maille, 10 fois, à chaque second rang. Sur la même broche, ajoutez 30 mailles, ensuite 6 mailles, 5 fois, à chaque rang. Alors, faites deux rangs uni; puis augmentez d'une maille, 18 fois, à chaque second rang. Faites deux rangs uni. Diminuez ensuite dans les mêmes proportions que vous aurez augmenté. Fermez. Assemblez. Cousez la manche au chandail.

**MANCHETTES.**—Servez-vous de broches plus fines. Montez 22 mailles. Tricotez 74 rangs uni. Fermez et assemblez. Cousez ensuite la manchette à la manche et retournez-la d'un pouce au bas.

**BANDES.**—Montez 8 mailles. Tricot uni sur une longueur de 18 pouces. Fermez. Posez les boutons et cousez au côté gauche du chandail.

Montez 8 mailles, tricotez quatre rangs. Rang suivant\*: tricotez 2 mailles, fermez-en quatre, tricotez-en 2; rang suivant: tricotez deux mailles, fermez-en quatre, tricotez-en deux,\* ensuite tricotez quatre rangs uni. Répétez les directions marquées du signe\* trois fois. Tricot uni ensuite jusqu'à ce que la bande mesure 18 pouces de longueur. Cousez au côté droit du chandail.

**COLLET.**—Reprenez les grosses broches et montez 152 mailles. Faites le bord comme celui du chandail. Tricotez 110 mailles, faites le même bord, à l'autre bout. Tricotez 40 mailles uni. Fermez. Cousez au chandail de façon bien égale.

*Note*—Le mot "uni" signifie que le rang doit être tricoté sans diminuer ou augmenter les mailles.

Quand il est indiqué de faire un certain nombre de rangs, cela signifie en plus du rang original. Ainsi, si l'on dit "tricotez 5 rangs de même façon" cela signifie six rangs en tout.

L'étoile \* indique que les directions qui la suivent doivent être répétées.

# Modèle de Volubilis pour Filet-Crochet

Pouvant orner avantageusement la nappe à thé aussi bien que les toiles de la chambre à coucher

en soies de mêmes teintes, sur canevas Hardanger, ornerait bien l'enveloppe pour la chemise de nuit, le dessus d'un coussin, ou la housse du fauteuil.

Du rep fleuri ou une cretonne égairait la chambre, tout en causant peu de frais. Avec de l'initiative et

du travail la chambre sera transformée par une décoration fraîche!

Les diagrammes sont faits de manière à ce que l'on puisse facilement compter les carreaux: les noirs devront être pleins et les blancs ouverts

Diagramme pour insertion.

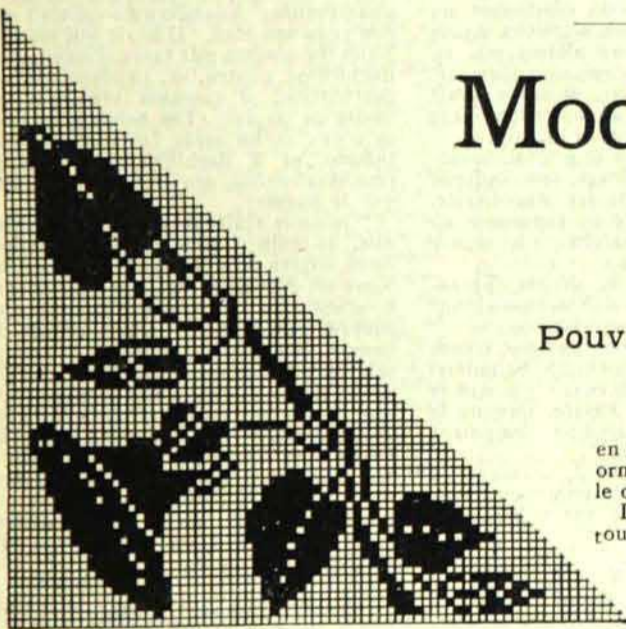


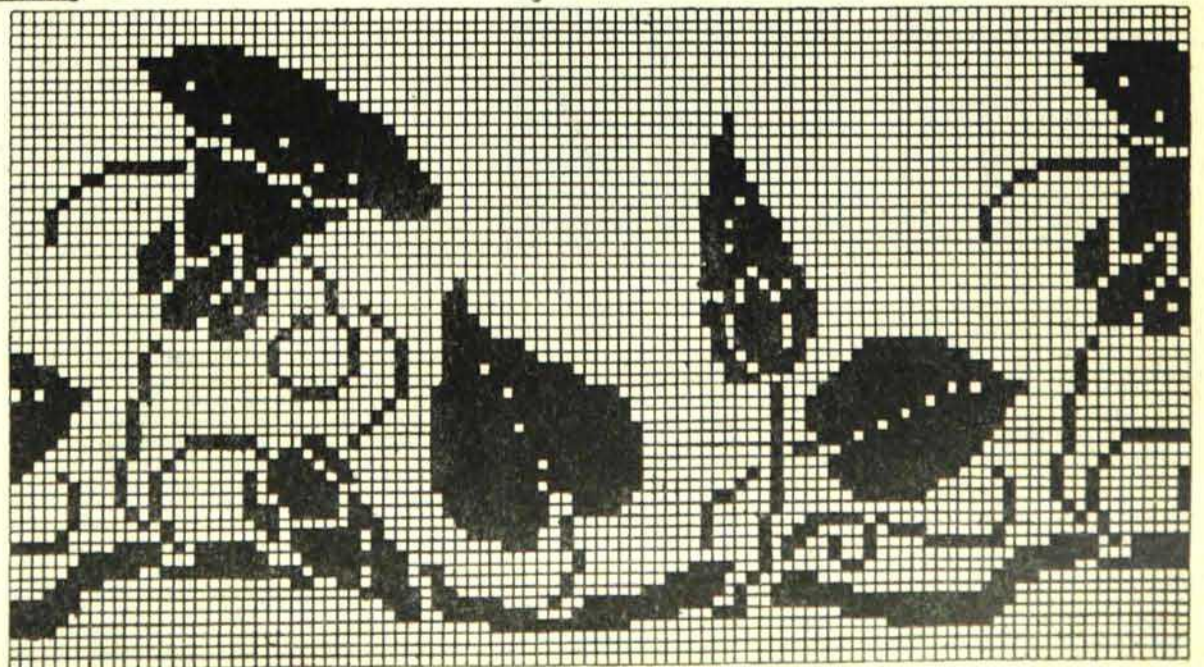
Diagramme pour un coin en filet.

L'IDEE de substituer aux modèles de fleurs conventionnels ceux de fleurs naturelles, dans les travaux au crochet, est très heureuse, fatiguées que nous sommes de dessins surannés. L'un des plus nouveaux est le modèle volubilis. Nous en donnons deux illustrations, l'une pour un coin, et l'autre une large insertion, qui pourraient être utilisés de différentes manières.

Le coin, par exemple, embellirait la nappe à thé, seul ou répété quatre fois. L'insertion ferait un beau chemin de table ou pourrait garnir les extrémités d'un dessus de buffet. Les deux modèles, cependant, ne devraient pas être employés dans le même morceau pour ne pas le surcharger. On peut aussi utiliser cette insertion pour le haut d'un rideau.

Une femme habile pourrait avantageusement employer ces modèles pour la couverture de lit, les rideaux et le dessus de bureau, se servant du plus petit dessin pour la nappe de la table de nuit et les dessus de coussins, et décorer ainsi toute sa chambre de volubilis.

Ce joli dessin ne devrait pas servir uniquement pour les travaux au crochet; on pourrait aussi le faire en points de croix sur du canevas. Que la chambre soit rose pâle, ou vert et blanc, ce modèle





# LE SECRET DU CAPITAINE

(Suite de la page 11)



veuvage étant mensongère; que, pour un enfantillage, elle avait abandonné son mari et s'était enfuie à Monte-Carlo sans qu'il le sût—toutes choses invraisemblables de la part d'une autre femme, mais qui, de sa part à elle, ne me surprirent qu'à moitié."

Turnsbridge poussa un soupir. "D'ailleurs, captain, elle me donna votre nom et votre adresse, car elle ne vous avait pas perdu de vue, étant demeurée au courant de vos pérégrinations. Elle me chargea aussi de vous écrire pour obtenir un rendez-vous, puis de me rendre à Dieppe afin de vous disposer à une réconciliation."

"Bertie! Pauvre Bertie! Pourquoi ne pas m'avoir fait dire cela plus tôt?"

"La plus à plaindre est miss Gladys," remarqua la vieille nurse. "Elle ignore encore votre existence et ce n'est pas sans appréhension que je l'ai laissée seule, au chevet de sa mère. Mrs. Glover... Mrs. Turnsbridge, veux-je dire, n'a rien voulu lui apprendre avant de savoir si elle pouvait compter sur votre pardon. Elle s'épouvante à l'idée d'avouer la vérité à cette enfant, d'encourir son mépris peut-être, quand la mort est si près d'elle. Elle préférerait, captain, que vous disiez tout vous-même à miss Gladys, plus tard, peu à peu..."

"Mais ne voyez-vous pas que je brûle de les revoir, que je suis prêt à abandonner tout, pour voler près d'elles?"

"N'en faites rien! Non, non, captain, laissez-moi plutôt retourner seule à Monte-Carlo et préparer le terrain. D'ici huit jours, miss Gladys en saura assez pour que l'émotion qu'elle éprouverait à la vue d'un père qu'elle croit décédé depuis longtemps ne lui soit pas fatale. Quant à Mrs. Turnsbridge, elle aussi réclame de grands ménagements."

—Huit jours, huit siècles!

—Non, car je vous écrirai fréquemment. Et puis, vous emploierez ce délai à obtenir un congé régulier de la Compagnie.

—Je démissionnerai. Mes deux chères malades avant tout!

—Patience donc et comptez sur moi.

—Je compte en effet sur votre dévouement, ma chère miss Gert. Vous avez déjà fait beaucoup pour moi à mon insu, en vous employant avec tant de constance au service de Bertie et de ma fille. Il vous reste à compléter votre œuvre charitable. Soyez mon intermédiaire près de ces deux infortunées et dites-leur bien que je les aime et que je ne renâtrai à la vie qu'au jour où nous serons réunis tous les trois."

Miss Withby se leva.

"J'ai hâte, grande-hâte de reprendre le chemin de Monte-Carlo, dit-elle. Ah! pourvu que rien de fâcheux ne se soit passé pendant mon absence."

—Quand les avez-vous quittées?

—Il y a deux jours.

—Et vous comptez les rejoindre?

—Je pars de Dieppe par le premier train. Je serai ce soir à Paris. J'y passerai forcément la nuit et j'arriverai à Monte-Carlo demain soir vers dix heures.

—Trop tard pour que vous puissiez m'envoyer un télégramme?

—Je vous en mettrai un après-demain.

—De bon matin, n'est-ce pas? L'*Essex* lèvera l'ancre ce même jour, et je tiens à recevoir des nouvelles auparavant.

—Vous en recevrez.

—Maintenant, miss Gert, dit le brave homme avec un triste sourire et en ouvrant son portefeuille, je ne vous laisserai pas repartir sans un petit viatique. Voici quelques centaines de livres anglaises dont vous ferez le change n'importe où, et je vous enverrai un chèque de Newhaven."

La digne nurse se moucha.

"Mon Dieu, je ne puis qu'accepter sans fausse honte, captain. Nous sommes si à court! Mais avec votre autorisation, je n'en dirai rien à Mrs. Turnsbridge, qui pourrait se figurer que vous vous êtes mépris sur le motif de ma démarche près de vous. Ce n'est point à un bas sentiment d'intérêt qu'elle a obéi en m'envoyant ici. Ses regrets sont sincères, et encore n'est-ce que pour la sauvegarde de sa fille qu'elle a pris cette résolution."

—Je n'en doute pas, miss Gert. Je la connais si bien, ma Bertie! Quelle lutte n'a-t-elle pas dû soutenir contre sa fierté avant d'en venir là!

—Good bye, captain! fit la vieille demoiselle, qui n'était plus maîtresse de cacher son émotion.

—Au revoir! au revoir, miss Gert!..."

Le capitaine reconduisit la nurse usqu'à la coupée, puis, avisant Burton

ce fut plus fort que lui, il l'aborda et, les yeux brillants, le visage radieux, il le mit au courant de ce qui venait de se passer.

"Ah! Burton, *old boy!* conclut-il avec un éclat de rire involontaire dont Saunders, qui se trouvait non loin de là, fut surpris d'entendre l'écho. Je vous ai dit bien des fois que, si je retrouvais ma fille, c'est un gendre comme vous qu'il me faudrait. Eh bien! nous verrons à arranger cela, eh? Par George, j'ai des projets sur vous, *my chap!*"

"Vous oubliez, captain," répondit en riant le jeune homme, que miss Gladys, petite-fille d'un amiral de la flotte, fille d'un riche capitaine, ne s'accommoderait guère d'un simple purser pour mari."

"Je n'oublie rien du tout, Burton. Ma fille est neurasthénique, paraît-il. Est-ce ça qui vous décourage?"

"Non, oh! non," dit le jovial commissaire. "J'ai mes idées sur la neurasthénie et, sans me flatter, captain, je me chargerais de déridier la plus mélancolique..."

"À plus forte raison une belle et tendre *girl* qui n'est lasse de la vie que parce que la vie ne lui a jamais donné que des déboires, eh?... Bien, bien! c'est entendu, nous reprendrons en temps et lieu cette conversation-là."

Par malheur, le destin semblait en avoir décidé autrement. Le lendemain, au moment du départ de l'*Essex*, on apportait à Turnsbridge cette dépêche où la mort de sa femme et la disparition de sa fille étaient laconiquement relatées, et le pauvre homme, sous le coup de cette double catastrophe, avait failli perdre le peu de raison qui lui restait.

Tandis que Saunders assurait le service à sa place, Burton s'efforçait vainement de le tirer de sa douloureuse contenance.

"Morte! Disparu!" ne faisait que bêgayer Turnsbridge. "À peine venait-on de me les rendre que je les perds!"

"Tout espoir ne doit pas encore être abandonné en ce qui concerne miss Gladys, lui fit observer le purser. Qui sait même si elle n'a pas songé à vous rejoindre?"

"Non. N'ignore-t-elle pas que j'existe? Ah! Burton, j'ai peur. Ces idées noires, ces velléités de suicide..."

"Mrs Turnsbridge a très bien pu lui apprendre la vérité avant de mourir. Un peu de sang-froid, que diable! Si votre femme s'est confessée à elle *in extremis*, que vouliez-vous qu'elle fit après lui avoir rendu les derniers devoirs? Rester à Monte-Carlo ou accourir près de vous? Accourir près de vous, évidemment. Songez qu'elle n'avait même plus sa vieille nurse à qui demander aide et consolation."

Cette hypothèse du purser, pour gratuite qu'elle fût et simplement destinée à rendre un peu de courage au capitaine, Turnsbridge l'accepta avec une sorte de ferveur.

"Vous avez raison, Burton, dit-il. Il ne faut jamais désespérer, jamais!"

Les deux hommes marchaient sur le promenoir de l'*Essex*. L'épaisseur de la brume était telle que tous les objets du pont avaient revêtu des aspects flous, des contours imprécis, et que les silhouettes de Saunders et des deux hommes de barre se découpaient sur la dunette comme des ombres fantastiques. Quant aux passagers, ils se tenaient enfermés, qui dans les cabines, qui au salon, qui au bar, se prélassant sur leurs couchettes, lisant le journal ou dégustant un cocktail.

"Il faut que je vous quitte pour contrôler les tickets, dit Burton au capitaine. Vous retrouverai-je tout à l'heure dans votre logement?"

—Non, décidément je préfère retourner sur la passerelle, répondit Turnsbridge. L'air, la fraîcheur, apaiseront ma fièvre. Et j'ai mon service à faire aussi, moi... Quel brouillard! constata-t-il brusquement, revenu à la réalité.

—Oh! le lieutenant connaît son affaire," dit avec confiance le purser. Sur quoi, les deux amis se séparèrent.

CEPENDANT, l'*Essex* s'avançait avec plus de circonspection, cap à l'ouest.

L'incident de la dépêche n'avait pas échappé à Saunders, mais le second était à cent lieues de pressentir la vérité. Pour lui, il s'agissait ou d'un télégramme de service, ou bien encore d'une plaisanterie de Burton. Ses soupçons à l'égard de ce dernier prenaient plus de consistance à mesure que le temps passait et qu'il observait que les symptômes qui l'inquiétaient tant chez son chef coïncidaient toujours avec une intervention du purser. D'ailleurs, eût-il connu l'histoire de Turnsbridge qu'il aurait eu un autre

motif de méfiance vis-à-vis d'un homme que le chagrin égarait et qui n'avait visiblement plus toutes les qualités d'énergie et de sang-froid requises d'un commandant de navire.

Les deux matelots de quart avaient constaté eux aussi le trouble de Turnsbridge.

"Révérence parler, lieutenant, dit l'un d'eux, si l'on ne savait pas que le captain ne 'pinte' jamais, ce serait à croire qu'il a trop lampé de gin."

—En tous cas, je me garde à carreau, grommela Saunders. Et je me félicite de vous avoir avec moi, David, et vous aussi, Hogson, car vous êtes deux gaillards à poigne et l'on ne sait pas ce qui peut arriver."

Les matelots, taillés en force, courbèrent leurs formidables carrures dans un accès de lourde hilarité.

"Tout de même vous voulez blaguer, on n'en est pas encore là, eh! lieutenant? fit David, qui barrait. *Let us go!* Ce n'est pas encore cette fois qu'on boira à la grande tasse, rapport aux manigances du captain."

Le brusque retour de Turnsbridge sur la dunette mit un terme à cet entretien.

"Rien de nouveau, Saunders?"

—Rien que cette satanée brume qui va nous mettre joliment en retard."

Turnsbridge, songeant qu'une seconde dépêche de mis Withby l'attendait peut-être à Newhaven, ne réprima pas un geste d'impatience.

"Combien filez-vous?"

—Huit nœuds.

—Oh! c'est ridicule! A ce train-là, nous ne serions rendus qu'à dix heures."

—Que voulez-vous? Les règlements!

—Les règlements! reprit nerveusement Turnsbridge. Ils ne nous enjoignent pas de piétiner sur place. Le meilleur moyen d'éviter une collision n'est-il pas encore de forcer l'allure? Les chances de rencontre entre deux navires sont d'autant moins grandes qu'ils franchissent plus rapidement le point où se coupent leurs routes."

—Cette théorie-là m'a l'air d'un beau sophisme, captain."

—J'entends pourtant en faire mon profit," répliqua Turnsbridge.

Et, par le téléphone, il ordonna au chef-mécanicien de pousser les feux.

Saunders se contenta d'adresser un signe d'intelligence aux matelots. Après tout, sa responsabilité n'était pas en cause, tant que le capitaine dirigeait lui-même la manœuvre, et il n'y avait pas encore lieu de se mettre en état de révolte ouverte contre lui.

Un air plus humide et glacial, fouettant les marins au visage, leur indiqua que la vitesse du navire s'accélérait. Le maître d'équipage fit rapporter au capitaine qu'on marchait à douze nœuds, puis à quinze.

"Tenons-nous-en là, décida Turnsbridge. Nous serons à Newhaven pour six heures et demie, sept heures."

—Si nous ne sommes pas par trente brasses de fond," murmura Saunders.

Il y avait dix minutes environ que le capitaine pilotait le navire, lorsque le mousse du bord grimpa lestement l'échelle de la dunette.

"Captain, expliqua-t-il, la main au baret, le purser a dit comme ça que si c'était un effet de votre bonté de venir lui parler..."

—Où est-il?"

—Aux *Ladies second class*.

—Bien... Remplacez-moi, Saunders," ajouta le capitaine, qui suivit le mousse.

"A la fin, ce Burton devient insupportable, dit le second à ses hommes. Il affecte des airs mystérieux, il tient des conciliabules secrets avec le captain, il ne craint même pas de le déranger dans son quart toutes choses qu'il juge sans doute spirituelles et dignes d'un farceur de son espèce, mais dont l'humour m'échappe totalement, à moi. Vous verrez, David, que tout cela finira mal. Tonnerre! Si j'en prenais à mon aise avec le service, comme le fait inconsciemment le captain, l'*Essex* filerait du mauvais coton."

—Oh! on est là, nous deux Hogson, répondit David. On ouvre l'œil."

—N'empêche que je vais ramener notre vitesse à huit nœuds," dit le lieutenant, qui transmit l'ordre à la chambre de chauffe.

Le brouillard avait alors atteint son maximum d'opacité, et c'était bien cette brume épaisse que les Anglais appellent *pea-soup* (soupe aux pois). Penchés sur la lisse de la dunette, Hogson et Saunders distinguaient à peine le "nez" du paquebot dont l'étrave coupait cet écran fuligineux comme à l'emporte-pièce. Un homme avait été posté avec un porte-voix tout à l'extrémité de l'avant-bout et la sirène de

l'*Essex* modulait de lugubres avertissements.

L'absence du capitaine se prolongea durant huit ou dix minutes. Quand il reparut, Saunders remarqua que ses traits étaient bouleversés, sans qu'on eût pu dire si c'était sous l'influence d'une crainte excessive ou d'une immense joie.

Que s'était-il passé entre lui et Burton? Quelle troublante communication le purser avait-il bien pu lui faire? En vérité, cette agitation de Turnsbridge était insolite.

"Elle n'en finira donc pas, cette maudite brume? dit-il. Allons! Donnez-moi la roue, David."

—Mais, captain... protesta Saunders. —Donnez-moi la roue," répéta impérieusement Turnsbridge, en voyant que le matelot hésitait à obéir.

David céda à contre-cœur et, surprenant un nouveau signe du lieutenant, il resta planté près de Turnsbridge.

"Vous avez ralenti, Saunders? demanda ce dernier."

—Oui, avoua carrément le second."

—Vous avez bien fait. On n'y voit goutte, nous ne saurions user de trop de précautions."

Le second, malgré tout son flegme, se trouva interloqué par l'imprévu de la réponse. Vingt minutes plus tôt, le capitaine voulait marcher à toute vapeur et, maintenant, l'allure du bateau, réduite au mépris de ses ordres, recevait son approbation! Ah! ça, perdait-il complètement la boussole?

En ce cas, le devoir de Saunders était tout tracé. Il ne pouvait assister passivement à des fantaisies qui eussent mis en danger des centaines de vies humaines. Au moindre écart du commandant, il se promettait d'intervenir, fut-ce par la force. David et Hogson étaient avertis. À eux trois, ils se chargeraient bien de mâter le capitaine.

À ce moment, le mousse revint vers Turnsbridge et lui remit un billet. Turnsbridge déplia fébrilement la feuille, parcourut à la hâte les quelques lignes qui semblaient y être tracées et s'écria:

"Oui! Courez dire oui au purser, mousse. Vite!"

David avait repris la roue que, tout machinalement, le capitaine lui avait abandonnée. Saunders ne quittait pas des yeux son chef. Il le vit qui jetait le billet du mousse par terre, après l'avoir déchiré en quatre, et, profitant de son inattention, il ramassa vivement ces bouts de papier. Les rassembler dans le creux de sa main fut l'affaire d'un instant et il déchiffra cette étrange communication, crayonnée à la diable par le purser:

"Je ne m'étais pas trompé, c'est bien elle, captain. Elle vient de rédiger deux lettres dont j'ai pu voir que l'une vous est destinée. Mais elle a quitté sa couchette et manifeste l'intention de monter sur le pont. Pour gagner du temps, je lui ai dit que son ticket ne me paraissait pas en règle et qu'elle n'eût pas à bouger de la cabine avant que j'aie pu consulter mon contrôle. Néanmoins, je n'ose m'éloigner de l'escalier des secondes. Elle m'effraie. Je crois qu'il vaudrait mieux provoquer une explication tout de suite que d'attendre que nous ayons atterri. Si c'est votre avis, donnez-moi une réponse immédiate."

"BURTON."

"P.S.—Dans tous les cas, je m'attache à elle comme son ombre."

Saunders rejeta les débris du billet. "Burton pousse la plaisanterie trop loin, pensa-t-il. Il aura de mes nouvelles." Et il se replaça devant le compas, entre David cramponné à sa roue et Hogson penché à son poste de guetteur.

Turnsbridge, lui, s'était retourné vers le promenoir d'arrière que le mousse venait de traverser pour porter réponse au purser. Presque aussitôt une sourde exclamation de terreur lui échappa, qui se perdit dans le ronflement d'orgue de la sirène.

Deux personnes couraient sur le promenoir désert, une femme et un homme, celui-ci poursuivant celle-là. La femme, autant qu'on pouvait en juger de la dunette et derrière cet écran de brume jaune, était une jeune passagère tout de noir vêtue. L'homme... l'homme, c'était Burton. Le commissaire rattrapa la passagère au moment où elle atteignit le bastingage, la saisit aux poignets et se retourna comme pour appeler le mousse qui avait dû perdre son temps à le chercher en bas et qui venait de reparaître sur le pont.

"Dieu! haleta le capitaine. Pourquoi... Lieutenant! coupa Hogson. Un vapeur par tribord avant!"

(Suite sur la page 32)

# Faut-il blâmer la Femme ?

La guerre aurait-elle changé en camaraderie la chevaleresque courtoisie d'autrefois ?

Par Sir GEORGE DOUGLAS, Bart.

"LA POLITESSE ne coûte rien" dit un vieil adage, qui avait encore cours avant la guerre. Un jeune ami, très fort en logique, m'assure qu'au contraire la politesse exige beaucoup de temps, beaucoup d'efforts.

La question peut se résoudre à celle-ci: "La politesse vaut-elle réellement ce qu'elle coûte?" Je répondrai: "Oui!" emphatiquement. "Cela dépend," reprend sentencieusement mon logicien; "je ne conteste pas qu'il y a des occasions dans la vie où la politesse paie." Or ce qui paie vaut son prix, et ce qui ne paie pas n'a aucune valeur, n'est-ce pas? Voici une illustration banale mais bien vécue. Cheminant sur la rue encombrée à l'heure du midi, je me sens rudoyé par un passant très pressé. Irrité un instant, je ne fais aucune plainte, acceptant la chose stoïquement, peut-être parce que ce n'est pas la première fois que l'on me marche dessus, dans ma course d'un demi-siècle à travers la vie. L'instant d'après, mon monsieur pressé se retourne, avec un sourire sympathique, murmure: "Pardonnez-moi, je regrette"; déjà il est loin. La circonstance n'exigeait pas plus, il a fait ce qu'il devait. Je n'approfondis pas ses regrets, je ne me hâte pas pour lui offrir à dîner, j'ai nulle envie de tester en sa faveur, et pourtant, ce geste simple et gracieux a changé mon irritation en une relation agréable mais furtive. La vie n'est-elle pas composée d'impressions fugitives, de joies éphémères?

SOMMES-NOUS alors pour sacrifier les petites douceurs de la vie à une course vertigineuse, à un tour accéléré de l'arc, dans la lutte pour la vie? Ne me fiant pas à mes observations personnelles, j'entends dire de tous côtés qu'il y a moins de civilité dans les magasins, les bureaux-de-poste, les stations de chemin de fer, les réceptions privées qu'il y en avait, il y a quelques années. Quelques-uns expliquent cette situation en disant que l'augmentation des salaires a rendu les gens plus indépendants. Le déclin des jolies manières n'est pas seulement restreint à la classe des salariés. Il est reconnu depuis longtemps qu'une foule bien habillée est rarement une foule bien élevée.

A quoi donc attribuer cette subite ou graduelle déchéance de la bonne éducation? Une explication un peu lointaine nous est suggérée par le fait que la vie actuelle est plus ou moins dépendante des inventions mécaniques. Nous pouvons converser poliment au téléphone, quoique je ne puisse m'empêcher de penser que l'habitude de dire "Hello!" tend à nous rendre moins soucieux d'importuner nos voisins, ou, en d'autres termes, nous aide à devenir de vraies nuisances. Plus désagréable encore est le tintement de la clochette des cyclistes, la trompette discordante de l'automobile qui semble crier: "Place à des meilleurs!" Tapage inévitable, représentant les précautions salutaires prises dans l'intérêt des piétons. Toutes ces choses tendent à diminuer le respect qui est dû à tous les hommes, et je suis assez vieux jeu pour ajouter: encore plus dû à toutes les femmes.

LE DÉSIR exprimé par les femmes elles-mêmes, depuis le commencement de la guerre, de substituer la camaraderie à la chevalerie, comme base de leurs relations avec le sexe fort, a

hâté, plus efficacement que les causes mentionnées plus haut, le déclin des bonnes manières. Leur but, en effectuant ce changement, était très élevé, et c'est un fait reconnu que la part prise par la "Femme" dans la guerre est au-dessus de tout éloge.

Néanmoins, ce procédé ne s'est pas accompli sans heurt, ni exagération, ni fausse compréhension de part et d'autre. Nous en ressentons actuellement le contre-coup. Nous devons espérer qu'un renouvellement d'idées, conciliant l'ancienne galanterie d'autrefois et la camaraderie de bon aloi existant aujourd'hui, conservera ce qu'il y a de meilleur dans les deux genres de savoir-vivre. Beaucoup de personnes blâment les nouvelles danses: le jazz, le fox-trot et combien d'autres, comme ayant une large part dans l'amoindrissement du bon ton et de la morale. Je ne trouve pas cet argument tout à fait juste. Ces danses sont morales, ou l'inverse, suivant la méthode individuelle des danseurs. Il est bon de toujours se souvenir que, dans une salle de bal ou ailleurs, tout ce qui, gratuitement, attire l'attention publique doit être évité. La littérature, depuis la guerre, nous offre des exemples de dégénérescence. Il est à remarquer que les exemples que j'ai sous les yeux émanent de hauts lieux. Citons, en passant, celui du regretté Lord Fisher. Type magnifique de marin, ayant passé sa vie à servir sa Patrie, il avait droit à un grand prestige; mais ce prestige fut amoindri par les confidences et explications contenues dans ses "Mémoires".

Un cas encore plus récent se présente dans la publication de l'Autobiographie d'une dame occupant une très haute position sociale. À une brillante et magnétique personnalité, elle réunit, à un degré unique, la faiblesse de mettre le public dans des confidences tellement intimes qu'elles nous paraissent indiscrettes. Ce genre littéraire, d'un goût douteux, me donne une véritable appréhension que ce funeste exemple ne soit que trop suivi.

IL PEUT se faire que ce que je considère comme presque une déchéance de savoir-vivre, dans les nouvelles manières qui semblent "être venues pour demeurer", ne soit après tout qu'une phase passagère. Il ne faut pas oublier que, même, les gens les plus distingués ne sont pas exempts de certaines lacunes. Sir Walter Scott, l'homme le plus courtois de son siècle, n'a-t-il pas gravement manqué de politesse à l'égard de Lord Holland? Et cela pour la raison la plus futile. L'énerverment, les préjugés, les circonstances difficiles, toutes ces causes peuvent nous faire oublier, en un instant, la plus élémentaire politesse. Il en est fort peu d'entre nous qui n'aient, sur ce point, besoin de pardon.

Que nous acceptions, oui ou non, dans toute son acception, l'ancienne devise du collège de Manchester: "Les manières font l'homme," il est certain que la bonne éducation n'est pas un produit superficiel.

Une certaine retenue, la pleine connaissance des droits d'autrui, le respect de soi-même, voilà l'essentiel de l'art du savoir-vivre, qualités guère en évidence dans le moment présent. Espérons qu'elles reprendront leur rôle dans la société, dans un avenir prochain.

## Comment Nettoyer les Tapis

SI VOS tapis ont perdu leur fraîcheur première, ils peuvent redevenir frais, en leur donnant le traitement suivant: Mettez dans un vase une pleine tasse de tabac à fumer et laissez macérer comme pour le café. Filtrez le jus et ajoutez-lui une pleine cuillerée à table d'ammoniaque. Ceci peut être employé pour tous les tapis aux tons foncés, brun et rouge, rouge et bleu, etc. Plongez un linge épais dans la solution. Frottez bien le tapis tout en plongeant souvent le linge dans la solution et en tordant ce linge avant de vous en servir. Le résultat sera que votre tapis redeviendra aussi brillant que lorsqu'il était neuf.

Pour les tapis dont les couleurs prédominantes sont le bleu, procurez-vous, chez le pharmacien, 3 roquilles de fiel de bœuf (oxgall) que vous ferez dissoudre dans un seau d'eau chaude. Frottez votre tapis avec cette solution plusieurs fois, puis rincez le linge dans de l'eau claire et asséchez. Ce traitement rendra

au tapis sa fraîcheur et son brillant perdus.

Pour un tapis brun clair de Bruxelles, employez de l'eau dans laquelle vous aurez haché une demi-douzaine de pommes de terre. Filtrez le liquide et nettoyez avec cette solution.

En hiver, rien n'est comparable pour les tapis que de les balayer avec de la neige propre. Pour les tapis foncés, on se sert de feuilles de thé humides. On les jettent sur les tapis et on balaye immédiatement. Depuis que l'antipoussièrisme est un luxe, pourquoi ne pas le fabriquer à la maison?

Prenez 1 sac de sciure et humectez-la avec de l'essence de pétrole, mélangez bien et mettez dans un récipient hermétiquement fermé, environ 2 ou 3 heures. Cette solution sera alors prête à être employée.

Pour les petites carpettes: Prenez 2 pintes d'eau et 1 tasse pleine de vinaigre. Ces carpettes deviendront presque aussi belles que lorsqu'elles étaient neuves.

Lady Duff Gordon "Lucile," de renommée mondiale, écrivait récemment: "Un élément essentiel à l'apparence et au charme de la femme est le voile qui la dissimule à moitié au monde, et qui fait que l'imagination, stimulée, s'évertue à découvrir les harmonies qu'il dissimule."



## Le CHARME du MYSTÈRE

L'autorité en art, Millet, a dit que "la technique devrait se dissimuler modestement, derrière la chose à être exprimée." Le grand danger, aujourd'hui, ne consiste pas tant dans notre incapacité à nous approprier les petits secours de l'art, que dans notre prodigalité à en faire emploi. En vérité, nous vivons dans un monde très subtil et très raffiné, et le corset qui, soit par suite d'un défaut ou d'un autre, s'impose à l'attention de l'observateur, détruit sa raison d'être et gâte tout à fait l'illusion du charme attirant.

Le mystère du corset moderne reside en son habile adaptation aux lignes naturelles du corps. Sa confection artistique discrète rehausse les caractéristiques de sa beauté, dissimule ses défauts et crée l'impression d'un corps gracieusement équilibré et doué par la Nature d'impeccables proportions. Ainsi la technique Gossard se dissimule discrètement derrière la beauté qu'elle exprime.

La solution individuelle du problème du corsetage est l'unique méthode qui assure le succès. Étudiez vous-même et songez bien qu'un violent contraste

entre la taille, les hanches et le buste, non-seulement rend impossible la robe seyante, mais viole ce charme de mystère qu'un corsetage approprié rehausse.

Et ce séduisant mystère de beauté est pour toute femme, car l'art de Gossard a fait une étude des besoins de chaque forme, depuis celle de la petite dame, aux lignes les plus élancées, jusqu'à celle de la matrone, aux fortes lignes. Vous serez enchantée des Gossards si discrets, qui semblent avoir été créés uniquement pour vous.

En raison de la forme absolument naturelle de son support hygiénique, votre Gossard n'a à supporter aucune tension indue et, ainsi il durera beaucoup plus longtemps que les corsets ordinaires. Sa grâce originale et sa forme parfaite demeureront invariables jusqu'au dernier jour où vous le mettez. Dans la seule économie que représentent ces qualités supérieures de durée, ces corsets, les premiers lacés en avant, valent leur coût.

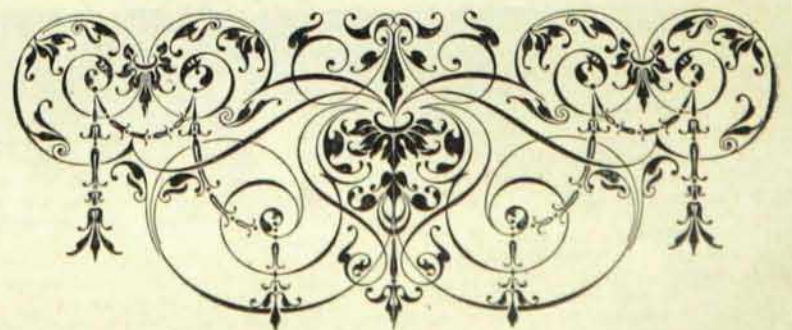
The Canadian H. W. Gossard Co., Limited  
366-378 Adelaide Street West, Toronto, Can.

LES

## CORSETS lacés en avant GOSSARD

peuvent être trouvés dans ces magasins qui se distinguent par un Rayon de Corsets qui offre un réel service. Quand vous achetez un Gossard vous achetez un SERVICE; un service de style, un service de confort et un service de durée, qui doit vous donner indiscutablement satisfaction.

Les Corsets Gossard sont de prix raisonnables, à la portée de toutes les femmes; et leur qualité supérieure qui, depuis des années, a été constamment maintenue au-dessus de toute imitation, assure à l'acheteuse économe, une fierté durable et économique de sa possession.





# LE SECRET DU CAPITAINE

(Suite de la page 30)



Turnsbridge pivota sur ses talons malgré lui. Trouant la brume de ses fanaux glauques comme des yeux de pieuvre, un navire, masse confuse encore et animée, semblait-il, d'une vitesse prodigieuse, s'approchait à droite suivant une ligne perpendiculaire aux œuvres vives de l'*Essex* et qui semblait rendre une collision inévitable. Pourtant on avait encore le temps de passer en forçant l'allure et en appuyant à bâbord, et Saunders précipitait ses ordres, quand un cri qu'une oreille avertie pouvait seule percevoir au milieu des hullements éperdus de la sirène, parvint jusqu'à Turnsbridge. Il se retourna tout d'une pièce vers l'étambot et, ne voyant plus contre le bordage, où ils étaient aux prises, deux secondes auparavant, ni Burton ni la passagère, mais seulement le mousse qui agitait frénétiquement son bérêt, il poussa un gémissement d'horreur:

—Gladys!  
—Attention, vous autres," dit au même instant Saunders aux deux matelots. Turnsbridge avait bondi au téléphone. "Stop!" hurlait-il dans l'appareil. "Machine en arrière."

—La crise! pensa le second. Sautez dessus, Hogson! Tenez bon la roue, David!

À tribord, l'autre navire avait grandi, grandi démesurément. Il arrivait par le milieu de l'*Essex* et, quoique ses coups de sifflet prouvassent qu'il avait conscience aussi du péril, quoique son commandement eût fait renverser la vapeur, par la force même de la vitesse acquise il continuait d'avancer, menaçant d'éventrer le paquebot, dont une distance de quelques toises seulement le séparait encore, si ce dernier hésitait une seconde à poursuivre sa route.

Cela, Turnsbridge l'avait oublié dans l'affolement où le cri du mousse et la disparition de Burton et de la passagère l'avaient jeté; il avait oublié la présence sur l'*Essex* de plusieurs centaines d'âmes de la vie desquelles il était responsable, et n'avait plus songé qu'au drame, encore obscur, qui venait de se dérouler à l'autre extrémité du paquebot. Mais Saunders et ses hommes n'avaient pas les mêmes motifs que lui de perdre la tête. Ils n'avaient pas entendu le cri du mousse, ils ignoraient le drame, ils ne se doutaient pas que Turnsbridge eût une fille et, persuadés que leur chef était frappé d'un accès de démence, déjà mis sur leurs gardes par sa singulière attitude depuis le départ de Dieppe, ils se décidèrent à intervenir.

Tout de suite, Saunders avait donné contre-ordre aux mécaniciens:

"Full speed ahead!"  
En même temps, Hogson s'était jeté sur le capitaine qui tentait de retourner au téléphone d'où Saunders l'avait comme arraché.

"Non, capitain! Vous ne passerez pas! —Oh! oh! Vous, Hogson, me défendre! Stop! Stop! vous dis-je... Mais vous ne voyez donc pas que ma fille se noie? Stop! Machine en arrière!"

Hogson, dents serrées, mus ecs tendus, le tenait à bras le corps et empêchait sa voix de porter dans le cornet acoustique. Les deux hommes étaient à peu près de même force et, aucun d'eux ne voulant céder, ils luttèrent désespérément, tragiquement, sous les yeux de Saunders et de David qui ne pouvaient quitter leurs postes pour prêter main forte au matelot. Leurs poitrines s'écrasaient dans une formidable étreinte, leurs jointures craquaient et leurs souffles sonnaient, rauques comme des râles.

Pendant quelques secondes, si longues qu'elles parurent des heures aux témoins de cette scène, la lutte se poursuivait sans qu'on pût dire quelle en serait l'issue. Le second semblait cloué à son compas, David à sa roue. L'un et l'autre n'avaient qu'une pensée: pousser l'*Essex* à toute vitesse, éviter le cargo-boat.

Et l'*Essex* évita le cargo-boat, qui passa près, tout près, à le frôler.

Turnsbridge, Hogson, avaient roulé sur le plancher où ils continuaient leur terrible corps-à-corps. Saunders, rassuré enfin, appela à lui la bordée de quart qui, au premier coup de téléphone, s'était précipitée sur le pont, et les marins séparèrent les antagonistes dont la rage, instantanément, parut s'apaiser.

"Gladys! ma pauvre Gladys!" eut encore la force de gémir le capitaine.

À ce moment, le mousse courut à Saunders.

"Une passagère s'est jetée à l'eau, lieutenant. Et le purser, qui n'a pu la retenir, a sauté par-dessus bord après elle."

SAUNDERS, à ces mots du mousse, comprit son erreur et que Turnsbridge n'était pas fou comme il l'avait

cru. Le rôle de Burton lui apparut du même coup sous un nouveau jour. Sans doute, il y avait encore bien de l'obscurité dans cette affaire. Quelle était cette fille du capitaine à qui personne n'avait jamais fait la moindre allusion? Pourquoi avait-elle voulu se suicider? Le billet de Burton tombé sous les yeux du lieutenant ne suffisait pas à élucider ces énigmes.

Quoi qu'il en soit, le second, qui personnifiait le type—beaucoup plus rare qu'on ne se le figure—de l'Anglo-Saxon réfléchi et constamment maître de lui-même, ne regretta pas la conduite qu'il avait tenue, certain qu'il était d'avoir bien agi en s'opposant à un ordre insensé en soi et dont l'exécution aurait causé la perte de l'*Essex*. Rien ne l'empêchait maintenant d'écouter la voix de la pitié et, de fait, le mousse avait à peine parlé qu'il se jeta au gouvernail et en fit tourner la roue jusqu'au dernier maillon de la chaîne. Peut-être n'était-il pas encore trop tard pour porter secours au purser, abandonné là-bas, avec la désespérée, sous cette cloche de brume, mais qui, nageur intrépide, doué d'une vitalité et d'une volonté exceptionnelles, pouvait très bien se soutenir à flot pendant une demi-heure, malgré le froid.

L'*Essex*, sous le violent coup de barre du second, donna de la bande, courut à bâbord, décrivant un large cercle qui devait le ramener à peu près sur le lieu du sinistre. Sournoisement le cargo-boat s'était comme volatilisé sans demander son reste. A force d'hélices, on rebroussait chemin et les matelots coururent les uns se pencher sur le bordage pour tâcher de distinguer les naufragés, les autres au canot, qu'ils décrochèrent de ses palans et où ils prirent place à quatre, prêts à le mettre à l'eau.

Turnsbridge, la tête dans les poings, sanglotait. L'oreille basse, Hogson s'était coulé derrière Saunders et ressassait de vagues paroles de regret. Mais le second demeurait très froid, très tranquille.

"Saunders? bégaya Turnsbridge.

—Capitain?

—Avez-vous encore quelque espoir?  
—Certes, capitain. Je connais mon Burton: un terre-neuve ne nage pas mieux. Nous allons croiser dans les parages de l'accident. Qui sait?

—Oui, j'aurais dû me raisonner, dit avec moins d'accablement Turnsbridge. Et, puisque tout est paré pour un sauvetage, attendons!"

De suite qu'on approchait de l'endroit approximatif où la passagère et Burton avaient enjambé le bastingage l'un derrière l'autre, le lieutenant avait fait ralentir progressivement la marche du navire, qui finit par stopper. Le mousse, interrogé, donnait sa version du drame: la femme que le capitaine appelait sa fille s'était arrachée à l'étreinte du purser et précipitée à la mer; Burton, sans hésiter, l'avait suivie. Et tout tremblant encore, l'enfant s'excusait d'avoir mis tant de temps à gagner la passerelle, car l'effroi lui avait coupé les jambes.

A bord, le silence régnait. Cependant, on avait beau scruter la brume, on ne distinguait rien dans l'espace étroit où portait la vue. Les oreilles étaient pour intercepter le moindre bruit venu du large, l'anxiété se lisait sur toutes ces faces aux aguets. Quelques passagers, attirés sur le pont par l'arrêt du steamer, cherchaient à se renseigner près de l'équipage qui, par discrétion professionnelle, se déroba à toute interview.

Soudain, par bâbord arrière, on entendit un faible appel.

"Help!... Help!... Au secours!"

—Le canot à la mer! ordonna Saunders. C'est Burton!"

Avec un "flac!" sonore, la yole, dégagée des cordes de ses palans et chargée de ses quatre hommes, s'enfonça dans une lame, rebondit légèrement, puis s'éloigna, poussée par la rapide manœuvre d'une double paire de rames, du côté d'où était parti l'appel. On la vit se fondre dans le brouillard, où elle ne tarda pas à s'évanouir tout à fait, et les poitrines se serrèrent.

Turnsbridge, seul avec Saunders, semblait avoir repris son sang-froid; et ce calme étrange, après l'agitation qu'il avait montrée, ne paraissait pas moins dangereux au second. Quelques minutes auparavant, le capitaine était descendu dans son logement; il y avait décroché son revolver et, de retour près de son subalterne, il lui avait dit posément, en cachant l'arme dans sa poche:

"Saunders, si Burton n'a pas sauvé ma fille, vous voudrez bien me relever de mes fonctions. Il serait trop long

de vous raconter par le menu les motifs qui justifient l'ordre que je vous donne. Sachez seulement que j'étais marié, que j'ai une fille et que c'est elle qui a commis cette tentative de suicide."

Dans cet instant, des voix lointaines et pourtant distinctes de matelots arrivèrent jusqu'au navire.

"Tenez ferme, purser!"

—Ne lâchez pas la miss, nous voilà!

—Entendez-vous, capitain? fit Saunders. Burton n'a pas jeté le manche après la cognée, lui. Votre fille est sauvée."

Deux ou trois minutes s'écoulèrent encore dans l'angoisse. Puis le canot émergea des ténèbres, plus lourdement chargé.

"Vous les avez? cria Saunders.

—Tous les deux," répondit un matelot.

Peu après, une équipe hissait sur le pont de l'*Essex* le corps inerte, mais chaud encore, de la jeune fille, tandis que Burton, transi, sans voix et sans forces, attendait, couché au creux de la yole, son tour d'être hissé là-haut.

Alors, Turnsbridge retira sa main de sa poche et lança son arme à la mer.

"GARDEZ le commandement, Saunders. Je ne suis plus rien à bord de l'*Essex* qu'un père à qui Dieu... et Burton viennent de rendre sa fille, et je ne veux ni ne pourrais d'ailleurs être rien de plus.

—Mais, capitain....

—C'est vous le capitain, vous dis-je. J'ai perdu mon commandement par impéritie, moi, et vous avez bien gagné votre troisième galon en sauvant l'*Essex*. N'ayez crainte, la Compagnie ratifiera ma décision.

—Ce qui est arrivé ne regarde personne, dit Saunders.

—Nous verrons cela," répondit Turnsbridge qui s'empressa de retourner au salon où les chambrières du paquebot et un médecin, recrutés parmi les passagers, prodiguaient leurs soins à Gladys.

Car le dernier doute qui subsistait dans l'esprit des témoins sur l'identité de la jeune fille venait de se dissiper. On se rappelle que Turnsbridge possédait la photographie de son enfant. La passagère était évidemment l'original de ce portrait. De plus, l'une des deux lettres qu'elle avait griffonnées avant de mettre à exécution son fatal dessein était bien à l'adresse du capitaine de l'*Essex*. Et voici ce que Turnsbridge put y lire, on devine avec qu'elle émotion:

"Mon père;

"Ce n'est que depuis quatre jours que le lien de parenté qui m'unit à vous m'est connu. Ma mère mourante m'a révélé votre nom, votre profession, ainsi que le moyen de vous retrouver, et, quoique le délire où elle est tombée sur la fin m'ait privée d'une partie de la triste confession qu'elle espérait me faire, elle m'a laissé entendre que vous avez été la cause des chagrins qui l'ont conduite à la tombe. Il y a d'ailleurs bien longtemps que je pressentais un douloureux mystère dans son passé. Combien de fois ne m'avait-elle pas dit:

"Oh! Gladys, je vous en prie, ne me parlez pas de votre père."

"Ce mystère, je voulais le percer avant de mettre fin à une existence odieuse que j'ai prolongée uniquement pour ne pas troubler les derniers jours de maman et me montrer trop ingrate envers miss Withby, ma vieille nurse, à qui vous voudrez bien transmettre la lettre ci-jointe, car j'ignore sa présente adresse. Vous revoir, mon père, et vous demander compte du passé, telle était mon intention en quittant Monte-Carlo. Mais tandis que, du haut de la dunette, vous regardiez distraitemment le défilé des passagers, je vous ai trouvé un tel air de sombre préoccupation, votre attitude d'homme malheureux m'a causé une impression si douloureuse que n'ai renoncé à me faire reconnaître de vous. Maman s'est-elle trompée sur votre compte, et les différends qui vous ont séparés ne résultaient-ils que d'un malentendu? Peut-être. Seulement, ce n'est pas à moi d'être juge en cette matière et je ne veux pas être obligée de vous entendre dire que tous les torts étaient de son côté. Elle a tant souffert et elle m'est restée si chère!

"Si j'agis mal, pardonnez-moi et cessez de vous désoler en songeant que je serai partie avec l'amer regret de n'avoir pas connu la vérité un peu plus tôt, afin de vous ramener près de maman. La pauvre âme a été mise en terre avant-hier matin à Monte-Carlo, sous le nom d'emprunt de Mrs. Glover.

"Encore pardon et saluez-vous quelquefois de Gladys Turnsbridge."

La seconde lettre, dont le capitaine ne se fit pas scrupule de rompre le cachet, contenait ces lignes mélancoliques:

"Miss Gert Withby, aux soins du capitaine Turnsbridge.

"Chère Miss Gert.

"Bien que votre départ de Monte-Carlo au moment le plus douloureux de ma vie ressemblât fort à un abandon, je ne m'en irai pas sans vous laisser un mot d'adieu.

"Merci de vos bontés pour moi et de vos tendres soins, chère miss Gert. Je ne vous en veux pas d'avoir cherché ailleurs la paix et le confort que vous ne trouviez plus chez nous, puisque votre présence m'aurait sans doute empêchée de mettre mes projets à exécution. Je trouve seulement bien cruel la hasard qui a fait coïncider votre départ avec les derniers instants de ma mère. Elle vous appelait dans son délire, elle nous confondait dans le même amour et les mêmes inquiétudes.

"Pauvre, pauvre maman! Savez-vous que mon père n'est pas mort, qu'elle a dû le quitter tout au début de son mariage, et que toutes nos infortunes proviennent de cette rupture dont le motif m'est demeuré inconnu? Dire que, si j'avais eu des parents unis, ma mère vivrait peut-être et que, sans aucun doute, je ne demanderais moi-même qu'à vivre!

"Restée seule au monde, je ne puis me résigner à solliciter la pitié du capitaine Turnsbridge qui s'est désintéressé de moi jusqu'ici, et je n'ai pas non plus le courage de vous imiter en cherchant du service chez des étrangers. Tout le monde, hélas! ne possède pas votre patience, votre douce bonté. Vous en savez quelque chose, vous qui avez si souvent pâti de nos caprices.

"Adieu, chère nurse. Mes derniers baisers, mon dernier souvenir sont pour vous.

"Votre Gladys."

Le capitaine, sa lecture achevée, tourna ses yeux humides vers la banquette où gisait sa fille. Les chambrières l'avaient roulée dans des couvertures de laine et la frictionnaient vigoureusement, tandis que le docteur lui humectait les lèvres avec un cordial.

"Ma Gladys! Mon enfant!" songeait-il. "Tout s'explique donc! Votre mère n'a pas eu le temps de vous dire toute la vérité et ses divagations de moribonde vous ont fait croire à des fautes que, Dieu merci, je n'ai pas à me reprocher. Et je comprends aussi pourquoi vous vous trouviez à bord. Vous vouliez me revoir... me revoir..." suffoqua-t-il.

Il quitta le salon, après avoir prié le médecin de le rappeler sitôt que Gladys aurait repris toute sa connaissance, et il passa dans sa cabine où, sur son ordre on avait transporté Burton.

Le purser était déjà remis de son immersion prolongée. Cuirassé d'un double matelas de flanelle, il dégustait lentement un punch. Et ce fut lui qui interrogea Turnsbridge:

"Miss Gladys?"

"Hors de danger, m'a-t-on dit."

"Hurrah!"

"Hurrah!" répéta Turnsbridge.

UN MOIS plus tard, dans une stricte intimité qu'expliquait un deuil récent et cruel, Harold Burton, Esq., conduisait aux autels miss Turnsbridge.

Disons que Gladys n'était plus, mais plus du tout neurasthénique, et que certain purser, démissionnaire à l'exemple de son capitain, avait su—par quel miracle?—la rendre à la santé comme il l'avait rendue à la vie.

Au sortir du temple, durant le modeste lunch qui fut servi chez Turnsbridge, alors qu'on évoquait le souvenir de cette fameuse traversée si fertile en péripéties de toute sorte, miss Withby se laissa surprendre à verser quelques larmes.

"Chère miss Gert, qu'avez-vous?" s'enquirent affectueusement tous les convives.

"C'est à cause de cette lettre," répondit-elle en dépliant le mot d'adieu que lui avait adressé sa pupille, "et puisque votre mari est bien résolu à ne plus me voir..."

À ces paroles, un malaise oppressa la petite assemblée, naguère de si belle humeur. Gladys surtout ne savait quelle contenance observer.

"Oh! Harold," murmura-t-elle avec reproche. "Comment avez-vous pu?..."

—W II, Gladys, vous n'êtes donc pas de mo avis? grogna Burton, devenu maussade. "Je regrette en ce cas, mais je l'ai dit et je le répète: non, mille fois non, je ne veux plus voir Miss Gert... ailleu... que près de nous deux," acheva d'un tout autre ton le mystificateur.

# Au Fil de la Plume

Par Le Moissonneur

**L'ONOMATOLOGIE** ou le caractère par le prénom. Voici un nom bien rébarbatif appliqué à une science fort aimable, science nouvelle que les jeunes mères devraient connaître et méditer, s'il est vrai, comme le prétend un savant graphologue, M. De Rochetal, que le prénom donné à la naissance de l'enfant peut avoir sur sa vie et son caractère une très grande influence. Avant de sourire, réfléchissons un instant et examinons la thèse sur laquelle repose l'Anomatologie. En somme, quelles sont les causes qui portent les parents d'un nouveau-né à lui donner tel ou tel prénom? Le hasard? Quelquefois, mais bien plus souvent, la préférence. Un prénom évoque toujours à l'esprit un être soit réel soit imaginaire; certains prénoms plaisent par leur euphonie, d'autres parcequ'ils rappellent des personnes chères ou simplement de relations agréables, dont les qualités vous ont séduit; en donnant leurs prénoms à l'enfant on souhaite naturellement les retrouver en lui. Tel personnage historique, tel héros ou héroïne de roman qui a paru embelli de toutes les vertus, de toutes séductions, devient facilement le parrain ou la marraine que choisit la mère désireuse de communiquer à son bébé quelques-uns de ces dons. N'y aurait-il point dans l'esprit maternel comme une sorte d'intuition mystérieuse que l'on est convenu d'appeler pour l'enfant une prédestination.

Au XVII<sup>ème</sup> siècle, lorsque Racine fit Esther, les dames de la cour s'empressèrent d'appeler de ce nom la plupart des enfants dont elles furent mères; de là, cette prodigieuse quantité de marquises Esther de—, de comtesses Esther de—, de duchesses Esther de—, que l'on rencontre dans les mémoires du temps; eurent-elles toute la fortune extraordinaire de l'épouse d'Assuérus?... La chronique ne le dit pas. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, Rousseau popularisa avec sa "Nouvelle Héloïse" les noms de Julie et de Claire; au XIX<sup>ème</sup> siècle, Baculard Arnault eut la gloire de répandre à la faveur de ses mauvais romans les noms de Mathilde et d'Ursule. C'est à La Harpe qu'on doit toutes les Mélanie de l'époque; Madame Cottin mit les Mathilde à la mode comme Lamartine les Elvire, et M. de Chateaubriand, les René et les Atala.

En 1845, le spirituel Léon Gozlan raconte qu'en un voyage en Picardie, il entendit appeler Philoxène une grosse paysanne qui tenait en laisse deux vaches noires; comme elle causait avec trois autres fermières chaussées comme elle en sabots, l'écrivain s'approcha: "C'est vous qu'on appelle Philoxène?" "Oui, monsieur."

"Et moi, Oriane, fit une autre comère."

"Et moi, Philaminte, dit la troisième."

"Et moi, Célamire, ajouta la quatrième."

"Mais ce sont quatre noms pris aux romans de Mademoiselle de Scudéri" s'exclama Gozlan.

"Nous ne connaissons point Mademoiselle de Scudéri" répondirent les braves femmes. Voyez au bureau de poste... Il est évident que ce n'était point la lecture de la Clélie ou de l'Asinée qui avait inspiré aux parents de ces paysannes l'idée de leurs prénoms, et le mot de l'énigme fut découvert bientôt par le romancier. Il se trouvait tout simplement dans une de ces localités seigneuriales formant le domaine d'un château possédé jadis par les admirateurs enthousiastes des œuvres de Mademoiselle de Scudéri. Comme il était d'usage alors que le seigneur fût le parrain des enfants de ses vassaux, à mesure qu'il en naissait sur ses terres, celui de ce pays leur avait donné les noms des romans qu'il aimait. Les braves Picards et Picardes ainsi baptisés avaient transmis ces noms à leurs enfants, les prenant sans doute pour des noms de Saints et de Saintes. Certes, les qualités primitives des héros et des héroïnes de Mademoiselle de Scudéri, subirent une légère déformation, mais l'histoire n'en est pas moins vraie et amusante, et si la destinée de la robuste fermière aux belles vaches noires ne se ressentit certes point pour cela des convictions de Monsieur de Rochetal, concluons tout simplement que ce n'est là qu'une exception qui confirme la règle.

**COMMENT on peut calquer soi-même.**— Dessiner et reproduire toutes sortes de dessins sans employer de papier spécial, et non seulement avec le crayon, mais aussi avec de l'encre ordinaire de Chine ou avec des couleurs à l'eau, voilà ce que nous voulons mettre à la portée de tous.

On place sur le dessin à reproduire une feuille de papier blanc ordinaire que l'on frotte avec du coton trempé

avec de la benzine pure. En recevant la benzine, les parties frottées deviennent aussi transparentes que le meilleur papier à calquer; de sorte que le dessin apparaît aussi distinctement au travers pour qu'il n'y ait plus qu'à en suivre les lignes au crayon. Le dessin original ne souffre aucunement de ce procédé; le papier demeure lisse et uni.

Veut-on calquer un original de plus grande dimension? On n'humecte que peu à peu et à mesure que le travail avance. Pendant que l'on calque, la feuille de copie devient-elle trouble à la place fraîchement humectée? Il suffit pour y remédier d'y ajouter un peu de benzine fraîche. La copie terminée, laisser la benzine se volatiliser, et le papier redevient aussi blanc et aussi inodore qu'il l'était avant l'opération, à condition que l'on ait employé de la benzine pure.

**LE SUPPLICE** des gouttes d'eau.— Pour amener les coupables à confesser les crimes les Chinois ont conservé certains moyens de persuasion qui sont sans doute efficaces, mais qui n'ont aucun rapport avec nos procédés modernes.

Citons celui qui consiste à laisser tomber pendant une heure et lentement des gouttes d'eau sur le crâne de l'inculpé. La souffrance est, paraît-il, terrible et amène toujours des aveux plus ou moins véridiques.

Un étudiant devant lequel un professeur relatait ce fait eut un sourire d'incrédulité lorsque ce dernier lui affirma qu'il ne pourrait supporter la douleur que lui causerait une pinte d'eau tombant goutte à goutte sur sa main.

— Essayons, répondit l'étudiant. On versa donc une pinte d'eau dans un récipient en zinc percé d'un trou de façon que l'eau ne pût s'échapper que goutte à goutte et l'opération commença. Au début l'étudiant plaignait gaïement.

Le professeur se tenait auprès de son élève et comptait les gouttes au fur et à mesure qu'elles tombaient. À la deux centième le sceptique était moins jovial, puis petit à petit il s'assombrit et à certains moments une expression de douleur passait sur ses traits.

À la trois centième goutte, la main de l'étudiant commença à enfler et à rougir. La douleur augmentait de minute en minute et devenait atroce.

Puis la peau éclata; enfin, à la quatre cent vingtième, le patient à bout de forces dut avouer qu'il ne pourrait résister plus longtemps.

Et cependant l'expérience n'avait eu lieu que sur la main de l'étudiant. Quelle souffrance doivent produire ces gouttes d'eau tombant sur un crâne nu!

**ARAIGNEES manufacturières.**— On a souvent parlé de la soie d'araignée et de ses possibilités industrielles. Mais cette idée, vieille de plus de cent ans, n'a jamais été réalisée d'une façon pratique et il y a beaucoup à parier que, pour bien des années encore, la fameuse soie d'araignée ne sera jamais mentionnée que comme une amusette, une fantaisie scientifique.

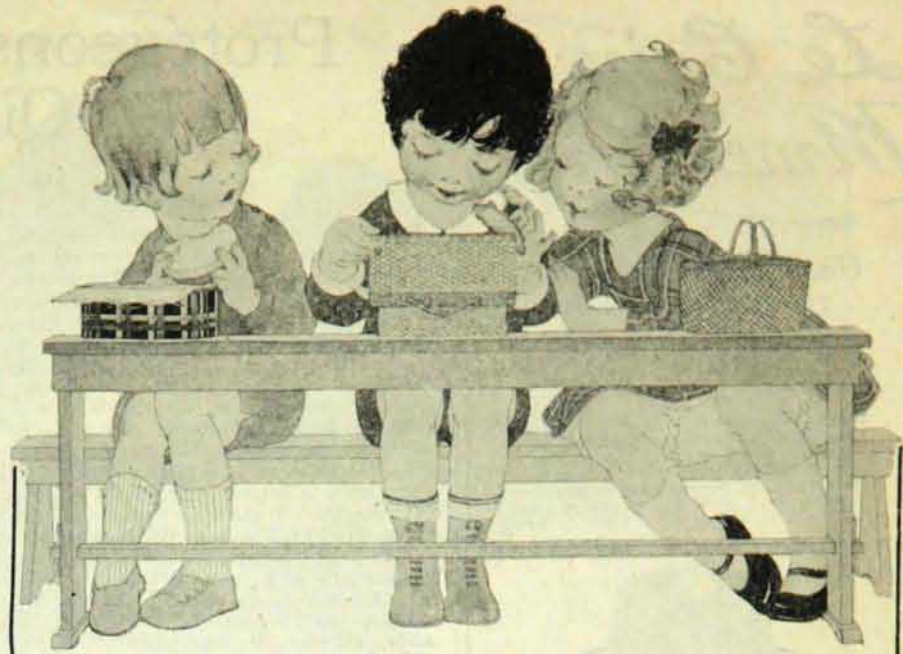
Le Sun, de New-York, relate en effet dans un de ses derniers numéros, que deux cents araignées sont aujourd'hui régulièrement "employées" dans une fabrique d'instruments d'optique de Hoboken, dans l'État du New-Jersey. Leur travail consiste à fournir le fil qu'on utilise pour les repérages dans les instruments optiques destinés à la topographie et à l'arpentage.

On s'était jusqu'alors, dans cette fabrique, servi, à cet effet, de cheveux humains et de fils de platine ultra-ténus. Mais après une série d'expériences fort rigoureuses, où un fil d'araignée avait été substitué au cheveu humain ou au platine, la supériorité incontestable des arachnides fut entièrement démontrée.

De jeunes ouvrières ont été entraînées à inciter les araignées à produire le fil soyeux: Elles placent une de ces bestioles dans la paume de leur main et la "taquine" jusqu'à ce que l'araignée, ennuyée, tente de s'échapper en sautant vers le sol; ce faisant, elle "amorce" son fil sur la main et, continuant à le produire se laisse aller dans le vide.

Hors, avant que l'araignée n'ait pu atteindre le sol, l'ouvrière, d'un geste prompt, attache l'extrémité du fil à une sorte de bobine qui est aussitôt animée d'un mouvement très rapide de rotation. En fait, la rotation est si rapide qu'une lutte de vitesse commence aussitôt entre l'araignée et la bobine, car la bobine, tournant plus vite que l'araignée ne produit sa soie, l'insecte ne réussit pas à gagner le sol.

On obtient de cette façon, de deux à trois cents verges de fil. Et lorsque l'animal est finalement épuisé, on le place au repos avec ses congénères dans une large cage où on le nourrit de mouches.



"Oh! regarde ce que maman m'a donné!"

## Le Service Royal de Pâtisserie du Département Royal d'Éducation

**Note de l'Éditeur**—Sandwiches faites de noix et de pains aux fruits, cuits à la maison—biscuits secs, petits gâteaux, et muffins, comme surprises—avec quel engouement juvénile chaque chose, dans la jolie boîte à goûter, préparée par maman est happée et dévorée!

Non-seulement les enfants, mais aussi les adultes aiment aussi ces sandwiches inusitées—appropriées pour réunions, pique-niques, goûters de longs voyages, ou "légers soupers aux sandwiches" du Dimanche soir.

L'espace ne nous permet pas de décrire toutes les choses exquises préparées par le Département d'Éducation, mais si vous désirez d'autres suggestions pour les goûters des enfants ou pour aider à préparer d'autres recettes de goûters, ainsi qu'une copie du nouveau Livre de Cuisine "Royal," écrivez aujourd'hui au Département Éducationnel, Royal Baking Powder Company, 4 Boulevard St-Laurent, Montréal.

### Exquises choses pour le Goûter des Enfants et des Adultes

#### Obtenir l'exacte Combinaison

CE qu'il faut mettre exactement dans la boîte de goûter des enfants—obtenir une combinaison saine et cependant différente, pour cinq jours sur sept, est, en vérité, un problème! Chaque goûter doit contenir un sandwich substantielle, une boisson rafraîchissante et un dessert: l'un quelconque de ceux mentionnés ci-dessous, avec un verre de lait ou une tasse de chocolat chaud constitue un goûter léger et complet:—

1. Sandwiches au pain de dattes, beurrées ou avec fromage à la crème, petits gâteaux aux arachides, orange.
2. Sandwiches au pain de beurre d'arachides, beurrées, petit gâteau à l'orange, pomme.
3. Sandwiches au biscuit, avec poulet haché, banane, deux ou trois morceaux de "fudge."
4. Sandwiches au biscuit, avec laitue croquante, une tasse de cossetarde, petits fours.

#### Choses que les Enfants aiment à voir

L'INATTENDU plaît toujours aux enfants, et un nouveau petit gâteau, une muffin ou un sac de bonbons, inclus dans le goûter, les enchante.

**Une "Muffin" Surprise**—Mettez une cuillerée à table de pâte à muffin dans un moule. Mettez-y une datte sans noyau, un morceau d'anas, un abricot bouilli, ou un peu de gelée rouge au centre. Couvrez-le d'une autre cuillerée à table de pâte et faites cuire. Quelle surprise quand la "muffin" sera ouverte!

**Biscuits-sandwich**—Mettez un biscuit sur l'autre, avec, entre chaque, une couche de guimauve (marshmallow), raisin broyé, beurre de noix, confiture, ou, ce qui est préférable à tout, des figues écrasées.

#### Idées nouvelles à propos de Biscuits

**Pour Sandwiches**—Au lieu de pain ordinaire, de bons biscuits croustillants constituent de délicieuses variantes. Elles sont délicieuses avec n'importe quel ingrédient, et avec du sucre d'érable râpé ou de la cassonade, elles sont très hygiéniques et particulièrement appréciées des enfants.

**Brioches à la cannelle**—Recouvrez la pâte à biscuit roulée mince avec du beurre, saupoudrez de cannelle et de cassonade, roulez comme pour les rouleaux à la gelée et coupez en tranches de un pouce et demie et faites cuire.

**Biscuits farcis**—Roulez mince la pâte à biscuit, découpez, beurrés, recouvrez de raisins écrasés, placez un autre biscuit sur le dessus, rejoignez les bords, et faites cuire.

**Tartelette**—Roulez la pâte mince, découpez un trou au centre de l'une des pâtes, placez-la sur une autre pâte beurrée et pressez-les ensemble. Remplissez l'ouverture de canneberge ou autre fruit et faites-en une délicieuse tartelette!

#### Manière d'empaqueter le goûter!

LE goûter le plus délicieux du monde peut être gâté par l'empaquetage. Découpez les sandwiches minces et en "doigts de dame" ou en morceaux appétissants, faciles à manger, et chacun enveloppé séparément dans du papier parafiné. Un verre à gelée recouvert ou un pot à dessus vissé, conviendront admirablement pour une pomme cuite; une cossetarde ou une gelée au chocolat peuvent très bien être apportées dans la tasse où elles ont été cuites, et n'oublier pas la cuillère!

Rappelez-vous, aussi, que les garçonnetts détestent de s'embarasser d'une tasse ou d'une cuillère; une pomme ou autre fruit cru sont préférables dans la boîte à goûter du garçonnet.

Découpez ces Recettes et collez-les dans votre Livre de Cuisine.

#### Sandwiches aux Biscuits

2 tasses de farine 1/2 cuillerée à thé de sel  
4 cuillerées à thé de Royal Baking Powder  
2 cuillerées à table de graisse 3/4 de tasse de lait

Sassez ensemble la farine, la poudre à pâte, le sel; ajoutez la graisse, brassez le tout très légèrement; ajoutez le liquide lentement; roulez d'une épaisseur d'à peu près un demi-pouce, sur planche enfarinée (maniez le moins possible). Découpez les biscuits, Cuissez à four vif 15 ou 20 minutes. Quand il est refroidi, brisez-les, et remplissez à votre goût.

#### Petits gâteaux à arachides

1 tasse de farine 1/2 tasse de sucre  
1/2 cuillerée à thé de sel 1/2 tasse de lait  
2 cuillerées à thé de Royal Baking Powder  
2 cuillerées à table de graisse 1 œuf  
1 tasse d'arachides hachées 1 cuillerée à thé de jus de citron

Sassez ensemble les ingrédients secs. Ajoutez la graisse fondue à l'œuf battu. Ajoutez le lait et le jus de citron, et mélangez bien avec les ingrédients secs, de façon à faire une pâte molle. Ajoutez les arachides; mélangez bien et pressez avec une cuillère à thé sur une toile graissée. Faites cuire à four modéré à peu près 20 minutes. Cette recette est suffisante pour à peu près quatre douzaines de petits gâteaux et nécessite une pinte d'arachides.

#### Pain aux fruits, de blé entier

2 tasses de farine de blé entier 2 tasses de farine  
3 cuillerées à thé de Royal Baking Powder (blanche)  
1 cuillerée à thé de sel 1/4 de tasse de sucre  
1/2 tasse de mélasse 1/4 de cuillerée à thé de soude  
1 livre de dattes ou autres fruits 2 tasses de lait

Sassez ensemble la farine blanche, le sucre, le sel et la poudre à pâte; ajoutez la farine de blé entier. Ajoutez le fruit haché fin. Ajoutez le lait. Ajoutez la mélasse et la soude, battues jusqu'à ce qu'elles soient mousses. Faites cuire dans une grande, ou deux petites léchefrites à pain, dans un fourneau lent, pendant à peu près 1 heure. Pour sandwiches de Thé ou de Réceptions, ajoutez une tasse de noix hachées à la recette ci-dessus.

#### Doigts Écossais

2 tasses d'avoine roulée 1/4 de tasse de sucre  
3 cuillerées à thé de Royal Baking Powder  
1/2 cuillerée à thé de sel 1/4 de tasse de mélasse  
1/2 cuillerée à table de beurre fondu  
1/4 tasse de lait

Broyez l'avoine roulée dans le hachoir à viande, mélangez avec le sel, la poudre à pâte et le sucre. Mélangez le lait, la mélasse et le beurre. Mélangez bien. Roulez le tout très mince, et découpez en morceaux oblongs très étroits. Tamisez la planche avec de l'avoine roulée broyée. Faites cuire 20 minutes, à four modéré.



# Le Coin de Mme. Knox

## Une Grande Recette de "La Ferme au toit Vert"

L'ON découvre parfois les recettes les plus inusitées dans les endroits les plus éloignés. Récemment je pris le goûter dans une petite maison de ferme au toit vert, dans un verger, où je savourai un dessert aux pommes, des plus inusités, dans dans lequel je reconnus la Knox Sparkling Gelatine. Naturellement, par un sentiment bien féminin, je demandai la recette, qui est la Charlotte aux pommes Knox, et je la donne ici, ainsi qu'une recette pour un Moule au Riz, qui fut envoyée du Sud.



### CHARLOTTE AUX POMMES

1/2 enveloppe de Knox Sparkling Gelatine  
1/2 tasse d'eau froide 1/2 tasse d'eau  
1 tasse de sucre bouillante  
2 cuillerées à table de jus de citron  
1 tasse de pulpe de pommes cuites  
Les blancs de trois œufs  
Des doigts de dame ou gâteau sec

Faites tremper la gélatine dans de l'eau froide pendant cinq minutes et faites dissoudre dans l'eau bouillante. Ajoutez le sucre, et quand il est dissout, ajoutez le jus de citron. Coulez; laissez légèrement refroidir et ajoutez le jus de pommes et la pulpe. Quand le mélange commence à durcir, battez-le (avec un mousoir en broche) jusqu'à ce qu'il devienne clair; alors, ajoutez les blancs d'œufs, battus épais, et battez parfaitement. Versez dans un moule garni de doigts de dame, ou de gâteau sec. Une chopine de crème fouettée peut être employée au lieu de blancs d'œufs.

Un paquet de Gélatine Knox sera suffisant pour fournir à une famille de six personnes, quatre salades ou desserts différents, pour quatre goûters ou dîners différents, (on fournira en tout vingt-quatre services individuels.)

### MOULE AU RIZ A L'ANANAS

1/2 enveloppe de Knox Sparkling Gelatine  
1/2 tasse d'eau froide Quelques grains  
1/2 tasse de sucre de sel  
1/2 tasse de jus d'ananas échaudé  
1 tasse de riz cuit, 1 tasse de crème fouettée  
1 cuillerée à table de jus de citron

Faites tremper la gélatine dans l'eau froide pendant cinq minutes et faites-la dissoudre en tenant la tasse dans de l'eau chaude. Ajoutez au riz le jus d'ananas, le sucre et le sel. Coulez-y la gélatine et mélangez parfaitement; refroidissez légèrement et ajoutez la crème fouettée et le jus de citron. Versez dans un moule garni de tranches d'ananas en conserve. Faites refroidir et servez avec ou sans crème fouettée. D'autres fruits peuvent être employés, au lieu de l'ananas, et deux blancs d'œufs employés au lieu de la crème fouettée, si on le désire.

Vous n'avez pas besoin de moules spéciaux pour les Desserts ou Salades à la Gélatine Knox. N'importe quel bol ou plat—grandeur pour la famille ou pour une personne—une grande saucière ou un plat à fruits, des tasses à cosselarde ou verres à "sundae"—peuvent être employés. Une tchêfrile à pain en forme de brique, un vase à gâteau rond ou un plat à poudingue font aussi de bons moules à gelée.

### Une Collection inusitée de recettes GRATIS

L'on trouvera, dans mes livres de recettes, des recettes inusitées, provenant de toutes les parties du pays. Ces livres ont pour titres: "Dainty Desserts" et "Food Economy." Elles vous aideront à préparer des plats inusités pour votre famille. Écrivez, afin de les recevoir, incluant quatre centins en timbres, pour couvrir les frais de poste et mentionnez le nom de votre épicer.

MME. CHARLES B. KNOX

## KNOX GELATINE

Dept. E, 180 rue St-Paul Ouest, Montréal



"Chaque fois qu'une recette demande de la gélatine—elle veut dire la Knox."

Ce paquet contient une enveloppe de pure essence de citron afin d'accommoder la ménagère très occupée

# Protégeons nos Amis les Oiseaux

Par H. L.

IL ME souvient qu'étant enfant, j'allai dans le bois à l'heure où les grands pins semblent allonger encore leurs sombres silhouettes, sur le ciel empourpré par les derniers rayons du soleil couchant.

Aidé d'un ami, j'ai abattu, sans le moindre chagrin, un de ces beaux grands arbres que j'admirais tant, puis, le fixant sur nos traîneaux bien solidement, après avoir marché deux milles dans la neige froide et brillante, j'arrivai à la maison, l'heure du souper bien passée. Il était bien question de manger! J'étais si heureux, ce beau pin était pour construire ma première maison pour mes amis les oiseaux. Inutile de vous raconter le travail, les efforts, les longues heures passées à scier, raboter le bois, assembler les différentes pièces, pour terminer la construction de cette maisonnette pour mes futurs hôtes emplumés. Le beau jour que ce fut quand, toute blanche sous sa couche de peinture, elle fut enfin élevée sur le grand poteau, bien attrayante avec ses douze compartiments pour loger les voyageurs ailés qui arrivent avec le printemps. Un couple de charmants Oiseaux Bleus furent les premiers à y faire leur nid. Puis deux hirondelles s'y installèrent, la paire fut troublée. Quelques jours plus tard, un pinson vint prendre possession du perchoir, avec des allures de propriétaire; le lendemain, il revint avec cinq autres pinsons. La prise de bec fut amusante, il y eût cris discordants, les plumes s'envolèrent; finalement les premiers arrivés durent céder devant le nombre. La victoire et le joli abri restèrent aux plus forts qui y élevèrent toute une intéressante nichée.

Tous les ans, les pinsons furent fidèles à revenir au vieux nid, dans la maison d'oiseaux maintenant toute branlante. Je revois toujours avec plaisir les descendants des intrus ailés qui s'étaient emparés de la demeure que j'avais construite avec tant de joie.

Je n'abandonnai pas mes pauvres Oiseaux Bleus, chassés si honteusement. À la hâte, je leur construisis un petit abri pour y mettre leur seconde couvée. Les hirondelles retournèrent au grand chêne qui avait toujours été leur demeure.

Mon exemple pour la conservation des oiseaux fut suivi. Plusieurs de mes amis construisirent des abris de différents genres, suivant l'espèce spéciale des oiseaux qui devaient y habiter. Des plantations d'arbustes portant des baies ou fruits sauvages furent fréquentées par nombre d'oiseaux, pour y déposer leurs œufs et élever leur petits. Ces arbustes ont un triple but: Abriter les oiseaux, les nourrir, car ils sont friands de fruits sauvages, et cela protège en même temps les fruits cultivés.

Le moineau n'est guère aimé des autres oiseaux. Il est effronté, querelleur, voleur, s'emparant des nids préparés pour d'autres. Un moyen très simple de les déloger des boîtes est d'installer, dans le fond, un tiroir mobile; dès que le nid est préparé, vous n'avez qu'à le faire tomber dans le vide. Vous vous débarrassez ainsi de cette petite peste, si vous tenez à élever des oiseaux d'espèces spéciales, près de votre maison.

Veillez aussi à ce que le chat ne rôde pas autour des nids. Même les vieux oiseaux tombent sous son regard fascinateur et sont vite croqués.

Un moyen efficace pour développer l'intérêt que tous nous devrions avoir pour le bien-être des oiseaux serait de faire des concours entre amis ou élèves pour la construction de différents genres d'abris, de boîtes, maisonnettes.

Un professeur intelligent enseignait à ses élèves l'histoire naturelle en même temps que le dessin, d'une manière très pratique, en leur faisant dessiner de beaux oiseaux, d'après nature. Les élèves rivalisaient entre eux pour la finesse du coloris du plumage.

Pourquoi n'en ferions-nous pas autant

dans nos écoles? Ne pourrions-nous pas donner, comme récompenses, des traités sur les oiseaux, avec planches coloriées? Après la distribution des prix, "la Journée des Oiseaux" ne pourrait-elle se terminer par la plantation d'arbres et d'arbustes qui serviraient de refuge à la gent ailée. L'étude de la vie et des mœurs des oiseaux offre un vaste champ d'observation et de récréation, au Canada surtout, où les bois merveilleux invitent tant à la vie au dehors. Si un plus grand nombre de gens se livraient plus volontiers à l'étude de l'histoire naturelle, de la faune et de la flore de notre pays, ils comprendraient le charme des heures passées, sous les grands arbres, à voir filtrer les rayons d'or du soleil à travers le feuillage, à entendre le chant des oiseaux, les bruissements d'ailes, le susurrement des insectes dans l'herbe... Minutes exquises, où l'on sent réellement la joie de vivre.

Nous devons protéger les oiseaux non-seulement à cause de la beauté de leur forme, de leur plumage ou de leur chant qui élève l'âme de l'homme, il y a aussi une raison économique pour cela. Les insectivores sont des agents précieux pour protéger les récoltes sur lesquelles l'homme dépend pour sa nourriture. Le fermier, qui protège les oiseaux dans ses vergers et dans ses champs, sera amplement récompensé de sa peine, car ils seront ses meilleurs auxiliaires pour le débarrasser des parasites; leur aide sera encore plus efficace quand leur nombre sera augmenté grâce à la prévoyance de leur protecteur qui leur aura préparé des abris pour les défendre contre leurs ennemis.

Le gibier nous donne la nourriture et le sport, la chasse n'est-elle pas l'amusant favori d'un grand nombre?

Certaines espèces de gibier deviennent très rares. Le nombre toujours croissant des chasseurs, l'approvisionnement des marchés, les immigrations dans des conditions difficiles sont la cause de la disparition presque complète de certaines espèces.

La protection du gibier et des oiseaux en général au Canada a l'appui des États-Unis. Dans un même but, à la Convention tenue à propos de la migration des oiseaux, les deux contrées se sont engagées à protéger, en tous temps, les oiseaux insectivores et ceux qui ne sont pas classés sous le nom de gibier. Toute l'année sera considérée comme "saison close," en d'autres termes: Défense de tuer les oiseaux faisant partie de cette catégorie.

Il a été résolu de fixer, dans les deux pays, une période d'égale durée avec défense de chasser les oiseaux migrateurs. Il a été aussi décidé d'abolir la chasse du printemps, pour que la migration septentrionale puisse s'effectuer sans danger.

C'est le devoir de tout Canadien de respecter ce traité. Toute violation doit être rapportée au garde-chasse de la région, ou au Commissaire des Parcs de la Puissance du Canada, Département de l'Intérieur, à Ottawa.

Il n'est pas question de protéger seulement les droits des chasseurs, mais de protéger aussi celui de tout homme qui tient à la conservation de ces petits êtres sauvages, il est vrai, mais rendant quand même de grands services à l'humanité.

Continuons de construire des abris pour nos amis les oiseaux qui, à part quelques pillards, protègent nos arbres fruitiers et nos récoltes; veillons à la conservation du gibier qui nous donne des mets recherchés pour la table. N'oublions pas les oiseaux de mer tels que goélands, mouettes etc., quoique vivant en colonies, eux aussi ont droit à notre protection.

On peut se procurer des copies de l'Acte de la Convention à propos des oiseaux migrateurs au bureau du commissaire des Parcs de la Puissance du Canada, Département de l'Intérieur, à Ottawa.



PIERROT: "Ah! petite Paullette, de tous les charmes de ce monde, il n'en est qu'un qui te manque!"

PIERRETTE: "Mais non, Monsieur, je viens précisément d'envoyer ma bonne chercher mon parfum, 'Rêve de Beauté.'"

## Parfum "Rêve de Beauté"

Le parfum qui a enchanté Paris —exquis, mais délicat.

Aussi Savon, Poudre de Riz, Crème de Beauté, Eau de Toilette.

## "Erasmic"

Dans tous les Magasins les plus en vogue.

Importé par

ANGLO-AMERICAN AGENCIES, LIMITED  
41-43 Rue St.-François-Xavier, MONTRÉAL.



Hollins  
DAY & NIGHT WEAR

ESSAYEZ  
Les Flanelles  
Irrétractables

Viyella  
OU  
"Clydella"

pour les délicates robes de nuit de Bébé. Vous constaterez que tous les deux durent admirablement — et Bébé aimera leur duvet confortable.

Insistez pour que l'on vous montre le nom "Viyella" ou "Clydella" sur la lièsière.

En vente dans les magasins de première classe.

Wm. Hollins & Co., Ltd.  
of England

62 Front St. West Toronto, Canada  
44 East 17th St. New York, U.S.A.

M-2

## Le Kronprinz et Saint Pierre

CE n'est pas d'aujourd'hui que le Kronprinz est devenu impopulaire en Allemagne.

Déjà, après Verdun, on l'y traitait d'après son mérite, ainsi qu'en témoigne l'histoire suivante, que les Boches se racontaient à l'oreille:

Un jour, Hindenburg, pris de la folie des grandeurs, veut entrer au Paradis. Il se présente à la porte du ciel, mais saint Pierre la lui ferme au nez, en lui disant:

—Un feld-maréchal comme toi ne peut entrer ici qu'à cheval.

Furieux, Hindenburg va conter sa mésaventure au kronprinz.

—Saint Pierre est un insolent, fait celui-ci. Venez avec moi; je vais lui parler de la bonne manière.

Et tous deux vont frapper à la porte du Paradis.

Saint Pierre ouvre, aperçoit le kronprinz, et s'adresse à Hindenburg d'un ton irrité:

—Je t'avais dit de venir avec un cheval, et non point avec un âne.

Et, derechef, il ferme brusquement la porte.

# Rouge, Fard et Poudre

(Suite de la page 15)

croches. Si elle ou il a un rôle gracieux, il faudra avoir la grâce requise.

"L'acteur doit, avant tout, s'étudier à donner à sa figure l'expression convenant au caractère qu'il doit assumer. Pour conserver cette expression, il doit faire ressortir les rides et autres lignes pour que l'effet soit plus saillant et réel.

"Pour les artistes masculins, les perruques, moustaches, postiches de tous genres sont des accessoires utiles, sinon nécessaires.

"Il y a deux sortes de perruques: celles toutes faites et celles que l'acteur se fait lui-même.

"Les barbes et les moustaches sont presque toutes préparées par l'acteur lui-même. Il applique d'abord une couche de pommade grasse, puis une couche de colle 'Lepage' sur la partie qui doit être couverte par la barbe, la moustache ou la perruque. C'est une opération délicate, nécessitant beaucoup d'adresse et de précaution pour arriver à un résultat donnant l'illusion du naturel.

"La colle ayant séché pendant la première journée et servant de fondation, la perruque ou la barbe peut être enlevée intacte et ensuite remise avec peu de trouble.

"Il y a des centaines de barbes, moustaches, postiches; alors, il faut que l'acteur étudie avec soin le type spécial qu'il doit personifier, pour ne pas gâter l'aspect général avec une barbe ou moustache qui ne serait pas en harmonie avec l'expression de la figure du personnage qu'il veut reproduire.

"On obtient d'autres expressions faciales en attachant certains muscles avec des petits cordons, et les retenant avec une application de mastic.

"Ces cordons peuvent être attachés en arrière de la tête et tirés pour obtenir certaines rides ou effets musculaires voulus. C'est ainsi que l'on fait pour obtenir les yeux bridés et le masque facial des Chinois.

"En ajustant les faux nez, on se sert aussi de mastic.

"Les fausses dents sont aussi un aide puissant pour l'Artiste en 'Caractère', car elles changent complètement l'apparence, la forme et l'expression de la bouche."

**MADemoiselle DALTON** raconte qu'un de ses amis causa beaucoup d'amusement en mystifiant, à l'aide de fausses dents, le propriétaire d'un restaurant italien. Il demanda une consommation, but son verre de vin; puis, se baissant, se mit un dentier, assumant une nouvelle expression faciale, se redressa et demanda une seconde consommation. L'homme du comptoir, tout interloqué, avec ses yeux fouillait tous les coins de la salle, se demandant par où le premier venu était passé. Convaincu de s'être fait voler, il versa un nouveau verre de vin qui fut immédiatement avalé comme le premier. Se baissant une deuxième fois sous le rebord du comptoir, cet étrange client changea encore une fois ses dents, mit sa coiffure dans sa poche, en mit une nouvelle sur sa tête; l'hôtelier faillit perdre connaissance en voyant surgir encore un homme nouveau, à l'endroit même où, une seconde auparavant, on

lui avait escamoté pour la seconde fois un autre verre de vin.

Le nouveau venu qui, pourtant, était toujours le même, demanda, paya et but un troisième verre de rafraîchissements. Regardant fièrement l'homme du comptoir, il éclata de rire, enleva les fausses dents, reprit sa coiffure et son expression première, paya les deux consommations prises, le tout au grand amusement des spectateurs. Cette farce ne fut pas goûtée par l'hôtelier, et le faiseur de tours dut retraiter avec précipitation, avec une vision peu encourageante du stylet italien.

Mademoiselle Dalton fut ensuite interrogée sur la longueur de temps que nécessitait un travestissement parfait.

"Quelques heures sont parfois nécessaires," répondit-elle, "avant d'arriver à la perfection artistique rêvée.

"Je suis souvent obligée de venir au studio, de grand matin, et travailler pendant, au moins, trois bonnes heures avant l'arrivée des autres artistes faisant partie de la Compagnie.

"Cela n'arrive pas tous les jours, mais toutefois cela arrive quand même. L'habitude fait beaucoup, et, peu à peu, les choses difficiles semblent faciles; même les maquillages demandant le plus de soin, après plusieurs applications, finissent par s'adapter parfaitement. En cultivant avec goût cet art du travesti, on finit par s'identifier physiquement et moralement au rôle que l'on doit remplir.

"Il est nécessaire pour l'actrice d'être, en pensée, en action et en apparence, en rapport direct avec le caractère qu'elle personnifie.

"C'est surtout dans le perfectionnement de l'assimilation morale des différents caractères que le succès des grands artistes est assuré."

"Avez-vous un modèle spécial dans l'esprit pour chaque caractère que vous représentez," demandai-je?

"Presque dans chaque cas," fut la réponse. "Je ne manque jamais d'observer avec soin les caractères originaux ou marquants que je rencontre sur le chemin ou au dehors de mon travail de studio.

"Maintenant, je me suis fait une liste des différents caractères; c'est ma réserve quand je suis en quête d'inspiration pour un rôle quelconque.

"Quand je ne puis fixer mon idée sur un personnage dont l'expression m'échappe et qui, pourtant, me serait nécessaire pour mon rôle, je vais sur la rue, observant les passants et, en peu de temps, je trouve le modèle désiré.

"Si c'est un caractère ancien ou suranné, je le recherche dans les livres, m'intéressant à tout ce qui le concerne, lui ou d'autres types analogues. Si je puis en trouver un portrait ou une image, alors j'essaie de me faire aussi semblable, moralement et physiquement."

De l'intéressant message de Mademoiselle Dalton, sur "Le comment fait-on?" adressé aux personnes qui désirent devenir des actrices en caractère (de caractère aussi, nous osons l'espérer), il ressort que l'art du maquillage et toutes ses ramifications est très compliqué et demande beaucoup d'étude, d'observation et de talent naturel.



## L'Enfance est un Jardin

L'ENFANT a été comparé à un jardin, terrain fertile aux fleurs des bonnes habitudes ou aux ronces des mauvaises habitudes.

Dans les soins de la mère repose la destinée de ces petits jardins. Elle devrait planter de bonne heure la graine des saines habitudes de santé; particulièrement la bonne habitude d'une élimination régulière et complète des déchets des aliments. Car, de toutes les habitudes contractées dans l'enfance, celle-ci est de beaucoup la plus importante pour sauvegarder l'enfant de la maladie et maintenir sa santé pendant toute la durée de sa vie.

*Particulièrement précieux pour les enfants*

Nujol est particulièrement précieux pour guérir la Constipation chez les enfants; car au lieu de forcer ou d'irriter l'organisme, Nujol amollit simplement le déchets des aliments. Ceci permet aux nombreux muscles minuscules, qui se trouvent dans les parois intestinales, se contractant et s'épanchant de façon naturelle, de presser les déchets des aliments de telle sorte qu'ils sont naturellement expulsés de l'organisme.

Nujol prévient ainsi la constipation, parce qu'il aide à la Nature à maintenir une évacuation facile, parfaite des intestins, à intervalles réguliers—l'habitude la plus saine au monde. Il est absolument inoffensif, ne dérange pas leurs petits estomacs, ne cause pas de coliques ni n'intervient dans leurs études ou leurs jeux. Et ils l'aiment.

Les plus éminentes autorités médicales reconnaissent que plus de 75% des maux humains ont leur origine dans la condition anormale de leur voie intestinale—dans la constipation—et ils prescrivent Nujol, particulièrement pour les enfants.

# Nujol

REG. U.S. PAT. OFF.

Nujol est vendu par tous les pharmaciens, en bouteilles scellées seulement, portant la marque de commerce Nujol.

Écrivez aujourd'hui à Nujol, Chambre 709, 22, Rue St. François-Xavier, Montréal, P.Q., afin de recevoir la brochure: "Selon que l'arbre penche..." (imprimé en anglais seulement). La Constipation chez le premier âge de l'enfance.

Nom .....

Adresse .....

## Simplifier sa vie

**VOULEZ-VOUS** être de plus en plus heureux? Étudiez-vous à rendre votre vie de plus en plus simple.

Ne marchez pas les yeux fixés sur plusieurs buts à la fois. Appliquez votre raison à choisir le meilleur, c'est-à-dire le but que les conseils des gens qui vous aiment, les circonstances, vos forces vous désignent comme celui qui est le plus naturellement à votre portée. Lorsque vous l'aurez choisi, persévérez dans la ferme volonté de l'atteindre. Tendez vers lui sans précipitation, mais sans relâche, et par les seuls moyens qu'approuve une conscience pure, en suivant un seul chemin, le plus direct.

Autant qu'il dépend de vous, ne souffrez point dans votre âme de longues incertitudes: les esprits qui s'entourent de brouillards perpétuels ne sauraient être heureux. Considérez attentivement un à un tous vos doutes; n'en laissez passer aucun sans avoir épuisé tous les moyens de le dissiper et de l'anéantir: allez droit aux causes.

Quant à vos désirs et à vos passions, réduisez-en le nombre le plus qu'il vous sera possible. Prenez la hache; élaguez

toutes les branches parasites: le temps cicatrisera vite ces blessures utiles.

Ne cherchez vos plaisirs qu'aux sources simples, profondes, éternelles. Aimez la nature: heureux celui qui ne se lasse point d'admirer la beauté des campagnes et des bois, les magnificences de la lumière et des nuages, les paisibles splendeurs d'un ciel étoilé! N'aimez dans les arts, dans les lettres, que ce qui est véritablement beau. Ne vous laissez point séduire aux applaudissements passagers qu'un goût équivoque donne au médiocre, au maniéré, au faux. Cultivez en vous les généreuses curiosités de l'intelligence. Entretenez avec un prudent respect le mystérieux foyer de l'enthousiasme pour le beau, le vrai, le juste. C'est là notre richesse réelle et inépuisable.

N'ayez qu'un petit nombre d'amis. Sachez supporter leurs imperfections comme il supportent les vôtres à votre insu. Aimez-les sincèrement. Soyez leur fidèle. La base la plus solide du bonheur est dans les affections honnêtes et éprouvées.

# Soyez certain que vous recevez

Il n'y a pas de substitut de "Sunset"



ce paquet-ci

22 Couleurs Fixes

La seule manière d'être assuré de couleurs fixes et brillantes est d'être convaincu que vous recevez les véritables "Sunset Soap Dyes." Cela fait, le reste est facile. "Sunset" teint tous les tissus:—Coton, Laine, Soie, Toile et même les Tissus Mixtes—dans un même bain de teinture.

Une jolie couleur "Sunset" donnera un merveilleux teint frais aux robes et gilets fanés—les fera vraiment paraître comme neufs. Le travail que vous ferez à domicile aura le fini de celui d'un teinturier professionnel—et le tout vous prendra trente minutes!

Vous pouvez faire des épargnes sur votre couture du printemps, cette année, en renouvelant vos hardes de l'an dernier avec

# Sunset Soap Dyes

15<sup>c</sup> le paquet

Le Vraie Teinture

Manufacturé par La North American Dye Corporation, Limitée  
Dept. 16, Toronto, Canada Mount Vernon, N.Y.  
Représentants pour le Canada et les Etats-Unis: Harold F. Ritchie & Cie., Limitée,  
Toronto, New-York

La majorité des meilleurs magasins vendent "Sunset." Si toutefois il arrivait que votre marchand ne l'ait pas en stock envoyez-nous son nom avec la somme de 15c et nous vous expédierons un paquet par la poste.

## BONNETERIE ABC

"Connaissez-vous votre ABC?" demande le Professeur à son plus Nouveau Petit Élève.

"Maman dit que les ABC sont les meilleurs bas, pour garçonnets et fillettes," répond le Plus Nouveau Petit Élève, car d'après son expérience, sa mère a toujours raison.

Les mères avisées apprécient la qualité, l'ajustement et la durée des Bas ABC. Ils vous économisent de l'argent et du raccommodage quand vous en achetez pour toute la famille. Les talons et les bouts renforcés résistent admirablement au durmusage. Tricotés des meilleurs lainages, leur soyeux et leur chaleur donnent un confort parfait.

Connaissez-VOUS les ABC ?

Fabriqués par  
**ALLEN BROS. CO., LTD.**  
TORONTO



Contre la Constipation et la Grippe, employez l'Eau Purgative

# "RIGA"

Elle agit doucement mais sûrement, chez les jeunes comme chez les vieux, sans causer aucun malaise.

SOCIÉTÉ DES EAUX PURGATIVES RIGA, 40 rue Plessis, Montréal.  
N.B. Cartes à marquer pour eschre (tallies) gratis sur demande.

## La Journée de 20 Minutes

(Suite de la page 19)

solennités sportives, célébrons de grandes fêtes démocratiques avec le concours des Concerts Colonne et de la jeune troupe de l'Odéon! Vous allez voir, le peuple va bien s'amuser!...

En effet... Les bibliothèques démocratiques obtinrent un vif succès pendant quelques mois. Mais quand tout le monde eut lu ou relu *Monte-Cristo*, les *Mystères de Paris* et le *Maitre de Forges*, les distractions d'ordre littéraire perdirent le plus grand nombre de leurs amateurs.

Le ministre du Repos envoyait de pressantes circulaires aux bibliothécaires: "Recommandez au peuple les manuels d'éducation civique... Incitez-le à charmer ses loisirs en lisant en famille les ouvrages qui forment les bons citoyens."

Mais les manuels d'éducation civique ne trouvèrent pas de lecteurs: les citoyens n'éprouvaient nullement le besoin d'améliorer leurs conceptions sociales...

Les conférences ne réussirent pas mieux.

En vain, le ministère du Repos fit appel au professeur Barbaol qui pouvait parler interminablement sur l'organisation administrative à travers les âges; au statisticien Lempotey qui dépassait Inaudi dans l'art de jongler avec les chiffres; au savant Pirouette qui connaissait le prix d'un ris-de-veau sous Charlemagne et celui d'un fromage de chèvre sous Louis XI... Les conférences, cependant annoncées par le Journal Officiel, n'attirèrent que quelques bourgeois: les couches profondes restèrent indifférentes à tout cet admirable effort pour instruire le peuple en l'amusant.

Les "solennités sportives" obtinrent plus de succès, mais on se lassa bientôt de voir toujours aux prises Vermeulen et Kayser, Egg et Sérès, Thus et Péli-sier, Carpentier et Bombardier Wells. D'autant plus que les épreuves étaient exagérément abrégées: le "Bol d'or," jadis de vingt-quatre heures, se courait en vingt minutes et "Bordeaux-Paris" s'arrêtait bien avant Libourne.

Les promenades dans les musées débütèrent trop bien: le premier jour, il y avait cent mille citoyens pour voir la Joconde. Un mois après, il n'y avait quasiment plus personne, sauf au musée Carnavalet où les familles tenaient à contempler l'échelle de Latude.

Les fêtes démocratiques furent très bien réglées. On vit défilér, aux Champs-Élysées, des cortèges qui symbolisaient le Progrès, la Science, l'Agriculture, l'Art, l'Industrie, la Paix et la Maternité... La chorale de la C. G. T. chantait l'*Hymne de l'Humanité*, les danseuses syndiquées de l'Opéra faisaient des pointes place de la Concorde, Mlle Chenal chantait la Marsellaise pacifiste et les jeunes tragédiens de l'Odéon déclamaient des poèmes de M. Georges Pioch à tous les carrefours. C'était sublime...

Malheureusement, la journée de vingt minutes empêchait ces nobles solennités de se dérouler dans toute leur ampleur...

Et puis, tous ces symboles n'étaient pas gais: les réjouissances administratives n'amusaient pas le peuple.

Le peuple bâillait.

Cependant, des révolutionnaires organisaient une propagande qui commençait à inquiéter le gouvernement.

—Nous voulons, déclaraient-ils, travailler librement!... Assez de loisirs! Trop de loisirs! Finissons-en avec cette existence assommante... Obliger le prolétariat à s'embêter quatorze heures par jour, c'est exercer une tyrannie odieuse. Camarades, au travail! Vive le travail!

En d'autres temps, c'était par la grève que les camarades manifestaient leur mécontentement... Maintenant c'était par le travail.

On lut dans la *Sociale*, organe du nouveau groupement, des informations dans ce genre:

### Le Mouvement Ouvrier

LES travailleurs de la maison Babylas ont décidé de rester chaque jour une heure entière à l'atelier.

Cette décision a été prise à la suite d'un meeting où des harangues enflammées ont été prononcées.

Toutes tentatives de conciliation sont restées inutiles.

Le 1er mai 1926, la C. G. T. faisait apposer sur les murs de Paris une affiche ainsi conçue:

### TRAVAILLEURS!

Vous n'avez jamais été si malheureux que depuis l'avènement de la journée de vingt minutes.

Vous baillez à vous décrocher les mâchoires.

Vous ne savez que faire, vous ne savez où aller, vous êtes comme des âmes en peine, vous êtes tous neurasthéniques.

EN VOILA ASSEZ!

Il faut que vous repreniez goût à la vie.

Pour cela, il n'y a qu'un moyen:

C'EST LE TRAVAIL.

Le travail, c'est la santé du corps et de l'esprit.

TOUS DEBOUT  
POUR LA JOURNÉE D'UNE  
HEURE!

Une manifestation formidable se déroula dans les rues de Paris aux cri de: —Vive la journée d'une heure!...

La réforme tant souhaitée ne tarda pas à être réalisée... Mais les révolutionnaires étaient insatiables. L'année suivante, ils réclamèrent la journée de deux heures.

Puis apparurent successivement, au zénith du progrès social:

La journée de trois heures.

La journée de quatre heures.

La journée de cinq, de six, de sept, de huit heures...

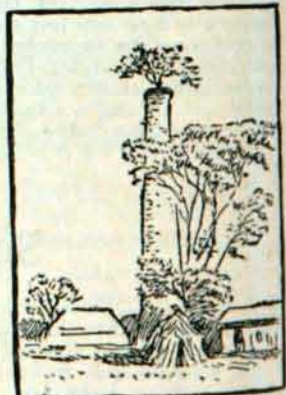
Nous en sommes là en ce moment. Ces victoires successives de la C. G. T. ont chassé l'ennui mortel qui pesait sur les classes laborieuses. De nouveau, la gaieté s'épanouit dans les faubourgs: la démocratie n'est plus neurasthénique.

Elle a réappris à aimer le travail, le travail si longtemps calomnié et détesté, le travail sans lequel l'existence est insupportable!...

## Les Merveilles des Arbres

LES frères Siamois sont beaucoup moins rare dans le monde végétal que dans le nôtre et souvent les bûcherons pratiquent, à coups de hache, l'opération séparatiste qui a rendu célèbre le Docteur Doyen. Tantôt deux arbres reliés par un pont en H, tantôt ils se combinent pour former un X ou un Z renversés. Les deux arbres que nous reproduisons se sont réunis en forme d'arcade et de porte-cochère, et on peut les voir encore dans la cour d'un entrepôt de Glasgow. À droite un arbre desséché, d'origine japonaise, conserve au sommet de son tronc désagrégé, une masse de bois qui figure un homme prêt à sauter. Aussi l'appelle-t-on l'arbre à l'homme.

Un arbre dans une cheminée



poussé dans la cheminée d'un ancien moulin abandonné, près de Moulmein, en Birmanie. Le panage de feuillage qu'on voit s'épanouir au sommet n'est pas un rameau détaché: c'est une des branches qui, après être entrée par la base est montée d'étage en étage jusqu'à l'extrémité supérieure, pour retrouver le soleil et l'air libre! Cette jolie photographie a été prise par un officier de l'armée des Indes, il y a quelques années.

POUR terminer ces curiosités nous signalons un arbre qui a

# SHERWIN-WILLIAMS PRODUCTS



## SHER-WILL-LAC



### De Vieux Planchers Embellis

**Q**UE faire si les planchers de votre maison sont égratignés et usés ?— Vous pouvez facilement les embellir. Du Sher-Will-Lac, un pinceau, un petit travail agréable et vos vieux planchers de bois mou sont transformés en une belle surface lustrée qui résistera à bien des piétinements et qui se rapprochera beaucoup du bois franc si dispendieux.

Et le Sher-Will-Lac est d'un effet merveilleux sur les meubles, les portes, les lambris et les boiseries intérieures de tout genre. Avec bien peu d'effort, vous pouvez rendre votre maison très attrayante, et vous pouvez employer pendant des années des meubles que vous aviez d'abord l'intention de détruire.

Le Sher-Will-Lac est une teinture et un vernis transparent, mélangé en proportions exactes et prêt à être employé. Il est fabriqué en treize charmantes nuances mises en des récipients de grandeur appropriée—roquille, demiard, chopine, pinte et gallon.

Consultez l'agent SHERWIN-WILLIAMS de votre ville. Il garde un stock complet de Sher-Will-Lac et nous serions heureux de vous aider à choisir les nuances pouvant vous convenir.

*"Sauvez la surface et vous sauvez tout" (Peinture et Vernis)*

**THE SHERWIN-WILLIAMS Co.**

of Canada, Limited

Bureau-chef - MONTRÉAL



RÉSISTANCE AU DUR USAGE

RÉSISTANCE À L'EAU

## Le VERNIS COMPLET

La différence entre le VERNIS À PLANCHER "61" et les Autres Vernis—

LA différence entre le "61" et les vernis ordinaires consiste dans le fait que le "61" est un vernis admirablement "complet." Ses qualités se "complètent" si bien, qu'il possède le degré maximum combiné de résistance au dur usage et de résistance à l'eau.

Quelques vernis durent joliment bien. Quelques-uns résistent à l'eau. Le "61" dure plus longtemps que les prétendus vernis "imperméables" et résiste à l'eau, froide ou chaude, pour une durée que l'on n'a jamais exigée selon l'usage ordinaire.

Le "61" a évolué graduellement, durant une période de plus de trente ans d'expériences et de recherches, opposant une caractéristique désirable à une autre caractéristique désirable, mais techniquement contraire.

C'est ce qui fait que le "61" est à l'épreuve des marques de talon, des dégâts et de l'eau. La durée remarquable du "61" sur les planchers explique le grand usage que l'on en fait sur les meubles, boiseries, linoléum, et tous autres usages à la maison.

Le "61" teint et vernit en une seule opération. Les magnifiques couleurs "61" à teindre les planchers coulent du pinceau sans rayures, interruptions ou marques quelconques.

Demandez la carte des couleurs et le panneau fini avec le "61." Faites l'expérience du coup de marteau sur le panneau. Le bois pourra se fendre mais le vernis ne craquelera pas.

Scrapez la surface et vous obtenez tout d'un coup.

**PRATT & LAMBERT-Inc.**  
129 COURTWRIGHT STREET, BRIDGEBURG, ONTARIO

## VERNIS ASSORTIS

### PRATT & LAMBERT

Vernis à planchers "61," Email Vitrolite, Fini à auto, "effecto" Vernis divers, Emaux, Teintures "Fillers," etc.

### Pour les Convalescents

(Suite de la page 23)

estomacs les plus délicats. Le matin, mettez dans un bain-marie une demitasse de farine d'avoine, une tasse d'eau et une pincée de sel. Laissez cuire jusqu'à ce que l'eau soit absorbée, mais ne laissez pas devenir sec. A ce point de cuisson ajoutez une pleine tasse de lait et laissez cuire jusqu'à ce que le lait soit absorbé. Ces deux manières prennent la plus grande partie de la journée.

Faites passer le mélange à travers un tamis fin qui retiendra tous les morceaux de balle de l'avoine; réchauffez et ajoutez, en brassant, un jaune d'œuf. On sert ce liquide dans une tasse chaude avec du sucre et de la crème au goût du malade.

### Omelette-Mousse

IL EST difficile de faire une bonne omelette, et l'on peut varier considérablement, aussitôt que le patient devient assez bien pour qu'on lui en serve dans les formes les plus simples.

1 œuf  
1/2 de cuillerée à thé de sel, poivre,  
2 cuillerées à thé de lait, 1/2 cuillerée à thé de beurre pour la casserole.

Séparez le jaune du blanc et battez chacun jusqu'à ce qu'il soit léger. Assaisonnez, ajoutez le lait au jaune puis versez dans le blanc qui devra être battu jusqu'à bonne consistance, mais pas sec. Versez l'omelette dans le poëlon beurré et faites cuire très lentement sur un feu doux. Pliez l'omelette en deux et garnissez avec deux brins de persil. Servez immédiatement parce que l'omelette tombe en très peu de temps.

### Bouillon à la Reine

LE BOUILLON peut être fait de deux manières—le jaune et le blanc d'œuf battus ensemble, ou le blanc battu séparément en une mousse pour être placé en pyramide sur le dessus de la coupe si cela plaît au malade. Dans le premier cas on bat l'œuf dans une tasse, puis on ajoute le sucre en battant fermement pour le dissoudre et le mêler le plus parfaitement possible. Aromatisez—la vanille étant l'extrait le plus simple et le plus agréable. Coulez dans un grand verre; remplissez, en brassant, avec du lait. Servez. Si vous voulez avoir un dessus mousseux, battez le jaune d'œuf avec une partie du sucre et l'extrait. Ajoutez le lait et couronnez avec le blanc d'œuf que vous aurez bien battu avec le reste du sucre. On prend en moyenne une cuillerée à thé de sucre fin et une petite tasse de lait pour chaque œuf.

Pour un bouillon chaud battez bien le jaune et le sucre ensemble; aromatisez, puis ajoutez une bonne tasse de lait chauffé au point d'ébullition, mais ne pas le laisser bouillir. Ne pas oublier aussi que le blanc d'œuf est mis de côté lorsqu'on se sert de lait chaud.

### Plats Économiques

(Suite de la page 23)

le tout ensemble pendant quelques minutes, en ayant soin de remuer, avec la cuiller en bois, la sauce, pour la rendre lisse et plus liée.

Lorsque cette opération est terminée, faites jaunir ensemble, sans excès, dans la poêle, une ou deux douzaines de petits oignons avec un peu de lard salé, qui est bien supérieur comme goût au lard frais, que vous coupez en petits carrés ainsi que le foie de lièvre (après avoir eu soin d'en enlever le fiel, car, autrement, le civet serait immangeable). Puis jetez le tout dans le civet; goûtez s'il est à bon goût de sel, en tenant compte de la réduction de la sauce, et laissez mijoter à l'étouffée sur la plaque ou dans le four pendant une heure et demie environ.

Le civet ne doit pas être trop cuit, car il fait moins de profit et absorbe la sauce qui, cependant, ne doit pas être longue et doit être assez grasse pour ne pas ressembler à du chocolat.

Dressez ensuite le civet; ornez-le de croûtes de pain frites dans le beurre. Servez-le bouillant, dans des assiettes chauffées.

### Pâté de Lapin

AYANT préparé votre lapin, mettez ses membres et les filets dans une casserole avec un gros morceau de beurre frais. Laissez cuire une demi-heure seulement.

Prenez ensuite le reste de la chair de votre lapin, que vous hacherez avec du lard gras, un oignon, deux échalotes, une pointe d'ail, persil, laurier et thym. Ajoutez des épices, du poivre et du sel.

Pour garnir le moule, vous recouvrirez la pâte à l'intérieur de bardes de lard, puis vous mettrez tout autour et au fond une couche de farce, ensuite les cuisses du lapin, les filets, et vous recouvrirez le tout de farce et terminerez avec des bardes de lard.



### Pourquoi des Taches de Rousseur

—quand on peut les enlever si facilement? Essayez le traitement suivant:

Appliquez une petite quantité de Stillman's Freckle Cream avant de vous mettre au lit. Ne frictionnez pas mais appliquez délicatement. Lavez le matin avec un bon savon. Continuez l'emploi de la crème jusqu'à ce que les taches de rousseur soient complètement disparues. Commencez ce soir—et vous constaterez des résultats après deux ou trois applications.

Il a fallu des années de recherches à des spécialistes pour découvrir cette crème délicate et inoffensive qui laisse la peau sans une ombre. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez nous directement. 50 cents la jarre.

Stillman's Face Powder - 50c  
Stillman's Rouge - 25c  
Stillman's Tooth Paste - 25c

Dans toutes les pharmacies. Argent remboursé si l'on n'est pas satisfait. Demandez la brochure "Wouldst Thou be Fair?" (Voulez-vous être Belle?) qui contient des suggestions de beauté très utiles.

STILLMAN CREAM COMPANY  
Dept 42 Aurora, Illinois



### Redonne aux Cheveux Gris leur couleur originale en quinze minutes

## Inecto Rapid

Agents demandés partout

Combinez ce traitement avec une préparation justement fameuse, qui non-seulement stimule la santé de la peau, mais lui donne rapidement une beauté réelle et permanente. Ce traitement est le

## Neo Plastique

Nos clients sont assurés du meilleur traitement professionnel qu'il soit possible d'obtenir au Canada, par la poste. Cheveux conservés et maladies du cuir chevelu guéries.

Demandez notre catalogue.

## W. T. PEMBER

129 Yonge St., Toronto, Ont.



## DÉRY

### VOUS AFFIRME QUE

longtemps avant que les oiseaux commencent à chanter le retour du printemps,

Il vous faudra songer à l'achat de vos semences.

Suivez l'exemple des 100,000 canadiens satisfaits

qui sèment annuellement les graines DÉRY. Elles sont spécialement adaptées à notre climat.

### Gratis, sur demande,

le catalogue français le plus complet du pays, pour graines de semences, plantes, insecticides, engrais, incubateurs, outils de jardin, etc.

Demandez votre copie aujourd'hui.

## HECTOR L. DÉRY,

17, Notre-Dame-est, Montréal  
Casier postal 626 - Tél. Main 3036

## VOUS avez besoin de Dustbane

comme protecteur de santé.

Il absorbe la poussière chargée de microbes.  
Il réduit vos travaux de ménage  
Il nettoie les planchers et rajeunit les tapis.

**DUSTBANE—"LE TUEUR DE POUSSIÈRE"**

Chez tous les Épiciers

## VOL-PEEK

### Répare Casseroles et Poêlons

Ustensiles de cuisine, Porcelaines, Aluminium, Articles Emailés, Zinc, Cuivre, Fer, etc., d'emploi facile, sans appareil, prêt en 5 minutes. Maintient une casserole pour 4 cent, 25 cents chez votre fournisseur, ou payé d'avance chez Vol-Peek-V-Co., Boîte 2094 Montréal.

### TOUS POUR 10c

Comme nous voulons faire un nouveau commerce, nous vous enverrons un paquet de Jolis Coupons de Soie et de Satin pour ouvrage de fantaisie, 3 verges de Dentelle de fantaisie, un Chemin de Table en Feutre, un paquet de Soie à Broderie et une Bagie montée d'un ensemble de Pierres. Tous ces articles vous seront expédiés, franco de port. Seulement 10c le lot, 3 pour 25. Argent remis si non satisfait. Adresses: SEVILLE LACE CO. Box 217 Orange, New Jersey

La plus importante Librairie et Papeterie Française au Canada

Nous enverrons sur demande nos

## CATALOGUES

Articles de Bureaux	(6 différents)
Articles Religieux	(3 - -)
Livres Religieux	(7 - -)
Littérature et Science	(5 - -)
Livres à l'usage de la Classe	(8 - -)
Jeux, Cartes, Décorations	(7 - -)
Livres Canadiens	(2 - -)
Pièces de Théâtre	(1 simple)

Sur le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner sur les articles destinés à être importés de l'étranger, une profession ou occupation.



## GRANGER FRÈRES

Librairie, Papeterie, Importateurs  
41 Notre-Dame-Ouest, Montréal

# "Une Tasse de Cacao"

est bonne à prendre à toute heure du jour



## Baker's Cocoa

est surtout bon à prendre dans la soirée, peu de temps avant votre coucher. Sa saveur est délicieuse, son arôme très attrayant, et il contribuera à vous faire dormir paisiblement, sans être un narcotique dans aucun sens de ce mot. Il est absolument pur et sain.

Livre de recettes choisies  
envoyé gratuitement

Walter Baker & Co. Ltd.

Maison établie en 1780

Montréal, Canada    Dorchester, Mass.

# Aspirine Véritable



Ce n'est pas du tout de l'Aspirine si vous ne voyez pas la "Croix Bayer" sur chaque paquet et sur chaque tablette.

## Tablettes d'Aspirine de Bayer

Aspirine est la marque de commerce (enregistrée au Canada) de la Fabrication de Monoaceticacidester de Salicylicacid de Bayer. Comme tout le monde sait qu'Aspirine signifie la fabrication de Bayer, pour protéger le public contre les imitations, nous appliquerons, sur les Tablettes de la Compagnie Bayer, Ltée, l'estampe de leur marque de commerce, la "Croix Bayer".

## Remède Domestique Contre les cheveux gris

Vous pouvez préparer à la maison une mixture simple qui brunira graduellement les cheveux gris en les rendant soyeux et lustrés. À une demi-cupine d'eau ajoutez un once de bay rum, une petite boîte de "Orlex Compound" et un quart d'once de glycérine.

Vous pouvez vous procurer ces ingrédients à bon marché dans n'importe quelle pharmacie, ou le pharmacien préparera la mixture pour vous. Appliquez sur la chevelure deux fois par semaine jusqu'à ce que la teinte désirée ait été obtenue. Cette mixture fera paraître plus jeune de plusieurs années une personne à cheveux gris. Elle est facile à employer, ne colore pas le cuir chevelu, n'est ni collante, ni huileuse et ne déteint pas.

## Propos Musicaux

Par JEAN SAUCIER

Savoir Respirer

N'AVEZ-VOUS jamais remarqué tel chanteur fort intéressant, et d'ailleurs servi par un organe puissant et bien timbré, désappointer totalement son auditoire et voir son succès malheureusement compromis, pour n'avoir pas su apporter une voix toujours égale dans certains passages soutenus, ou pour n'avoir pas pu garder sans s'essouffler une ronde liée, pour avoir enfin inévitablement écourté le point d'orgue auquel vous vous attendiez?

Le fait est d'expérience quotidienne et la cause, pourtant très simple, échappe à la plupart, quand ce n'est pas à l'artiste lui-même: *Il ne sait pas respirer!*

Le chanteur et la chanteuse qui savent bien tenir compte de ce facteur si important dans l'art vocal possèdent déjà sur leurs collègues un avantage indéniable, et l'on peut affirmer qu'au double point de vue de leur santé et de leur succès, l'art de savoir respirer est un atout dont ils ne peuvent se passer.

Le petit livre d'Edward Lankow, autrefois basse au Metropolitan et à l'Opéra de Boston, intitulé "How to Breathe Right," renseignerait mieux le lecteur que je ne pourrais le faire sur ce sujet, mais toutefois, je lui énoncerai quand même, s'il le permet, les quelques principes sur lesquels s'étaye sa théorie qui n'est, au fond, qu'une application d'un précepte d'hygiène.

Il n'est pas nécessaire d'avoir fait une étude approfondie de la physiologie humaine pour se douter qu'il existe un élément nourricier de notre économie, et pour conclure que cet élément est le sang! Or, à quelle condition notre sang acquiert-il cet attribut si puissant de régénération que nous lui attribuons? Cela va sans dire, à la condition qu'il reçoive la quantité d'oxygène suffisante pour subvenir à sa tâche!

Le phénomène est déjà patent, et vous avez dès maintenant saisi que pour répondre au grand appel d'oxygène que nous demandons notre sang, il faut activer constamment nos poumons, et partant respirer profondément, très profondément.

Voyons donc pourquoi il importe tant que notre respiration soit si profonde. La presque totalité des humains respire en moyenne vingt-deux fois par minute, tandis que celui qui a appris à respirer systématiquement et profondément, exécute à peine quinze respirations dans le même temps et c'est très logique; s'il respirait plus souvent, la partie superficielle seule de son poumon serait aérée, tandis qu'avec de profondes inspirations, il gagne en surface, et donc en activité ce qu'il perd en temps et l'oxygénation totale de sa surface respiratoire est assurée. Voilà le résumé de la question exposé aussi succinctement que possible.

Je disais tout-à-l'heure que la santé et le succès du chanteur étaient grandement proportionnels à l'ampleur de ses mouvements respiratoires. Ce semble un peu outré, direz-vous, mais c'est pourtant exact: Est-il porté à l'embonpoint, cette technique aura pour effet de lui réduire promptement sa graisse par oxydation, c'est-à-dire par destruction plus complète des éléments gras; est-il chétif et émacié, s'il emplit consciencieusement d'oxygène la surface totale de ses deux poumons, son sang sera enrichi d'autant, et l'activité possible de ses échanges nutritifs concourra à rétablir l'équilibre; est-il prédisposé à la tuberculose, l'expérience et les statistiques prouvent que la gymnastique respiratoire est un des plus beaux moyens de prophylaxie contre ce fléau; est-il enfin au concert, eh! bien, c'est surtout là qu'il bénéficiera de sa grande réserve d'air: il pourra désormais se sentir à son aise dans les chants les plus soutenus et les plus liés, et il tiendra aussi longtemps que vous le souhaitez, les points d'orgue qui font vos délices!

### Exactitude

UN DE vos correspondants, Monsieur le directeur, dont vous me communiquez la lettre d'ailleurs très courtoise, semble bien mécontent de la petite inexactitude que comportait mon article de septembre sur le phonographe. Il nie que ce soit Edison qui ait découvert le phonographe et il accorde toute la gloire de l'invention à un physicien français, Charles Cros; il ajoute que le plus petit dictionnaire aurait pu me renseigner et m'indiquer le nom de Monsieur Cros.

Il ne faut pas blâmer ce beau patriotisme, mais Monsieur votre correspondant me permettra de le trouver un peu méticuleux, un peu même fendeur de cheveux en quatre! D'abord, le plus petit dictionnaire dont il parle

(Suite sur la page 42)

# Joue Tous Les Disques

—exactement comme ils doivent être joués.

Que le Brunswick soit votre Phonographe de 1921, parce qu'il est l'unique Phonographe COMPLET.

Il joue toutes les marques de disques, avec l'aiguille exacte, le diaphragme précis, et la juste mesure.

Rien à enlever ni à remettre—aucune aiguille à changer.

Avec votre Brunswick, vous obtenez le fameux ULTONA, qui est muni d'une authentique pointe-diamant, pour Disques Edison; d'une authentique pointe-saphir de Ceylan, pour Disques Pathé; et d'aiguilles en acier pour disques Brunswick, Victor, Columbia et tous autres disques à aiguilles d'acier.

## Apprenez Pourquoi

le Brunswick est la meilleure valeur qui soit en fait de phonographe. Il ne vous en coûte rien pour le savoir. Adressez-nous le coupon, afin de recevoir l'intéressante brochure de Henry Purfort Eames, L.L.B., : "Ce qu'il faut considérer en achetant un Phonographe." ("What to look for in buying a Phonograph.")



Fabriqué au Canada

Envoyez-nous ce coupon ce soir

### COUPON

The Musical Merchandise Sales Company  
Dept. L.C., 719, Édifice Drummond  
Montréal

Sans frais aucun de ma part, veuillez m'adresser la brochure de M. Eames.

Nom .....

Adresse .....



## "Ah! que vous me paraissez tellement mieux"

"OUI, je me sens admirablement bien, aussi."

"Et comment est le bébé?"

"Il est aussi gai et en santé qu'il soit possible de le désirer."

"Et qu'avez vous fait pour avoir si bonne apparence?"

"Oh, je devins épuisée à nourrir mon bébé, et je commençai à me décourager de me sentir si misérable. Je suppose que ce fut mon état nerveux qui rendit mon bébé agité, et alors, naturellement, cela me fatiguait de m'occuper de lui."

"Il me sembla que vous étiez si épuisée quand je fus chez vous, la dernière fois."

"Sincèrement, je me sentais si découragée, que je fis demander à ma mère de venir, et elle n'était pas ici depuis une journée que déjà elle me faisait prendre la Nourriture du Dr. Chase, pour les nerfs."

"J'aurais dû vous en parler, car

nous faisons toujours usage] de la Nourriture du Dr. Chase, quand quelqu'un de nous se sent nerveux ou épuisé."

"Durant les premiers jours je ne pus constater que cela me faisait beaucoup de bien, mais je constatai bientôt que je dormais mieux et je me sentais moins préoccupée et moins irritable durant la journée. Mon appétit s'améliora, et à mesure que je gagnais des forces, mon bébé semblait mieux dormir et être moins agité. Il est très bien maintenant et d'aussi bonne humeur que peut jamais l'être un bébé."

"Ceci est merveilleux. Cela me donne plus confiance que jamais dans la Nourriture du Dr. Chase, pour les Nerfs, et ceci veut dire beaucoup, car vous savez ce qu'elle fit pour moi quand j'eus cette crise de dépression nerveuse."

La Nourriture du Dr. Chase, 50 cents la boîte, chez tous les marchands, ou de Edmanson, Bates & Co., Ltd., Toronto. Sur chaque boîte authentique, vous trouverez le portrait et la signature de A. W. Chase, M.D., l'auteur du fameux Livre de Recettes.

## Les Croix de Bois

(Suite de la page 14)



### La Gelée aux Oranges constitue un Dessert différent

et un dessert très appétissant et très délicat

#### GELÉE AUX ORANGES

(Sept ou neuf convives)

1 enveloppe de gélatine Cox  
1 tasse (½ lb.) de sucre  
1½ tasse (3 roquilles) de jus d'orange  
1½ tasse (3 roquilles) de jus de citron  
1 citron (d'eau)

Râpez les écorces de deux oranges dans la lèche-frite, ajoutez la Gélatine, le sucre et l'eau et faites dissoudre sur le feu; ajoutez le jus d'orange et de citron et coulez dans un moule humide. Faites refroidir dans un endroit froid et retournez lorsqu'il est devenu ferme.

Cette gelée est quelquefois servie dans des écorces d'oranges, comme suit: Enlevez une petite partie du dessus de l'orange; enlevez-en la pulpe avec une petite cuillère; faites refroidir les écorces et remplissez-les avec de la gelée. Coupez par moitiés ou par quarts lorsqu'elle est devenue ferme.

Les gelées, puddings, desserts, salades— tous sont rendus plus riches et plus délicieux par l'emploi de la Gélatine Cox. Pure, sans saveur et non sucrée, la Cox constitue une excellente base à de nombreuses recettes délicieuses et inusitées. Vous reconnaîtrez la Cox par sa caractéristique boîte à carreaux. Demandez-la à votre épicer.

Demandez, par la poste, les recettes de Gélatine Cox.

# GÉLATINE DE COX

en poudre instantanée

J. & G. COX, Limited

Dept. N. Casier postal 3009, Montréal

### UNE ANCIENNE ACTRICE révèle le secret d'une

## PEAU MAGNIFIQUE GRATIS

Pearl La Sage, célèbre pour la richesse de son teint, donne un conseil précieux.

Vous n'avez jamais, dans toute votre vie, employé ou entendu parler de quelque chose de semblable. Cela fera disparaître, comme par magie, les teints terreux, jaunâtres, les rougeurs, boutons, têtes noires, éruptions, les pores trop ouverts et la rudesse de la peau. Pas de crème, lotion, émail, baume, emplâtre, bandage, masque, massage, diète, appareil ou instrument, rien à avaler. Toutes les méthodes maintenant connues sont rejetées dans l'ombre.



**Vous ne Risquez pas un Sou**  
Ne m'envoyez pas d'argent—envoyez-moi simplement vos nom et adresse, et je vous donnerai les détails complets par retour du courrier, sous enveloppe unie, gratis et franc de port.

Pearl La Sage, Limited, Dept. 479  
26 Adelaide Ouest, Toronto, Can.

**Rendez le Fumoir Attrayant**  
Avec simplement quelques gravures, tableaux, photographies, draperies, etc., vous pouvez le rendre luxueux et confortable en quelques minutes si vous employez les

### Moore Push-Pins

Avec têtes en verre et pointes en acier Elles tiennent solidement—sont facilement plantées et facilement arrachées. Elles ne détériorent ni la boisserie ni la tapisserie. Employez les "Moore Push-Pins Hangers" pour tableaux plus pesants, miroirs, horloges ou porte-pipes. Suggérez-nous un mode d'emploi et nous vous enverrons des échantillons.

Vendues partout chez les quincailliers, libraires, pharmaciens, magasins d'accessoires photographiques et magasins à rayons.

**15 cents** par paquet

MOORE PUSH-PIN CO.,  
7-3 Berkeley St. Philadelphia, Pa.

**"VIVRE!"**  
poèmes de la vie  
par  
**Edouard Chauvin**  
auteur des "Figurines"  
UN VOLUME - UN DOLLAR

contre l'autre, comme deux gosses dans un giron. Gilbert non plus ne dort pas, je sens contre ma joue son souffle rapide.

Siegfried... Pourquoi n'est-il pas resté ici, puisqu'il avait gravé son nom? C'est l'autre mort qui l'aura chassé, qui n'aura pas voulu, et il est allé mourir dehors, n'importe où, dans ces gravats hachés par la ferraille. Ce sont peut-être ses pieds raides qui, tout à l'heure, m'ont fait trébucher.

J'ai vu un mousqueton pendu à la branche d'une croix, des musettes sont accrochées, où étaient des couronnes, les obus ont tordu les grilles... En ai-je traversé, naguère, de ces cimetières de campagne où les chèvrefeuilles nouaient leurs branches sur les tombes oubliées! Une fille en corsage rouge sarclait l'allée. C'était l'été. Non, ils ne pouvaient pas avoir aussi froid que nous, sous leur terre d'herbe grasse; nous sommes plus morts qu'eux, sous ces dalles où l'on tremble. Un frisson de froid et d'angoisse, glissant par mes manches, vient me glacer jusqu'au ventre. Ce n'est donc pas un mensonge, ce froid de la tombe dont parlent les poètes? Oh! ce que j'ai froid...

Là-haut, les obus à tâtons, cherchent toujours des hommes dans le noir. On va dormir pourtant. Nous sommes, sous les croix, cinquante, cent morts qui dormons. Ressuscités, les veilleurs guettent, l'œil dur, par-dessus le parapet qui s'écroule. Combien de songes, combien de rêves, cette nuit, dans ces alcôves éternelles?

Certes, ils doivent trouver les vivants bien ingrats

De dormir, comme ils font, chaudement, dans leurs draps...

TROIS jours, cela fait trois jours que nous tenons le cimetière pilé par les obus. Rien à faire, qu'à attendre. Quand tout sera bouleversé, qu'il ne devra plus rester qu'un mélange broyé de pierres et d'hommes, ils attaqueront. Alors, il faudra qu'il reste des vivants.

Entre ces quatre murs qui se crénelent et s'écroulent, la compagnie est prisonnière, isolée du régiment par les marmites qui piochent les ruines, par les mitrailleuses qui balayaient les pistes.

Le soir, quelques hommes de corvée partent, quelques brancardiers se hasardent. Et vite, en se cachant, ils exhumant un homme d'un grand caveau de famille où des blessés geignent, sans soins possibles, depuis des jours. Ils volent un mort au cimetière.

Ils sont encore six, dans le caveau que les Boches ont élargi. Quand on se penche sur leur trou, on respire l'odeur horrible de leur fièvre, et la plainte suppliante de leurs râles confondus. L'un d'eux est là depuis une semaine, abandonné par son régiment. Il ne parle plus. C'est une chose tragiquement maigre, avec des yeux immenses, des joues creuses salées de barbe, et des mains décharnées, dont les griffes râclent la pierre. Il ne bouge pas, pour ne plus sentir la blessure assoupie de ses cuisses bruyées, mais une soif horrible le fait geindre.

La nuit, on lui porte de l'eau, du café quand il en arrive. Mais, dès midi, tous les bidons sont vides. Alors, brûlé de fièvre, il tend son cou maigre et lèche avidement la pierre du tombeau, où l'eau suinte.

Un petit, dans un coin, râcle sa langue blanche avec un couteau. Un autre ne vit plus que par l'imperceptible halètement de sa poitrine, les yeux fermés, les dents serrées, toute sa force ramassée pour se défendre contre la mort, sauver son peu de vie qui tremblote et va fuir. Il espère pourtant, ils espèrent tous, même le moribond. Tous veulent vivre, et le petit répète obstinément:

—Ce soir, les brancardiers vont sûrement venir, ils nous l'ont promis hier...

La vie, mais cela se défend jusqu'au dernier frisson, jusqu'au dernier râle. Mais s'ils n'espéraient pas les brancardiers, si le lit d'hôpital ne lui avait pas comme un bonheur dans leur rêve de fièvre, ils sortiraient de leur tombe, malgré leurs membres cassés ou leur ventre béant, ils se traîneraient dans les pierres avec leurs griffes, avec leurs dents. Il en faut de la force, pour tuer un homme, il en faut de la souffrance, pour abattre un homme...

Cela arrive pourtant. L'espoir s'envole, la résignation, toute noire, s'abat lourdement sur l'âme. Alors, l'homme résigné ramène sur lui sa couverture, ne dit plus rien, et, comme celui-là qui meurt dans un coin de tombeau, il tourne seulement sa tête fiévreuse, et lèche la pierre qui pleure.

ON DIRAIT que rien ne vit, dans ce chantier de gravats que brûle le soleil. Cette nuit, on tremblait de froid dans les trous, maintenant on suffoque. Rien ne bouge. Écrasé contre le parapet de sacs à terre, dont

sa silhouette à la teinte, le guetteur attend, sans un mouvement, figé, immobile, comme celui qu'on voit couché devant la chapelle, les bras en croix et la nuque béante, le crâne gobé par la blessure.

Les obus tombent toujours, mais on ne les entend plus. Hébétés, fiévreux, nous sommes allés en visite dans la tombe à Sulphart. On la reconnaît à son enseigne:

"Mathieu, ancien maire."

Du matin à la nuit, il joue aux cartes avec Lemoine, et comme il perd, il crie, il injurie l'autre et l'accuse de le voler. Lemoine reste tranquille.

—Gueule pas tant, lui dit-il seulement, tu vas réveiller le maire.

Tassés tous les quatre dans le tombeau étroit, nous haletons. Il n'est que trois heures, tous les bidons sont à sec depuis longtemps, et les hommes de corvée qui partent à la brune ne rentreront pas avant minuit. Je ne parle plus, pour avoir moins soif. Cette poussière de pierre pilée et de poudre nous brûle la gorge, et les lèvres sèches, les tempes bourdonnantes, on pense à boire, à boire comme des bêtes, la tête dans un seau.

—Tu paieras un seau de vin, hein, Gilbert, répète Sulphart... On se mettra à genoux autour et on boira comme ça, à en crever.

Depuis qu'il nous a dit cela, l'idée nous poursuit. Cette jouissance impossible nous fascine jusqu'à l'égarément; boire, boire avec tout son visage, son menton, ses joues, boire à pleine auge.

Par instant, Demachy rage. "À boire, éclate-t-il, je veux boire!"

Personne n'a plus rien, pas une goutte. Hier, j'ai payé un quart de café quarante sous, mais aujourd'hui le copain a préféré tout garder. Il y a un puits, pourtant, dans le village; une quinzaine d'hommes sont couchés autour. Les tireurs boches guettent, grimpés sur un mur; ils attendent que le camarade qui s'est dévoué arrive, tous ses bidons en bandoulière, et ils le descendent, en visant bien, comme un gibier. Maintenant, on a posté un sous-lieutenant à l'entrée du boyau, et il empêche de passer. On ne va plus à l'eau que la nuit.

—Je te dis que j'irai, moi, gueule Sulphart... J'aime mieux risquer de me faire descendre que de la péter comme ça, je sens que je deviens dingue...

Y vas pas, tu vas te faire tuer, lui dit Lemoine.

Alors c'est sur lui que Sulphart passe sa rage:

—Nature, toi tu t'en fous, bouseux, t'as pas soif. C'est pas l'usage de boire quand on est aux champs, tu t'es habitué à pas boire, au cul de la charrue, Parisien en sabots, gaveux de cochons...

—Si t'avais si soif, réplique raisonnablement Lemoine, tu gueulerais pas tant...

Alors, on se rassied, le dos au mur et on attend. Faire la guerre n'est plus que cela: attendre. Attendre la relève, attendre les lettres, attendre la soupe, attendre le jour, attendre la mort... Et tout cela arrive, à son heure: il suffit d'attendre...

QUELQU'UN a brusquement soulevé notre toile de tente, et cela a jeté dans le caveau une pelletée de jour.

—Venez vite, Bréval est blessé. Demachy s'est redressé. Il dormait, une voilette nouée sur la figure, à cause des mouches.

—Hein? Bréval? Et sans retirer sa voilette à ramages, qui sent encore la poudre de riz, il a couru vers la chapelle aux fusées, où l'on a traîné le caporal.

Il est blessé à la poitrine: une balle de shrapnell. Couché, la tête sur la marche de l'autel, il regarde les copains avec des yeux inquiets, de grands yeux apeurés. En apercevant Gilbert il a fait un signe de tête, comme un bonjour.

—Je suis content de te voir, tu sais. Demachy, les mains tremblantes, dénouait sa voilette.


—C'est commode, ton truc, lui dit Bréval. Avec ces garces de mouches, on ne peut pas dormir. On avait tort de se foutre de toi.

Tout de suite fatigué, il a fermé les yeux. Malgré le paquet de pansement, une tache brune s'élargit sur sa capote. Il est bien touché. Brusquement sa lèvre s'est détendue, et comme un gosse il s'est mis à pleurer, à sangloter, avec une plainte douloureuse sous les larmes convulsives.

Gilbert lui a soulevé la tête pour la prendre sur son bras, et penché sur lui il lui a parlé, la voix bourrue.

—Qu'est-ce que tu as... Tu n'es pas fou. Il ne faut pas pleurer, ne te fais pas d'idées, voyons. Tu es blessé, ce n'est rien. C'est un filon, au contraire, va t'emmenner ce soir au poste de secours et demain tu coucheras dans un lit.

Sans répondre, sans ouvrir les yeux,



## POUR LA CUISINE

**"Toffe" au Chocolat**

1 livre de cassonade  
7 cuillerées à dessert de Cacao de Cowan  
½ tasse de lait ou de crème  
¼ de cuillerée à thé de cannelle  
¼ de tasse de beurre  
¼ de tasse de mélasse (à peine)  
1 cuillerée à thé de vanille

Méthode:—faites cuire ensemble tous les ingrédients, sauf la vanille. Faites cuire jusqu'au point où une goutte du liquide jetée dans l'eau froide formera une boule solide. Enlevez du feu, ajoutez la vanille et versez immédiatement dans un moule peu profond et bien beurré. Faites des carrés avant que le liquide se refroidisse tout à fait.

G-115-F

Demandez notre Livre de Recettes  
**THE COWAN COMPANY LIMITED**  
TORONTO

## "VASELINE"

Camphrée solide

Un article précieux, en hiver, pour le visage et les mains gercées. Il pénètre et assouplit la peau, faisant disparaître l'irritation causée par les vents piquants. En boîtes et en tubes.

CHESEBROUGH MFG. CO.  
(Consolidated)



## Vaseline Camphor Ice

Reg. U.S. Pat. Off.

**MURINE** Pour Les Pauvrières

Granulées, Les Yeux Enflammés. — L'irritation causée par le Soleil et le Vent, Murine est efficace et sans danger; ne cause aucune douleur, et peut être appliquée à l'enfant comme à l'adulte. Murine est préparé par des Médecins. Ce Remède est en vente chez les Droguistes et Opticiens en Canada. Ecrivez à la Murine Co., 9 E. Ohio St., Chicago, U. S. A. pour un livre sur les Yeux, gratuit.



**LES YEUX**

Bréval pleurait toujours. Puis cela s'est apaisé, et il a dit:

—C'est pour ma pauvre petite fille que je pleure.

Il a regardé Gilbert encore un long moment sans parler, puis semblant se décider, il lui a dit à mi-voix:

—Ecoute, je vais te dire une chose, à toi tout seul, c'est une commission...

Gilbert a voulu l'arrêter, lui parler de la belle fiche d'évacuation à la capote, le tromper... Mais il a hoché la tête.

—Non, je suis foutu. Je veux que tu me fasses une commission. Tu vas me jurer, hein. Tu iras à Rouen, tu verras ma femme... Tu lui diras que ce n'est pas bien, ce qu'elle a fait. Que j'ai eu trop de peine. Je ne peux pas tout te dire, mais avec un aide qu'elle a pris, elle a fait des bêtises... Tu lui diras qu'il ne faut pas, hein, pour notre petite fille... Et que je l'ai pardonnée avant de mourir. Hein, tu lui diras...

Et il s'est remis à pleurer, silencieusement. Personne ne disait rien. Nous le regardions tous, penchés sur lui comme sur une tombe qui s'ouvre. Il s'est enfin arrêté de pleurer, n'ayant plus qu'une plainte aux lèvres, et s'est tu un moment. Puis ses dents se sont serrées, et se redressant sur ses coudes, l'œil farouche, il a grincé:

—Et puis, non! Je ne veux pas... Écoute, Gilbert, au nom du bon Dieu, je te demande d'aller à Rouen. Il faut que tu y ailles!... Tu me le jures. Et tu lui diras que c'est une vache, t'entends, tu lui diras que c'est à cause d'elle que je suis crevé... Il faut que tu lui dises... Et tu le diras à tout le monde, que c'est une salope, qu'elle faisait la vie pendant que j'étais au front... Je la maudis, t'entends, et je voudrais qu'elle crève comme moi, avec son type. Tu lui diras que je lui ai craché à la figure avant de mourir, tu lui diras...

Il tendait son maigre visage, terrible, un peu de bave rouge au coin des lèvres. Blême, Gilbert cherchait à l'apaiser. Il l'avait pris par le cou, très doucement, et voulait le coucher... L'autre, n'en pouvant plus, s'est laissé faire. Il est resté un long moment inerte, les yeux fermés, puis de grosses larmes ont coulé de ses paupières closes.

Penché sur lui, Gilbert lui frôlait le front de son haleine, jusqu'à sentir contre ses lèvres la sueur suprême qui déjà perlait à ses tempes.

—Allons vieux, ne pleure pas, répétait-il d'une voix que des larmes contenues éraillaient... Ne pleure pas, tu n'es que blessé.

Et il caressait pieusement la maigre tête qui pleurait. Bréval a murmuré plus bas:

—Non... Pour la petite fille... vaut mieux pas lui dire tout ça... Tu lui diras qu'il faut être sérieuse, hein, pour la petite... qu'il faut lui donner du bonheur, et pas le mauvais exemple. Tu lui diras qu'il faut se sacrifier à la gosse. Tu lui diras que je lui ai demandé ça avant de mourir, et que c'est dur de mourir comme ça...

Les mots coulaient de sa bouche, tout doucement, comme coulaient ses larmes. Dans le coin, la tête dans son bras replié, Sulphart sanglotait. Le Lieutenant Morache qu'on avait prévenu, était livide. Il voulait se maîtriser mais on voyait ses lèvres et son menton trembler.

Bréval ne bougeait plus; on n'entendait que sa respiration courte qui sifflait. Mais il a brusquement sauté dans les bras de Gilbert, comme s'il cherchait à se redresser, et lui serrant durement la main, il a gémi en suffoquant.

—Non... Non... je veux qu'elle sache... J'ai eu trop de chagrin... Tu lui diras que c'est une garce, tu lui diras...

Il parlait avec peine à présent, il dut s'arrêter, épuisé. Sa tête retomba lourdement sur le bras de Gilbert, dont la capote se tachait de sang. Plus pâle que le mourant, il le berçait et, doucement, il essuyait sa bouche, où l'écume venait crever en bulles rosâtres. Bréval chercha encore à ouvrir ses yeux, aux paupières trop lourdes et voulut parler:

—Petite fille heureuse... faut pas... Tu lui diras, hein... tu...

Sa prière inconnue s'éteignit, comme vacillait le dernier regard dans ses yeux de pauvre homme. Et comme s'il avait cru lui garder encore un instant de vie en le cachant à Celle qui emporte les morts, Gilbert le serrait contre sa poitrine, sa joue contre sa joue, les mains sous ses épaules, et pleurant sur son front.

**I**LS attaquent! Gilbert et moi avons bondi ensemble assourdis. Nos mains aveugles cherchent le fusil et arrachent la toile de tente qui bouche l'entrée.

—Ils sont dans le chemin creux! Le cimetière hurle de grenades, flambe, crépète. C'est comme une folie de flammes et de fracas qui brusquement éclate dans la nuit. Tout tire. On ne sait rien, on n'a pas d'ordres: ils attaquent, ils sont dans le chemin, c'est tout...

(Suite sur la page 42)



TIRÉ D'UN NÉGATIF KODAK

*Des portraits comme celui-ci  
sont faciles à faire avec un*

**KODAK**

CANADIAN KODAK CO., LIMITED  
Toronto, Canada



*Dit le "NUGGET BOY":*

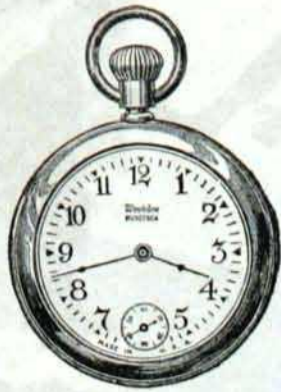
Le Cirage Nugget fait durer vos chaussures plus longtemps, parce qu'il agit comme préservatif du cuir.

*Servez-vous du Nugget chaque jour!*

Tous les bons magasins vendent Nugget dans les couleurs: Noir, Tan, Rouge Vin, Brun foncé et Blanc.

# Westclox

c'est le nom de famille des Big Ben



## Que la montre Ben règle les heures de votre journée

**L**A MONTRE BEN s'ajuste dans la poche de votre chemise de travail et se trouve là lorsque vous avez besoin de savoir si vous avez le temps de commencer cet autre travail avant le dîner.

Ainsi vous n'avez pas ce sentiment d'inquiétude de risquer de détraquer votre montre de haut prix, lorsque vous êtes au travail. Le double boîtier solide de la Montre Ben lui aide à résister au dur usage.

La Montre Ben a reçu son éducation à la même école d'où est sorti le Big Ben; ils portent tous deux le nom de famille, Westclox, qui est synonyme d'exactitude partout où vous le trouvez.

Voyez la montre chez votre marchand. Elle est fabriquée pour le service plutôt que comme ornement. Mais vous serez étonné de la somme d'exactitude et de régularité que vous en obtiendrez, moyennant très peu d'argent.

Western Clock Co., Ltd., fabricants de Westclox  
Peterborough, Ontario

## Les Croix de Bois

(Suite de la page 41)

Un homme passe en courant devant notre trou et s'abat, comme s'il avait buté. D'autres ombres passent, courent, avancent, se replient. D'une chapelle ruinée, les fusées rouges jaillissent, appelant le barrage. Puis le jour semble naître d'un coup; de grandes étoiles blafardes crèvent au-dessus de nous, et, comme à la lueur d'un phare, on voit naître des fantômes, qui galopent entre les croix. Des grenades éclatent, lancées de partout. Une mitrailleuse glisse sous une dalle, comme un serpent, et se met à tirer, au tir rapide, fauchant les ruines.

— Ils sont dans le chemin, répètent des voix.

Les torpilles tombent, par volées, effondrant, défonçant tout. Elles arrivent par salves, et c'est comme un tonnerre qui rebondirait cinq fois.

— Tirez! tirez! hurle Ricordeau qu'on ne voit pas.

Abasourdis, hébétés, on recharge le lebel qui brûle. Demachy, sa musette déjà vide, a ramassé les grenades d'un copain tombé et les lance, avec un grand geste de frondeur. Dans le fracas, on entend des cris, des plaintes, sans y prendre garde. Il y en a certainement

(A suivre dans notre prochain numéro)

qui sont ensevelis. Un instant, les fusées découvrent un grand mort, couché sur une dalle, tout en long, comme un homme de pierre.

En rafale, notre barrage arrive enfin et une haie rouge de fusants crève la nuit, en tonnant. Les obus se suivent, mêlant leurs aiguilles, et cela forge une haie de fer au-dessus de nous. Percutants et fusants se plantent furieusement devant nos lignes, barrant la route, et, empanaché de fusées, claquant d'obus, le cimetière semble vomir des flammes. D'un parapet à l'autre, les hommes courent sans savoir, trébuchant, se poussant. Beaucoup culbutent, la tête lourde, les reins pliés, et les tombes en vomissent toujours d'autres, dont les shrapnells et les fusées découvrent les silhouettes traquées.

Quoi, du boche, ou du 75 qui tire trop court?... La meute de feu nous cerne, nous mord. Les croix broyées nous criblent d'éclats qui sifflent... Les torpilles, les grenades, les obus, les tombes même éclatent, tout saute, c'est un volcan qui crève. La nuit en éruption va nous écraser tous...

Au secours! Au secours! On assassine des hommes!

## Joliet et Marquette

(Suite de la page 7)

du Sud, lorsque j'arrivai de France, en est de retour depuis trois mois, et a découvert des pays admirables et une navigation aisée par les belles rivières qu'il a rencontrées (Archives de la Marine, lettre de M. de Frontenac, 14 novembre 1674). En récompense de ses services, Joliet obtint du roi l'île d'Anticosti, qui valait alors beaucoup par sa position au milieu des riches pêcheries du Saint-Laurent, et par ses avantages pour la traite des pelleteries.

De son côté, le père Marquette avait conservé son journal, qui, depuis, est devenu fort important par suite de la perte des manuscrits de Joliet. Quoiquela santé du père Marquette eût été gravement altérée par les fatigues de son long voyage, le zèle missionnaire partit l'année suivante pour remplir la promesse donnée aux Illinois de les visiter de nouveau; il les rencontra réunis en grand nombre dans leur bourgade, et leur annonça les vérités de la religion chrétienne pendant les quelques jours qu'il passa parmi eux.

S'apercevant en ce lieu que sa maladie devenait de jour en jour plus dangereuse, il reprit le chemin de la mission de Michilimakinac. Pendant le voyage qui se faisait en canot sur le lac Michigan, ses forces diminuèrent si rapidement que ses deux canoteurs comprirent qu'il ne pourrait arriver au terme de la navigation. Lui-même en était si convaincu, qu'il leur donna des instructions sur la manière de l'ensevelir. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il se fit débarquer près de l'embouchure d'une rivière qui porta long-

temps son nom, et désigna un coteau voisin pour le lieu de sa sépulture. Ses compagnons dressèrent une misérable cabane d'écorce, sous laquelle ils le déposèrent. Après les avoir remerciés de leurs soins, le malade, en présence de son crucifix, répéta à haute voix sa profession de foi, et rendit grâce à Dieu de la faveur qu'il lui accordait de mourir comme un véritable missionnaire, dans une chétive cabane, au milieu des forêts et éloigné de tout secours humain. Après sa mort, ses deux compagnons déposèrent respectueusement en terre ses restes vénérés et dressèrent une grande croix près du tombeau.

Deux ans après, les Kiskakons, sauvages chrétiens qui avaient été instruits par le père Marquette, relevèrent ses ossements, les disposèrent soigneusement dans une boîte faite d'écorce de bouleau, et les transportèrent avec de grandes démonstrations de respect à Saint-Ignace de Michilimakinac.

Le nom du père Marquette est longtemps resté célèbre dans les pays de l'ouest, et sa mort a donné naissance à plusieurs légendes qui se conservaient religieusement parmi les coureurs-de-bois et dont une a été reproduite par Charlevoix, dans son journal de voyage. (Journal Historique, lettre XXII).

\*\*Le P. Jacques Marquette, né à Laon d'une ancienne famille de cette ville, entra dans la Compagnie de Jésus à dix-sept ans. Il arriva au Canada en 1666 et mourut le dix-huit mai 1675, âgé de trente-sept ans. Vie du Père Marquette par J. G. Shea.

## La Nursery

(Suite de la page 16)

Placez-les à la portée des enfants; alors regardez leur mine joyeuse lorsque vous ou les autres membres de la famille viendrez les visiter en ayant soin de vous en servir. C'est une manière charmante de joindre l'utile à l'agréable. C'est une façon aimable de leur apprendre une habitude de politesse dont ils se serviront plus tard.

Dans le cas où il serait préférable de laisser la porte ouverte, le marteau peut être remplacé par un chat noir ou un lapin que vous trouverez dans les départements de jouets. Ce sont des arrêts de porte pesants et des accessoires convenant très bien pour toute nursery.

C'est la seule sorte de chat qu'on peut se hasarder à laisser avec les oiseaux; alors garnissez la fenêtre d'une

jolie petite cage d'oiseau. Par son chant il fera plus pour les petits enfants que toute autre décoration. Il apportera la joie dans le cœur et l'esprit des petits. Ils le soigneront eux-mêmes. Dans tous les cas, est-ce que les cages et les oiseaux ne sont pas décoratifs?

Il y a aussi un moyen dans le choix de la lampe ou de la chandelle pour la nuit. Une ou l'autre est réellement essentielle dans une nursery, là où il y a plus qu'un enfant qui dort, car s'il advient qu'un des enfants a besoin de soins durant la nuit, une forte lumière réveillera l'autre petit.

Le joli chandelier de poterie est tout à fait gentil, mais il y a à l'électricité d'innombrables nouveautés pour les veilleuses ou lampes de nuit pour nursery que vous pourriez préférer.

## Propos Musicaux

(Suite de la page 39)

ne dit pas un mot de Charles Cros et accorde à Edison la découverte qu'on lui conteste, et huit encyclopédies très accréditées corroborent le témoignage du petit dictionnaire; cependant, en y regardant presque au microscope, un gros trait de physique cache, dans une note bien dissimulée, que Charles Cros aurait indiqué quelques principes de la machine parlante, mais il s'empresse d'ajouter que c'est Edison qui imagina le mécanisme et construisit le premier instrument.

Que Dieu me préserve d'induire mes lecteurs en erreur, et empressons-nous de dire, pour plaire à votre ami, qu'Edison se serait inspiré d'un principe du physicien français pour imaginer et construire son invention: Son mérite n'en sera pas diminué et votre critique sera satisfaite.

Je serais cependant curieux de savoir ce qu'il pense de la télégraphie sans fils! L'attribuera-t-il à Branly, à Lord Kelvin, ou à Marconi? C'est le cas du phonographe qui se représente: Les deux premiers ont esquissé les principes et Marconi les a mis en pratique en les modifiant quelque peu... et pourtant, quel est celui qui n'attribue pas à Marconi la découverte de la T.S.F. Va-t-il falloir encore courir au dictionnaire?

Je n'ai pas le plaisir de connaître personnellement celui qui vous a écrit, Monsieur le Directeur, mais je tiens à le remercier ici de ses très précieuses remarques, et je saisis en même temps l'occasion de lui manifester toute mon admiration... pour son exactitude.



"Granny" Chamberlain

# 3 Raisons

**U**NE jeune mère de Toronto me dit l'autre jour qu'elle était opposée à l'emploi des remèdes brevetés, mais qu'elle gardait toujours à la maison une bouteille du Remède Chamberlain, contre la Toux (Chamberlain's Cough Remedy). Ses raisons, pour ce faire, étaient:

*Premièrement: L'absence totale de narcotiques en fait une préparation sûre et inoffensive pour les jeunes enfants, de même que pour les adultes.*

*Deuxièmement: Il est agréable au goût et peut être donné, sans crainte de déranger l'estomac le plus délicat.*

*Troisièmement: Dans les cas de bronchite obstinée, accompagnée de toux, il procure un soulagement presque immédiat et permet de jouir d'une nuit de sommeil paisible.*

Trois bonnes Raisons, n'est-ce pas?

*Yours for Health - "Granny" Chamberlain*



# DECOTINT

UNE PEINTURE À L'EAU SANITAIRE  
POUR LES MURS ET PLAFONDS

## Fait de Magnifiques Murs et Plafonds teints

Laissez DECOTINT donner aux murs et plafonds intérieurs de votre maison cette note artistique qui plairait au critique le plus sévère.

DECOTINT est le fini moderne pour la décoration intérieure de votre maison. Fabriqué sous forme de poudre, il peut être préparé en quelques minutes en le mélangeant avec de l'eau froide. Appliqué avec un large pinceau à mur, il reste là où on le met.

### Produits Deco-Tint

#### DECOTINT

Une peinture sanitaire à l'eau froide pour murs et plafonds.

#### HAT-BRITE

Email pour les chapeaux de paille.

#### POLISH-OL

Poli pour Auto et meubles

#### METAL-BRITE

Un poli pour Métal et pour toutes les surfaces en métal.

#### DECO-WAX

Un poli en pâte pour les planchers, Meubles, Boiseries, Automobiles, etc.

EMAIL pour TUYAU à poêle

EMAIL pour CHAUSSURES

Et il est si facile de choisir la combinaison de couleur que vous désirez parmi les vingt deux nuances délicates de DECOTINT.

Votre marchand vous aidera à choisir la couleur appropriée de DECOTINE pour le travail que vous avez à accomplir.

*Demandez toujours les produits Deco-Tint par leur propre nom. Une garantie de l'article véritable—En vente sous l'étiquette bleue aux bons magasins de quincaillerie et de pharmacie.*

**The Deco-Tint Company**  
897 Centre Street Montréal



## HAT-BRITE

rend les vieux chapeaux comme neufs

*Fabriquée en seize nuances attrayantes!*



## MALNUTRITION

provient de ce que le système ne peut pas convenablement assimiler la nourriture

## L'Emulsion Scott

est promptement assimilée par les personnes de constitution délicate et est un agent actif pour aider la croissance et restaurer les forces.



Scott & Bowne, Toronto, Ont.

Imitées mais jamais égalées

On a dit que l'imitation était la forme la plus sincère de la flatterie. Les Modes du "Costume Royal" ont pu être imitées, mais elles n'ont jamais été égalées.

La femme pour qui l'élégance est chose essentielle constate que "Le Costume Royal" est, en fin de compte, le service le moins coûteux.

"Le Costume Royal" est une spécialité que l'on trouve que dans LA CANADIENNE.

Protégez votre propriété et embellissez votre demeure en érigeant une

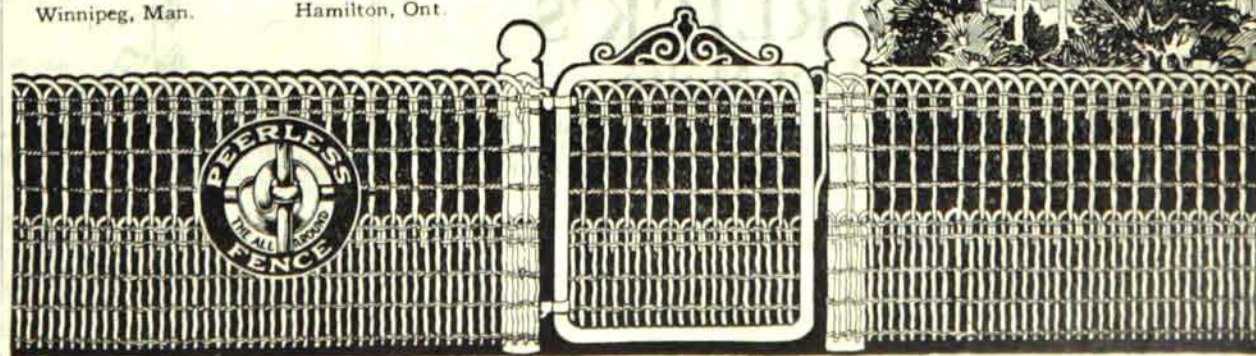
## CLÔTURE ET DES GRILLES ORNEMENTALES PEERLESS

† Une Clôture Peerless empêchera les chiens et autres animaux de détruire votre pelouse et votre jardin; elle sauvegardera vos enfants et préviendra l'empiètement de votre propriété, de même qu'elle en augmentera la valeur de beaucoup au-delà de ce que son érection vous aura coûté.

† Une Clôture Ornementale Peerless durera toute une vie; elle est fortement galvanisée pour prévenir la rouille, puis ensuite émaillée, vert ou blanc.

† Il y a un vendeur de Peerless tout près de chez vous; écrivez-nous afin d'avoir son nom et un catalogue qui est illustré de nombreux modèles de clôtures ornementales. Aussi fabricants de clôtures de ferme, clôtures pour poulaillers et pôtreaux en acier.

THE BANWELL-HOXIE WIRE FENCE CO., LIMITED  
Winnipeg, Man. Hamilton, Ont.





## Le Tribut d'une Mère

**C**ETTE lettre de Madame Roberts donne une idée si favorable de la valeur des remèdes du Dr. Chase, pour usage au foyer, que nous allons la publier sans commentaires.

Madame Everett Roberts, 44, Endicott Avenue, Halifax, écrit :

"C'est pour moi un plaisir, de même que mon devoir, de recommander l'Onguent et la Nourriture du Dr. Chase, pour les Nerfs. À la suite du choc nerveux causé par l'explosion de Halifax, mon système nerveux fut complètement détraqué, et j'étais si faible que je ne pouvais marcher. Les nuits se suivaient sans que je puisse parvenir à dormir. Rien ne me fit de bien jusqu'au jour où une de mes voisines me recommanda la Nourriture du Dr. Chase, pour les Nerfs. Après un traitement avec ce remède, je puis positivement affirmer que ma santé et mes forces me sont revenues, et que je puis maintenant très bien dormir et accomplir mon travail aussi bien que jamais.

J'ai employé l'Onguent du Dr. Chase pour mon bébé, qui avait la figure toute couverte de petites pustules. J'essayai à peu près tout ce que je connaissais sans succès, jusqu'au moment où j'employai l'Onguent du Dr. Chase. Ceci le soulagea en peu de temps. Je ne saurais maintenant me passer de ces remèdes au foyer. Et j'ai l'espoir que ceci en induira d'autres à en faire l'essai afin qu'ils se convainquent de leurs mérites."



### "En Garde"

Seaux contre l'incendie de **EDDY**

Ils ne peuvent couler—ni se gauchir—ni rouiller. Ils sont toujours prêts et recommandables quand on ne s'en sert pas, et ils sont faciles à soulever et à transporter quand on en a besoin. Leur fond arrondi fait que l'on ne peut s'en servir que contre l'incendie.



### "En Action"

Les Cuvettes de **EDDY**

Un bienfait pour la ménagère—de beaucoup préférable aux cuvettes ordinaires en bois ou en tôle galvanisée. Plus légères, plus faciles à soulever et plus faciles à transporter. L'eau s'y maintient chaude beaucoup plus longtemps. Ne coûtent pas plus cher—durent plus longtemps.



### "Protection"

Tinnettes de **EDDY**

Légères—à l'épreuve des taches et des odeurs. D'un seul morceau, sans joints ni douves. Surface polie de la dureté de la pierre—Elles ne peuvent s'ébrécher et durent plus longtemps.

Articles en **FIBRE DURCIE** (Indurated Fibreware)

The E. B. Eddy Co. Limited, Hull, Can.  
Fabricants des célèbres Allumettes Eddy BCO



## HORLICK'S Lait Malté

Employé partout avec succès depuis plus de TRENTE ans. Préparé dans des conditions hygiéniques, d'un lait riche et pur combiné avec un extrait Spécial d'Orge Malté.

Ce Breuvage-Aliment se prépare simplement en délayant la Poudre dans de l'eau.

C'est un merveilleux fortifiant pour les Bébés et les Enfants. Convient aussi parfaitement aux estomacs les plus faibles des Invalides et des personnes âgées.

Réconfortant comme collation au Bureau ou chez-soi.

Demandez le Vritable Horlick's.

## DE TOUT, DE RIENS... ET D'AUTRES CHOSES

**MÉCHANCETÉ.**—Une dame qui ne veut pas vieillir et s'ajuste toujours coquettement pour paraître jeune, disait dans une réunion :

"Croyez-vous que, ce matin, mon coiffeur a mis trois quarts d'heure à me créper les cheveux?"

Une dame—celle-là ne brille pas par sa mansuétude—lui répond :

"Ne pouvez-vous pas aller vous promener pendant ce temps-là?"

**EST-CE là vraiment** un Chinois authentique? Non. C'est tout simplement un banc rustique dû au ciseau de M. Jobin, le désormais célèbre



sculpteur de Beupré, dans la province de Québec. Ceux qui connaissent M. Jobin reverront avec plaisir cette œuvre originale.

À chacun son saint.—

- |                             |                             |
|-----------------------------|-----------------------------|
| Les employés,               | sainte Touche.              |
| Honorent                    | saint Fortuné.              |
| Les financiers              | saint Pothin.               |
| Les bavards                 | sainte Opportune.           |
| Les indiscrets              | sainte Barbe.               |
| Les perruquiers             |                             |
| Les marchands de parapluies | saint Pépin.                |
| Les cafetiers               | saint Marc.                 |
| Les glaciers                | saint Parfait.              |
| Les danseurs                | saint Guy.                  |
| Les cochers                 | saint Fiacre.               |
| Les somnambules             | saint Bonaventure.          |
| Les maçons                  | saint Pierre.               |
| Les joueurs de billes       | sainte Agathe.              |
| Les matelots                | saint Marin.                |
| Les géoliers                | saint Clet.                 |
| Les philosophes             | saint Maxime.               |
| Les gens heureux            | sainte Félicité.            |
| Les jardiniers              | sainte Rose.                |
| Les tapissiers              | saint Cloud.                |
| Les musiciens               | saint Rémi et saint Octave. |
| Les prisonniers             | sainte Clémence.            |
| Les juges                   | saint Juste.                |
| Les soldats                 | sainte Victoire.            |

**NID à deux étages.**—Au Zoulouland, dans le sud de l'Afrique, une des curiosités du monde des oiseaux, c'est le veilleur, un oiseau de la taille de nos chardonnerets. Les nids qu'il construit sont, en effet, une merveille d'ingéniosité. Le veilleur n'habite pas

dans les branches, mais presque sous terre. Il choisit un trou peu profond, le garnit de mousse et d'herbe et y ménage deux chambres superposées. La chambre située au fond du nid est celle où la femelle dépose les œufs et les couve; la chambre située au-dessus est celle que le mâle occupe.

On a appelé veilleur ce gentil petit oiseau parce qu'il se tient constamment en observation dans sa chambre supérieure, pour surveiller si aucun danger ne vient menacer sa famille. L'orifice supérieur du nid est tout camouflé d'herbes sèches et de feuilles; le veilleur regarde à l'extérieur par le tout petit trou qui suffit à son passage.

Dès qu'il aperçoit son plus mortel ennemi, un serpent, le veilleur descend aussitôt dans la chambre du bas et, pour empêcher qu'on l'aperçoive, il rabat aussitôt un petit rideau fait de brindilles de mousses et dont le haut est accroché à la partie supérieure du "boyau de communication" qui relie les deux pièces de son appartement.

**POUR dégraisser un col.**—Savez-vous comment dégraisser les cols des vêtements? C'est on ne peut plus simple et à la portée de chacun. Faites dissoudre un peu de sel gris dans un peu d'alcool; puis, à l'aide d'un chiffon de laine blanche, frottez ensuite les cols avec ce mélange. Les taches disparaissent aussitôt, et les cols reprennent, sans que le tissu en soit altéré, un véritable aspect de neuf.

**JE** voudrais que les hommes vertueux fussent forts et courageux et que les courageux et les forts fussent des hommes vertueux.—THEODORE ROOSEVELT.

**PHILOSOPHE politique.**—Un parti politique, un syndicat ou un pouvoir quelconque prétendant dominer tous les autres ne saurait durer. Toute tyrannie grandissante crée rapidement une réaction destructrice de cette tyrannie.—GUSTAVE LEBON.

**LA pêche aux perles.**—Un monsieur espagnol, célibataire, demande à faire connaissance d'une veuve américaine, avec laquelle il pourrait échanger des leçons de conversation, et, le soir s'occuper d'astronomie.

**À L'USAGE des veuves** qui désirent se marier.—Une américaine était veuve depuis deux mois; et, comme elle désirait ardemment se remarier, elle fit mettre l'épithète suivante sur la tombe de son mari :

"À la mémoire de  
L. Mathias  
mort à 60 ans.

Son plus grand regret fut la cruelle nécessité de quitter pour jamais la plus jolie, la plus exquise, la plus douce et la plus parfaite des épouses."

Dans la semaine qui suivit la pose de cette épithète, la veuve inconsolable reçut plus de cinquante demandes en mariage.

## Avant de payer votre abonnement à LA CANADIENNE

à un de nos agents voyageurs, assurez-vous qu'il est porteur du certificat reproduit ci-dessous. Assurez-vous aussi que la date imprimée sur le certificat n'est pas expirée, que le nom et le prix d'abonnement de LA CANADIENNE sont imprimés sur le dos de la carte.

Bureau-Chef de  
La Compagnie de Publication Continentale, Limitée

Les présentes certifient que



Éditeurs du Magazine du Canada Français


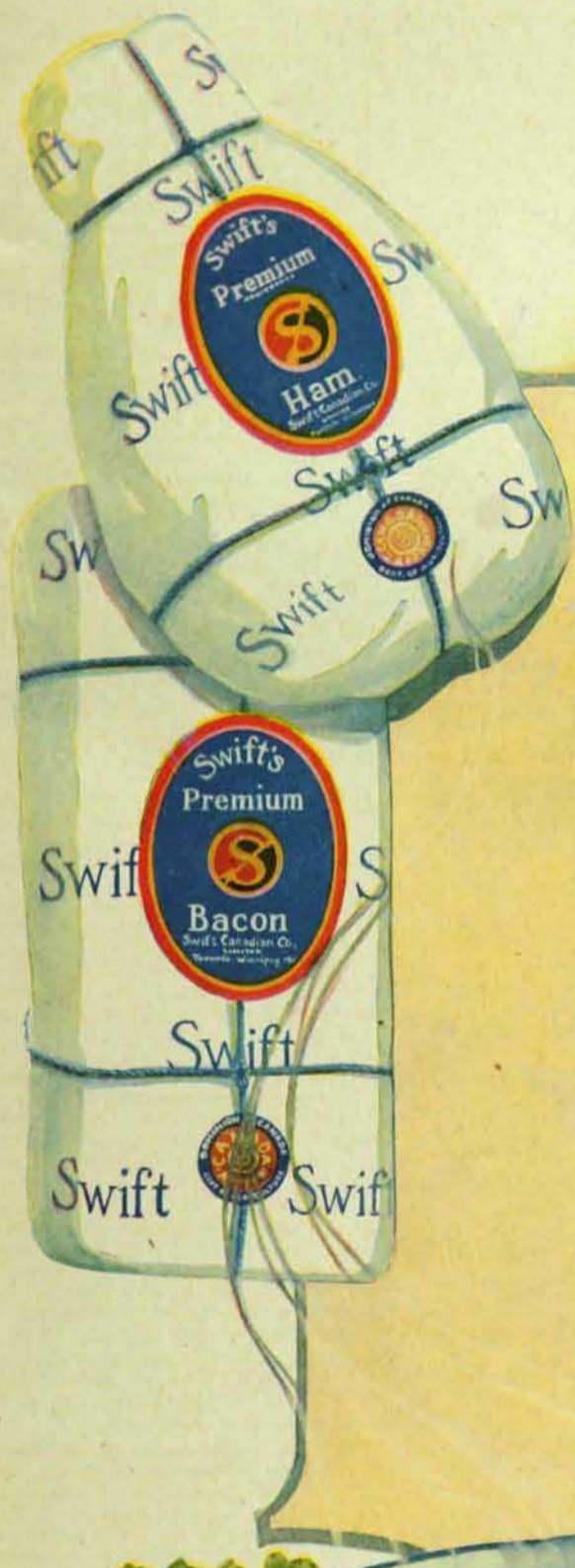
Est autorisé à percevoir des abonnements, jusqu'au

31 Mars, 1921

aux publications dont le nom et le prix de l'abonnement sont inscrits au dos de cette carte.

NUL APRÈS LA DATE CI-DESSUS

*John F. Joy*  
Gérant des abonnements



**L**E désir universel de faire du déjeuner de Pâques un repas véritablement délicieux est facilement réalisé par les ménagères qui emploient les

## Jambons et Bacon de Swift "Premium"


Quelques tranches de ce savoureux jambon ou bacon délicieusement préparés—cuites d'un brun appétissant—servies très chaudes—constituent un repas qui fera le régal de toute la famille. Car le Swift "Premium" est le Jambon par excellence, à cause de sa très délicate préparation et de sa tendreté juteuse: le Bacon, à cause de son gras succulent et de son maigre savoureusement appétissant: et les deux à cause de leur saveur caractéristique, due au procédé exclusif de choix et de préparation de Swift.

Servez le Swift "Premium" pour votre déjeuner de Pâques et nous avons la certitude que vous insisterez pour avoir cette marque à l'avenir.

*Donnez-en aujourd'hui la commande à votre Boucher ou à votre Epicier*

Swift Canadian Co.  
Limited  
Toronto Winnipeg Edmonton





## Une Bobine de Soie Pour chacune des couleurs de l'Arc-en-ciel

VARIÉS et beaux comme les couleurs de l'arc-en-ciel sont les tissus à la mode pour le printemps et l'été. Et pour assortir avec chaque couleur à la mode, avec chaque couleur de l'arc-en-ciel, il y a une Bobine de *pure* Soie Belding.

Mais contrairement aux beaux arcs-en-ciel qui disparaissent—les Soies Belding en Bobines ne passent *jamais*. Leurs couleurs exquisent durent aussi longtemps que le fil lui-même. Les vêtements cousus avec elles, conservent leur forme; leurs coutures ne se décousent ni ne godent. Ces soies sont comme des trésors détachés d'un persistant arc-en-ciel, car les Soies Belding en Bobines sont de la soie *pure*—forte, élastique, irrétrécissable.

En vente dans les meilleurs magasins partout au Canada.

*Belding-Corticelli*  
*Limited*

MONTRÉAL TORONTO WINNIPEG VANCOUVER